

Dans L'Océan De La Nuit

Gregory Benford

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

gregory benford

dans l'océan de la nuit 1



denoël

Gregory Benford

Dans l'océan de la nuit

tome 1

PREMIERE PARTIE

1999

Tiré de l'*Encyclopaedia Britannica*, 17^e édition, 2073 :

Icare Planète mineure, 1566. Possède l'orbite elliptique la plus excentrique de tous les astéroïdes connus ($e=0,83$), le plus petit demi-grand axe ($a=1,08$) ; celle qui passe le plus près du soleil (28 000 000 kilomètres). Découverte par Walter Baade à l'observatoire du Mont-Palomar en 1949. Son orbite s'étend d'au-delà de celle de Mars jusqu'à l'intérieur de celle de Mercure ; peut s'approcher jusqu'à 6 400 000 kilomètres de la Terre. L'observation au radar montre qu'elle a un diamètre d'environ 0,8 kilomètre et une période de rotation de près de deux heures et demie. L'orbite excentrique d'Icare n'avait guère soulevé d'intérêt jusqu'en juin 1997, date à laquelle le planétoïde se mit soudain à émettre une traînée de gaz et de poussière. Étant donné qu'il avait été classé parmi les objets célestes rocheux de type Apollo, sa transformation en comète fut un événement considérable pour la communauté des astronomes. Mais ce qui n'était qu'une curiosité céleste ne tarda pas à devenir une grande source d'inquiétude, lorsque, en octobre 1997, les calculs montrèrent que la poussée exercée par la queue d'Icare modifiait la trajectoire de son orbite. Et que cette perturbation pouvait provoquer, au bout de quelques années, une collision avec la Terre. Les gaz étaient trop ténus pour que leur impact soit de quelque conséquence ; mais la tête d'Icare restait cachée, et certains pensaient qu'un noyau solide pouvait bien s'y trouver. Auquel cas...

Dans la mythologie grecque, le fils de Dédale. Une fois que ce dernier, architecte et sculpteur, eut terminé la construction du labyrinthe pour le roi Minos de Crète, il perdit la confiance de son maître et fut confiné dans l'ouvrage qu'il avait bâti. Il eut alors l'idée de fabriquer des ailes, pour lui-même et son fils, à l'aide de plumes et de cire, et s'évada pour la Sicile. Icare, néanmoins, voulut trop s'approcher du soleil ; ses ailes fondirent, et il fut précipité dans la mer où il se noya. Le mythe d'Icare a inspiré à Van Hoven le titre de son chef-d'œuvre, *La Chute d'Icare* (1997), ouvrage dans lequel il prophétise le déclin imminent de la culture occidentale...

Un

C'est grâce à son ombre qu'il découvrit la montagne volante.

Un brouillard tourbillonnant de poussière voilait le soleil sur l'avant et Nigel aperçut Icare pour la première, fois sous la forme de la pointe effilée d'un doigt d'ombre noyé dans le nuage.

« J'ai trouvé le noyau, dit-il par radio. Il est solide.

— En es-tu bien sûr ? » répondit Len. Sa voix, lointaine et faible, se détachait mal sur les crachouillis du bruit de fond, alors que le *Dragon*, le module de commande, ne se trouvait qu'à un millier de kilomètres de là.

« Oui. Il y a un truc fichtrement gros qui se découpe en ombre chinoise dans la poussière et la virgule dessinée par la queue.

— Je communique avec Houston. De retour dans une seconde, mon vieux. »

Le silence ne fut plus troublé que par un faible bourdonnement. Nigel eut l'impression d'avoir la bouche pleine de coton ci toute molle : sensation d'avoir la langue épaisse née de la peur et de l'excitation mélangées. Il pointa son module vers l'extrémité du cône d'ombre orientée directement vers le soleil, puis ajusta le contrôle d'attitude. Un caillou vint frotter contre l'arrière de l'appareil.

Il pénétra dans le cône d'ombre. Le soleil pâlit, puis se mit à

clignoter au fur et à mesure que passait devant lui un point de plus en plus gros. Flottant dans une lumière jaunâtre, Nigel continua de progresser. Une couronne éclatante se mit à rayonner autour d'une pépite noire et dure : Icare. Il était le premier homme à voir l'astéroïde depuis deux ans. De la Terre, il était occulté par son nouveau manteau de poussière épaisse.

« Nigel, dit vivement Len, à quelle vitesse t'en rapproches-tu ?

— Difficile à dire. »

La pépite atteignait maintenant la taille d'une pièce de cinquante centimes tenue à bout de bras.

« Je vais me déplacer latéralement, reprit Nigel, en dehors de l'ombre, simplement au cas où j'avancerais trop vite. »

Deux pierres sonnèrent le creux contre la coque ; la poussière paraissait plus épaisse, dans ce secteur, et c'était les débris qui s'éparpillaient de la blessure d'Icare qui engendraient son panache lumineux.

« Ouais, exactement ce que demande Houston. Des chiffres, pour le champ magnétique ?

— Non... attends, l'aiguille commence à bouger. Disons quelque chose comme un dixième de gauss.

— Hum. Autant leur transmettre.

— D'accord. » Il sentit son estomac se contracter légèrement. *C'est parti*, pensa-t-il.

La piécette noire se mit à grossir ; il fit dériver, par mesure de sécurité, le module vers la périphérie du disque. Un bref allumage des réacteurs directionnels le ralentit. À travers le petit télescope, il se mit à étudier le bord irrégulier d'Icare, mais l'éclat aveuglant du soleil, juste derrière, noyait tous les détails. Il sentit son cœur battre lourdement sous sa combinaison étroite.

Un clic, des craquements d'électricité statique.

« C'est Dave Fowles qui vous parle de Houston, Nigel, par l'intermédiaire du *Dragon*. Félicitations pour vos observations visuelles. Nous aimerions vérifier la force du champ magnétique ; pouvez-vous transmettre les relevés automatiques ?

— Bien compris », répondit Nigel. Les conversations avec Houston traînaient en longueur ; le délai de transmission était de plusieurs secondes, même à la vitesse des ondes radio. Il appuya sur un certain nombre de commutateurs ; il y eut un bip aigu. « C'est fait », dit-il.

Le bord du disque noir se précipitait vers lui.

« Je vais en faire le tour, Len. Je risque de perdre le contact pendant un moment.

— D'accord. »

Le module franchit la ligne de partage entre ombre et lumière et se retrouva en plein soleil. En dessous de lui, ce n'était qu'un monde de cendres calcinées. Bosselé, avec de petites vallées peu profondes, et partout une roche d'un brun tirant sur le noir. L'orbite fortement elliptique d'Icare l'avait fait griller comme à la broche, chaque fois que, deux fois par an, il était passé aussi près du soleil que Mercure.

Nigel régla la vitesse du module sur celle du bloc errant, et mit en route une série d'expériences. Les lumières de contrôle du tableau de bord se mirent à clignoter, et les bruits d'une lente activité emplirent la cabine encombrée. Icare tournait lentement dans l'éclat fulgurant du soleil, paraissant morne et rugueux... Rien d'un messenger de la mort pour des millions de gens.

« Peux-tu m'entendre, Nigel ? demanda Len.

— Cinq sur cinq.

— Bon. Je ne suis plus dans la zone d'ombre radio. De quoi a-t-il l'air ?

— Rocheux ; peut-être avec une partie de nickel-fer. Aucun indice de neige ou de structures agglomérées.

— Pas étonnant, puisqu'il cuit depuis des milliards d'années.

— Dans ce cas, d'où vient donc sa queue de comète ? Ce flamboiement ?

— Un filon de glace s'est trouvé exposé à l'espace ; ou bien des fissures se sont produites – tu sais bien ce qu'ils nous ont dit ; quel que soit le truc, il ne devrait pas tarder à être complètement vaporisé, maintenant. Deux ans, ça devrait suffire !

— On dirait qu'il tourne sur lui-même – voyons, laisse-moi vérifier – quelque chose comme une fois toutes les deux heures.

— Hum, hum. C'est une confirmation.

— Il ne peut y avoir que de la roche solide pour supporter une telle force centrifuge, non ?

— C'est ce qu'ils racontent. Peut-être Icare n'est-il que le noyau usé d'une ancienne comète – ou peut-être pas. En tout cas c'est de la roche, et c'est tout ce qui importe pour le moment. »

Nigel trouva qu'il avait un goût amer dans la bouche ; il prit une gorgée d'eau, avec laquelle il se rinça les dents avant de l'avaler.

« Ce truc doit faire quelque chose comme un kilomètre de diamètre ; forme approximativement sphérique ; surface présentant peu de détails, dit-il lentement. Pas de véritables cratères, mais cependant quelques dépressions circulaires peu profondes. Peut-être dues, après tout, à l'alternance de la chaleur et du froid à chacun de ses passages auprès du soleil, qui entraînerait une certaine forme d'érosion. »

Il s'exprimait d'un ton neutre, automatiquement, pour combattre l'impression déprimante qu'il ressentait. Nigel avait espéré trouver une masse de glaces et non ce gros rocher, même si les indices indirects n'étaient pas en faveur de la première hypothèse. Il avait nourri l'espoir, comme un petit groupe d'astrophysiciens, que le Panache d'Or, apparu en 1997 – une grande virgule flamboyante de couleur orangée, longue de trente millions de kilomètres, qui avait ondoyé et dansé dans le ciel nocturne pendant trois mois, illuminant la Terre –, ne faisait que signaler la fin d'Icare. Aucun télescope, y compris celui à rayons X du laboratoire orbital Skylab, n'avait été en mesure de pénétrer le nuage de poussières et de gaz qui tournoyait autour du point où se trouvait Icare et l'obscurcissait. Une théorie avait été avancée par certains, disant que la couche de roche aurait été peu à peu érodée par l'éternelle averse de particules en provenance du soleil – le vent solaire – et que la masse de glace qui se trouvait à l'intérieur aurait été brutalement portée à ébullition, créant le Panache d'Or. Auquel cas, aucun noyau ne subsisterait. Mais la plupart des astronomes estimaient improbable que le noyau d'Icare fût constitué de glace, et pensaient au contraire qu'il devait être composé d'une masse rocheuse, perdue au milieu du nuage de poussière.

La controverse profitait à la NASA, qui espérait grâce à elle recueillir suffisamment de fonds pour pouvoir lancer une mission spatiale en direction d'Icare. La grande virgule recourbée et s'étalant en éventail était l'objet céleste le plus brillant jamais vu depuis le dernier passage de la comète de Halley ; tout le monde pouvait la voir, même à travers l'air pollué des villes, et elle faisait les manchettes des journaux.

Mais, au cours de l'hiver de 1997, le problème de la composition d'Icare devint autre chose qu'un simple débat académique d'experts. Le flux de gaz dégagé par la tête de ce qui était maintenant la comète Icare paraissait l'avoir fait dévier de sa trajectoire. Le nuage de poussière se déplaçait légèrement de côté par rapport à l'ancienne route de l'astéroïde, et il était logique de penser que si un noyau dur y restait, il devait se trouver près du centre de ce nuage. La déviation de trajectoire était infime ; il était bien difficile d'effectuer des mesures précises, et des doutes subsistaient. Néanmoins, il devint évident que

le centre du nuage et ce qui pouvait rester d'Icare entreraient en collision avec la Terre vers le milieu de 1999.

« Len ? À quoi ça ressemble, d'où tu te trouves ? demanda Nigel.

— Plutôt sinistre. On ne voit pas grand-chose, avec la poussière. À travers les nuages, le soleil prend une sorte de couleur glauque. Je me suis pas mal écarté, afin de pouvoir séparer tes signaux radio et tes images radar du brouillage solaire.

— Où suis-je ?

— En plein dans le mille, au centre du nuage. En route pour le Bengale.

— J'espère bien que non.

— Ouais. Hé ! Un relais de Houston pour toi. »

Quelques instants de bruit de fond, tandis que tournait en dessous de lui le planétoïde ténébreux. Nigel se demanda s'il était composé du matériau primitif avec lequel avait été bâti tout le système solaire, comme le pensaient les astrophysiciens, ou bien si ce n'était que le centre d'une ancienne planète qui aurait explosé, comme le claironnaient les journaux à sensation. Lui qui avait tant espéré découvrir simplement une boule d'eau et de méthane congelés : elle aurait éclaté en morceaux en heurtant les premières couches de l'atmosphère terrestre – non sans provoquer, sans doute, une gigantesque aurore boréale accompagnée de flux lumineux tout autour du globe –, ce qui n'aurait eu aucune conséquence dramatique. Il observait ce monde rocheux qui venait de trahir ses espérances en se révélant aussi dur et compact. Mortel. Les appareils photo cliquetaient méthodiquement, relevant la moindre bosse et la plus petite dépression ; une odeur désagréable faite d'un mélange de métal chaud et de transpiration rance emplissait la cabine. Pour Len et Nigel, maintenant, plus question d'une agréable petite promenade dans l'espace ; plus question d'aller creuser quelques trous pour emporter des échantillons ; pas de mesures à faire. Plus le temps.

« Encore Dave, Nigel. Confirmation définitive par le champ magnétique, mon vieux. C'est un mélange nickel-fer, pur à quatre-vingts pour cent, sinon davantage. Étant donné ses dimensions, cette masse rocheuse doit peser quelque chose comme quatre milliards de kilos.

— Exact.

— Les relevés radar de Len nous ont aussi permis de préciser encore son orbite. Ce tas de ferraille sous ton nez est en train de plonger directement au milieu de l'Inde, comme nous le craignons.

Je...

— Tu veux que nous passions à la phase “ livraison H.O.F. ”, c’est ça ?

— C’est ça. Va pondre ton Œuf. »

Nigel appuya sur un commutateur. Tout un panneau d’appareils de contrôle se mit à clignoter.

« Procédure de mise en position de l’Œuf », dit-il mécaniquement, tout en surveillant les voyants lumineux.

« Bonne chance, mon gars, intervint Len. Autant chercher tout de suite un bon nid ; tu as tout ton temps. Gueule si tu as besoin d’aide », ajouta-t-il, tout en sachant très bien que s’il s’engageait dans le nuage avec le module de commande, toutes les communications avec Houston seraient temporairement coupées.

Nigel passa toute l’heure suivante à réveiller l’engin thermonucléaire de cinquante mégatonnes entreposé à seulement quelques mètres de sa cabine. Il récitait le jargon de la procédure – vérifications secondaires faites, armée-sécurité, vérification de profil – sans toutefois négliger complètement l’étendue lunaire qui défilait sous sa coque. Vers la fin de la procédure, il aperçut enfin ce qu’il recherchait : une faille déchiquetée sur la zone éclairée par l’aube d’Icare.

« Je crois avoir trouvé la faille, lança-t-il. De la longueur d’un terrain de football, à peu près, et faisant bien dix mètres de large par endroits.

— La roche est-elle fracturée ? demanda Len. Icare est peut-être en train de s’ouvrir en deux.

— C’est possible. Il serait intéressant de regarder s’il n’y en a pas d’autres, pour vérifier si elles ne forment pas un ensemble.

— Quelle est la profondeur ?

— Impossible à dire ; le fond est dans l’obscurité pour l’instant.

— Si tu as le temps – un moment, Houston demande à être relayé. »

Un silence, puis :

« Nous sommes très satisfaits des relevés télémétriques transmis, Nigel. On dirait bien que l’Œuf est prêt à prendre son vol, non ?

— Faut le couvrir avant de le faire voler !

— D’accord, mon gars, tu m’as eu, cette fois », répondit Dave avec une certaine exubérance dans le ton.

Un silence, puis la voix de Dave reprit, plus grave et modulée. « Je voudrais que tu puisses voir le reportage en Tri-D sur la foule qui s'est rassemblée autour de nos installations, Nigel. Il y a des embouteillages sur un rayon de vingt kilomètres ; les gens sont partout. J'ai l'impression que cette histoire a mis le feu à l'imagination de toute la planète, Nigel, la plus noble tentative... »

Nigel se demanda si Dave se rendait compte de l'effet produit par son petit discours. Sans doute était-ce le cas ; être astronaute, c'est être membre chevalier de la Table ronde et comédien en même temps.

Il grimaça lorsque, un instant plus tard, la voix suave se mit à lui décrire la foule qui se pressait, tout en sueur, autour du bâtiment de la NASA à Houston, les crises cardiaques et les bébés venus au monde au milieu, le déferlement des prières chantées par les Nouveaux Enfants et leurs vigiles nocturnes autour de feux de joie aux flammes épaisses. Le numéro n'était pas mauvais, c'était indiscutable ; les millions d'auditeurs devaient avoir l'impression d'être en direct sur l'événement, et qu'il y avait une ligne ouverte entre Houston et Icare où l'on ne parlait que boulot, alors que les échanges, du moins du côté de Dave, étaient le résultat d'une mise en scène consommée.

« Personne à qui tu aurais envie de dire deux mots ici sur Terre, Nigel, avant la pause ? »

Il répondit que non, il n'y avait personne, qu'il voulait observer Icare pendant qu'il tournait, et étudier la faille. Mais, en même temps, il revoyait ses parents dans leur appartement encombré, désirait leur parler, et regrettait la manière maladroite et inefficace avec laquelle il s'était exprimé pour leur expliquer les raisons qui l'avaient poussé à faire ce qu'il faisait.

Tous deux vivaient encore dans ce bon vieux temps où espace équivalait à recherche, et recherche équivalait à vérité dépassionnée. Ils savaient qu'il s'était entraîné en vue de programmes qui n'avaient jamais été réalisés. Il avait passé un certain temps en orbite, telle une mécanique parfaite, et ça leur paraissait tout à fait suffisant.

Mais ça ! Ils n'arrivaient pas à comprendre comment il avait pu accepter une mission dont le résultat serait d'aller poser une bombe quelque part, si elle réussissait, et la mort si elle échouait. Une mission montée à la hâte, avec un matériel de fortune, un vrai merdier avec une probabilité d'échec de soixante pour cent, d'après ce que disaient les analystes de systèmes.

Ils avaient émigré d'Angleterre pour suivre leur fils, lorsque celui-ci avait été sélectionné pour un programme conjoint Europe-U.S.A., lors de sa dernière année à Cambridge. En tant que scientifique pluridisciplinaire, il avait paru facile à former, en bonne condition

physique (pilote amateur, joueur de squash et de football), d'un commerce agréable, docile (après tout, il était britannique, c'est-à-dire bien content d'avoir une carrière devant lui, quelle qu'elle fût) et très présentable. Lorsqu'on découvrit la qualité de ses réflexes et son réel talent de pilote, ce qui lui valut d'être accepté pour la mission sur Mars (avant qu'elle capote), ses parents s'étaient sentis justifiés et avaient vu leurs sacrifices récompensés.

Il serait le responsable du nouveau programme d'exploration lunaire, avaient-ils pensé. Voilà qui valait bien l'abandon du petit confort léthargique de l'Angleterre pour ce cirque de technocrates en technicolor.

Si bien que lorsque se présenta l'affaire Icare, ils se dirent : pourquoi risquer ses années à Cambridge, ses états de service en astronautique, pour le grand vide entre la Terre et Vénus ?

Et qu'avait-il répondu ?

Rien, en vérité. Il s'était assis dans le rocking-chair, et, se balançant nerveusement, leur avait parlé travail, plans, relations, Deuxième Dépression, politique. Il ne se rappelait que peu de chose de leurs arguments ; mais le ton sur lequel ils avaient été donnés lui était resté dans l'oreille, en revanche.

Il y avait trop peu d'argent pour la recherche, pour les nouvelles idées, pour les rêves. Chose dont ses parents ne se rendaient pas compte. Tout en l'écoutant, son père ne pouvait s'empêcher de secouer négativement la tête, de quelques millimètres, le vieil homme n'ayant probablement pas conscience de trahir sa réaction. Lorsque Nigel avait entrepris de décrire le plan de mission d'Icare, son père avait eu pour sa mère l'un de ces regards indéchiffrables qu'ils échangeaient entre eux, puis lui avait conseillé, avec le plus grand calme, de ne pas signer et d'attendre une meilleure occasion. Elle se présenterait certainement. Sans aucun doute, oui. Du fond de leur petit univers, ils voyaient ça très bien. Il ne leur avait encore donné aucune belle-fille, aucun petit-fils, et n'avait guère passé de temps à la maison, ces dernières années. Tout cela, qui n'était pas dit, planait au-dessus de la conversation, trahi par les mouvements millimétriques de la tête de son père ; Nigel s'était promis de les voir davantage, une fois terminée la mission Icare.

S'étant manifestement documenté sur la question, son père lui parla alors des missions d'appui automatiques. Des engins robotisés, déjà prêts avec leurs charges nucléaires. Pourquoi Huston ne voulait-il pas se fier à eux ? Question de probabilités, répliqua Nigel, trop content d'être de nouveau sur le terrain des faits. Il n'ignorait cependant pas, en dépit des rapports des divers comités, que les

chances n'étaient guère en leur faveur. Un homme était peut-être mieux, mais comment en être sûr ? Et même s'il fallait un homme pour aller pêcher le noyau de la comète, pourquoi fallait-il que ce fût précisément Nigel ? Réponses faciles : il était jeune, il avait d'excellents réflexes, et la formation adéquate ; ils n'étaient pas si nombreux dans ce cas. Nigel ne mentionna pas ce détail, tandis qu'il continuait à se balancer et à boire du thé tout en parlant à voix basse dans l'air immobile de la vieille maison. Il partirait de toute façon. Ils le savaient. Et cette dernière soirée s'acheva dans le silence.

Dans l'avion qui le ramenait à la fourmilière de Houston, il ouvrit l'un des volumes qu'il avait retrouvés sur les étagères de sa chambre d'enfant, et qu'une impulsion soudaine lui avait fait emporter. Le dos cartonné était tout craquelé et des taches dues au désordre de l'adolescence apparaissaient sur les pages raidies. Il se souvint de l'avoir lu peu de temps après s'être porté candidat pour le programme conjoint Europe-U.S.A., afin de faire mieux connaissance avec les Américains. Il se mit à le feuilleter, s'arrêtant sur les passages qu'il avait aimés, et finit par tomber sur l'un de ceux dont il se souvenait le mieux :

... Alors Tom a parlé, a parlé, et puis il a dit, filons d'ici tous les trois, l'une de ces nuits prochaines et trouvons-nous des affaires, et en avant pour des aventures à tout casser chez les Injuns, sur leur territoire, pendant quelques semaines ; et moi j'ai dit d'accord, ça me convient... [i].

Enfoncé dans le fauteuil ergonomique de l'avion à réaction, il se sentit plus proche de Huck Finn qu'auraient pu l'imaginer les autres Européens, froids et calculateurs.

La voix de Dave Fowles le tira brusquement de ses souvenirs.

« Nous venons de refaire les calculs des dommages qu'entraînera l'impact, Nigel. Ça s'annonce plutôt mal.

— C'est-à-dire ?

— Deux millions et demi de morts, au bas mot. Une zone de destruction s'étendant à quatre cents kilomètres autour du point d'impact. Aucune ville importante de l'Inde n'est menacée, mais des centaines de villages...

— Et où en est la famine ?

— Pire que ce que nous craignons, soupira Dave. On dirait bien que dès qu'ils ont entendu parler de ce qui allait se passer, tous ces

petits fermiers ont abandonné leurs champs pour se consacrer au salut de leur âme. Ce qui n'a fait qu'aggraver la famine. L'ONU estime qu'elle aura fait plusieurs millions de morts d'ici à six mois, même en tenant compte des secours envoyés. Nos propres experts sont d'accord.

— Et les mouvements d'exode dans la zone d'impact ?

— Ça va mal aussi, nous a dit Herb. Ils refusent de bouger. Sans doute pour des raisons religieuses ou quelque chose comme ça. J'avoue que je n'y comprends rien, absolument rien. »

Nigel réfléchit, et une idée lui effleura l'esprit.

« Je viens de penser à quelque chose, Dave.

— Notre conversation n'est pas retransmise en ce moment, Nigel. Ça reste entre nous. Je t'écoute.

— Je vais aller poser mon Œuf après la période de repos, n'est-ce pas ? Ce truc est du pur minerai de métal ; c'est bien ce que dit l'étude du champ magnétique, non ? Inutile d'attendre, donc.

— Exact. Le chef de mission vient juste de nous en donner confirmation. Tu vas commencer la manœuvre de descente dans environ treize minutes.

— D'accord. Mais je voudrais aller pondre cet Œuf dans la fissure que j'ai découverte ; elle est longue et irrégulière. L'explosion aura davantage d'effet si elle se produit dans un trou, et celui-là m'a l'air profond. »

Le murmure de l'électricité statique punctua le temps. Quelque chose de brillant à la surface d'Icare lui envoya un bref éclair ; il s'évertua à voir d'où il était venu et essaya de prendre un cliché. « Profondeur estimée ? » La voix de Dave était méfiante. « J'ai observé le déplacement de l'ombre pendant que la planète tournait au soleil. Le fond, à mon avis, se trouve à une quarantaine de mètres, au moins. L'impulsion donnée ne serait pas négligeable. Je pourrais en profiter pour ramasser quelques échantillons, ajouta-t-il sur un ton d'excuse.

Réponse dans quelques minutes. »

Len en profita pour intervenir. « Tu crois pouvoir y arriver comme ça ? Mettre ce truc en place risque de ne pas être commode.

Si je ne peux pas le descendre jusqu'au fond, je pourrais simplement l'accrocher à la paroi ; n'oublie pas que l'Œuf ne pèse guère qu'un kilo, ici. Un piton dans le rocher, et il tiendra comme un tableau sur un mur.

Exact. Pourvu qu'ils achètent ! »

À ce moment-là, Houston intervint.

« Atterrissage autorisé à proximité de la fissure. Si celle-ci est suffisamment large... »

Mais déjà Nigel se préparait.

Deux

C'était un monde de lignes droites, non de paraboles sereines. Il entama en douceur la procédure de descente du module – un cylindre entouré de rayons pour assurer sa stabilité, profil d'insecte se terminant sur une forme globuleuse, l'Œuf – tout en surveillant son écran radar. Difficile d'imaginer, vraiment, que ce caillou, là-dessous, était capable d'ouvrir un cratère de quarante kilomètres de diamètre sur la Terre ; il avait l'air bien trop inerte et paresseux.

« Sûr que tu n'as pas besoin d'un coup de main ? » demanda Len.

Nigel sourit, et tout son visage bronzé se plissa. « Tu sais bien que Houston refusera de nous laisser perdre le contact avec eux. L'antenne à gain de puissance du *Dragon* risque de devenir complètement muette dans le nuage de poussière, et...

— Je le sais bien, l'interrompt Len, et si nous nous trouvions ensemble du côté ensoleillé d'Icare, la Terre serait dans ma zone de silence radio. D'accord. Mais simplement au cas où...

— Évidemment.

— À toi de jouer, mon vieux. »

Les accidents de terrain du planétoïde grandirent. Il dirigea le module vers l'aube, et les détails, petits trous, arêtes, bosses, se firent plus précis. Derrière lui, il entendait le grondement intermittent des réacteurs directionnels. Il se concentra sur les distances et les vitesses relatives, arma les appareils de prise de vue automatiques, et s'immobilisa juste à l'aplomb de la faille. Il fit pivoter le module pour avoir une meilleure vue, et descendit centimètre par centimètre.

« Elle est plus profonde que je n'avais cru. Je peux voir jusqu'à cinquante mètres, et son ouverture est très large.

— Voilà qui est prometteur », commenta Len.

Sans attendre davantage, il entama la descente dans l'ouverture ; la roche éclatée monta vers lui, brune, mais par endroits décolorée en noir, là où d'infimes traces de gaz l'avaient brûlée.

Les écouteurs de son casque se mirent à craquer et à crachouiller.

« Je suis en train de perdre ta télémesure », comprit-il au milieu du bruit de fond.

Nigel immobilisa complètement le module. « Écoute, Len, je ne peux pas m'enfoncer davantage dans la faille sans perdre le contact.

— Nous ne devons pas le perdre.

— Eh bien...

— Peut-être devrais-je venir.

— Non, il faut que tu restes en dehors du nuage de poussière. Déplace-toi en direction du soleil de manière à te placer à mon aplomb ; le cône de réception devrait être suffisant.

— D'accord, j'y vais.

— Écoutez, les gars, intervint à ce moment-là Dave, si vous avez des problèmes, peut-être devrions-nous simplement... »

Nigel coupa la réception. On ne faisait que perdre du temps. Il continua à faire pivoter le module pour prendre une série complète de clichés.

Icare se présentait comme une unique colline bosselée, avec des pentes dans tous les sens ; monticules brûlés et mini-crevasses lui composaient une géographie miniature, mais paraissaient plus grands qu'ils n'étaient lorsque l'œil essayait de les situer dans une perspective familière. Il jeta un coup d'œil à l'horloge. Il avait suffisamment attendu ; il rétablit la réception et le bruit de fond reprit son chuintement. « Comment ça va, Len ? dit-il.

Dis donc, n'as-tu pas des problèmes de transmission ? Je t'ai perdu pendant une minute.

J'avais besoin de réfléchir tranquillement.

Ah ! bon. Dave dit qu'ils viennent d'avoir une autre idée en bas.

C'est bien ce que je m'étais dit. Mais puisqu'ils sont en bas, ils ne sont pas ici, non ? » Len eut un petit rire. « Tout porte à le croire.

Où te trouves-tu ? Puis-je commencer la manœuvre de descente ?

Un instant. Encore quelques minutes, et c'est bon. Ça ressemble à quoi, dans ton coin ?

Plutôt sinistre. Je me demande bien pourquoi Icare a une forme presque parfaitement sphérique. Je m'étais attendu à trouver un bloc informe et déchiqueté.

Ça ne peut pas venir des forces gravitationnelles.

Non ; elles ne suffiraient même pas à retenir un caillou, tout est nu, il n'y a pas le moindre débris.

C'est peut-être l'érosion solaire qui, avec le temps, a fini par l'arrondir.

Cette fois j'y vais, le coup a brutalement Nigel.

C'est bon, je pense pouvoir te suivre d'où je me trouve. »

La rotation d'Icare avait rapproché la paroi de gauche. Il tenait l'appareil au centre de la faille, se souvenant de la première fois où il avait appris, dans un vieux manuel, que la Terre tournait. Pendant des semaines il était resté convaincu qu'à chaque fois qu'il tombait c'était parce que la terre avait bougé sous lui sans qu'il ait fait attention. Et il s'était émerveillé à l'idée que tout le monde était capable de rester debout alors que la planète essayait manifestement de les jeter au sol.

Il eut un sourire en commençant la descente.

Le bâillement des mâchoires rocheuses s'ouvrit tout autour de lui. Ici et là, dans la roche pelée, brillaient des éclats de quelque chose qui ressemblait à du mica. Nigel s'arrêta environ à mi-chemin et, tournant les projecteurs vers le haut, se mit à examiner le dessous d'un surplomb. Il était brun et rugueux. Il se rapprocha de la paroi et déploya le bras d'une pince waldoe. D'un coup sec, ses dents mordirent dans la roche, et ramenèrent quelques livres de débris desséchés. Len appela ; Nigel se contenta de lui répondre en grommelant des monosyllabes. Il reprit la descente, se déplaçant avec la plus grande précaution dans la pénombre silencieuse. Il ajouta encore quelques poignées d'échantillons dans la cavité de la coque prévue à cet effet.

Il était tout près du fond lorsqu'il se rendit compte qu'il l'avait presque atteint.

Le sol grêlé se présentait comme un fouillis de rochers dépassant d'une piscine d'encre noire. Il ne put distinguer aucun détail, sur le coup, et tourna les projecteurs vers le bas.

Une fissure profonde courait au milieu du sol irrégulier ; elle faisait peut-être cinq mètres de large, et les ténèbres les plus totales y régnaient.

À intervalles irréguliers, des choses dépassaient des bords de la faille, des choses anguleuses, carbonisées et émoussées. Certaines renvoyaient des reflets brillants, comme si elles avaient partiellement fondu.

Nigel se rapprocha.

L'un des objets était un long ruban convoluto, fait d'un métal

cuivré, qui formait un réseau compliqué de spirales repliées.

Il resta assis, dans le silence, tandis que le temps passait.

À dix mètres de là, un objet écrasé, qui avait dû avoir autrefois une forme carrée, se trouvait coincé dans la fissure, comme s'il y avait été projeté par un grand vent. Il y en avait d'autres. Il photographia tout.

Cela faisait un moment que Len l'appelait.

Quand il eut bien compris, Nigel appuya sur le commutateur de transmission et dit :

« Il va falloir reprendre tous nos calculs, Len. Icare n'est ni un bloc de glace ni une masse rocheuse, ni rien de semblable. Je crois », il se tut un instant, n'arrivant pas lui-même à admettre ce qu'il allait dire « je crois qu'il s'agit d'un vaisseau. »

Trois

Il fallut une heure à Houston pour accorder à Nigel l'autorisation de quitter le module. Soutenu par Len, il dut se battre avec un directeur de projet estimant qu'ils avaient déjà perdu trop de temps. Il était évident que l'homme ne croyait pas un mot du rapport de Nigel et pensait qu'il s'agissait d'une histoire montée de toutes pièces, destinée à lui donner le temps d'aller glaner d'autres échantillons. C'est tout juste si l'on put empêcher Len de se rendre dans le nuage, et pour cela il fallut accepter la réévaluation de la mission.

Mais Houston ne donna pas son accord sans contrepartie : il fallait tout d'abord fixer l'Œuf dans la faille. Nigel n'était pas obligé de sortir du module pour y procéder, et, plutôt que de discuter, il préféra se débarrasser le plus vite possible de cette partie du programme.

L'Œuf était constitué d'une sphère d'un gris éteint, dont la carapace était trouée de divers systèmes de sécurité et d'armement. Nigel l'approcha du bord de la deuxième faille et la libéra en faisant sauter les boulons explosifs. La sphère se détacha en douceur.

Avant qu'elle puisse aller bien loin, il déclencha le système de fixation ; les harpons allèrent se ficher dans la paroi, puis les petits cabestans incorporés réenroulèrent les câbles, qui tirèrent la sphère à eux jusqu'à ce qu'elle fût collée à la paroi. Plus rien n'aurait pu faire bouger l'Œuf, maintenant, et seul Len ou Nigel pouvaient déclencher l'explosion des cinquante mégatonnes.

Nigel mangea avant de quitter le module. À Houston, les responsables n'étaient pas d'accord sur les nouveaux plans à adopter ; Dave lui donna un résumé des points de vue auquel il ne prêta qu'une oreille distraite. Lui et Len disposaient d'une marge de réserve en air de vingt-deux heures, et il restait possible d'effectuer certains changements sur leur orbite de rentrée sur la Terre.

Les deux missions de secours sans pilote continuaient à être préparées, mais elles paraissaient maintenant poser de plus en plus de problèmes. Les modules dirigés par radar devaient en effet s'approcher à grande vitesse d'Icare, mais les fragments rocheux éparpillés dans la poussière qui l'entourait risquaient de faire dévier les charges ou de les faire exploser prématurément.

« Sas ouvert », lança Nigel dans la radio avant de passer sur l'émetteur portatif. Le hayon s'ouvrit avec un bruit creux. Il se glissa à l'extérieur avec précaution et descendit lentement le long de l'aussière de débarquement du module.

Puis il fut debout sur le sol d'Icare.

« Le sol craque un peu sous mes semelles », dit-il avant d'être bombardé de questions par Len, préférant les anticiper. Tous deux venaient de passer cinq semaines dans une cabine étroite et puante pour intercepter Icare, et la récompense de tant d'efforts, une récompense bien plus grande que tout ce qu'ils avaient pu rêver, était en train d'échapper à son coéquipier.

« On dirait quelque chose comme de la cendre, reprit-il. Quelque chose de complètement desséché, de toute façon. »

Un silence.

« Je suis sur le rebord de la faille. Elle fait environ deux mètres de large à cet endroit, et les bords en sont nettement arrondis. Je suis au-dessus, maintenant, et je regarde dedans. Les parois descendent sur à peu près quatre mètres, après quoi c'est tout noir. Au-delà, rien n'arrête ma lampe.

— Peut-être y a-t-il une cavité par là, proposa Len.

— Peut-être. »

Avant que Dave puisse intervenir, Nigel reprit :

« Je descends. Saisissant une saillie rocheuse, il se poussa à l'intérieur de la faille.

Tandis que la saillie rocheuse s'éloignait derrière lui, il vit au devant quelque chose qui réfléchissait vaguement la lumière et qui

devint un rectangle blanc quand il se rapprocha. Il paraissait serti dans l'un des bords d'une vaste dalle, à l'une de ses extrémités, et son côté le plus large devait faire une bonne centaine de mètres de longueur. Des ouvertures de forme étrange y étaient percées, entourées, pour certaines d'entre elles, d'un rebord rocheux en forme de parenthèse ou de trait de plume. Nigel perdit son assiette en avançant, et fut obligé de donner un mouvement gyroscopique à ses bras pour se remettre d'aplomb. Il y eut un léger tintement sonore quand il posa les pieds.

Le matériau blanc présentait le lustre éteint particulier au métal. D'un coup de ciseau à froid, Nigel en détacha un échantillon. À proximité, il aperçut alors une chose aux formes tourmentées vert et rouge, qui parut croître doucement à partir du métal blanc, sans solution de continuité apparente. On aurait dit une sculpture abstraite. Quand il la toucha, il sentit un léger tremblement sous ses doigts ; l'un de ses éléments bougea imperceptiblement, puis le tout se figea. Plus rien d'autre ne se passa.

Il se déplaça, examina d'autres objets, puis fit passer le rayon de sa lampe dans l'une des ouvertures. Elle formait un grand ovale, et il aperçut au loin des couloirs sombres qui venaient y aboutir.

Il y pénétra.

Il est dans un long tuyau fait de fragments de roche. Il en prend un échantillon. Origine volcanique ? Les particules granuleuses qui la constituent ont quelque chose d'étrange.

Une voûte. Parois grises, çà et là brûlées de brun. Il reprend son lent vol plané.

Des lignes droites qui se regroupent... pour former des renflements... Doit-il continuer ? le faisceau de sa torche fait danser des ombres à chacun de ses mouvements, comme autant d'yeux surveillant tous ses gestes. Dessin en vaguelettes.

D'autres dessins.

Dans les murs ?

Doit-il ? Chaque sourire cache des dents.

Vers le bas, maintenant. Tout droit. Glissement. Ses jambes ballantes

ballantes

molles

quelque chose comme un coussin mais il ne voit rien, seulement les ombres dans lesquelles autre chose se fond

chaud puis froid vieux

le tirant de nouveau vers le bas, le télescopant en de nouveaux cubes d'espace, tout de travers, une pièce sphérique, maintenant luisant rouge lorsque effleurée par sa torche, ou bien ses yeux lui joueraient-ils des tours ? Il a de la difficulté à accommoder, il a probablement perdu le sens de la verticale relative, un vieux problème en gravité zéro, un simple mouvement sagittal et tout est arrangé...

Des marches de pierre usées montant verticalement sous un angle impossible, vers un plafond maintenant d'apparence fripé, taché de flaqes oranges qui brillent comme de l'huile dans la lumière glauque. Nigel se souvient tout d'un coup d'un film, vaguement... un vieux film. Un film sur la tombe de Toutankhamon, le dieu-chacal Anubis s'étalant sur neuf ennemis vaincus. À l'intérieur de la chambre du trésor, gît un coffre jeté contre un mur par les gardes de la nécropole après une effraction. Bois desséché. Il contient les restes momifiés de deux enfants mort-nés, ceux peut-être des enfants de Toutankhamon lui-même, conservés dans la résine, la gomme et les huiles.

Ouverture de la tombe.

On y pénètre.

Et depuis la vallée des Rois, depuis Karnak et Louxor, suivant les méandres du Nil jusqu'à Alexandrie, une femme, les poignets rougis, les jambes lourdes, marchant en proie à une maladie qui la dévore de l'intérieur...

Nigel secoua la tête.

Les marches n'étaient que des repères. Elles ne conduisaient nulle part. Il les photographia – *clic, bzzz* – et continua.

Le bourdonnement bizarre, encore une fois. Il n'y avait pourtant pas d'air... Comment pouvait-il l'entendre ? Il se laissa dériver vers un tube qui allait en se rétrécissant. Le bourdonnement était plus fort. Une sphère apparut en avant ; elle ne touchait pas les parois. Nigel l'effleura ; le bourdonnement augmenta d'intensité. Il colla son gant sur la sphère par le ruban adhésif cousu au dos, et se lança autour d'elle en s'en servant de point d'appui. Derrière béait un vide noir. Sa torche s'y promena sans rien y rencontrer, comme si la lumière s'y perdait sans trouver de surface réfléchissante. Le bourdonnement continuait.

Il passa de l'autre côté de la sphère et scruta l'abîme des yeux. Rien.

Soudain le bourdonnement s'amplifia, devint un cri, un hurlement – et s'arrêta.

Nigel cligna des yeux et sursauta. Autour de lui, que des poches

d'ombre. Quand il se retourna pour observer la sphère, elle lui parut inerte, épuisée.

Il fronça les sourcils, revint vers la sphère et la contourna dans l'autre sens ; puis il reprit le tunnel par lequel il était arrivé et continua ses recherches.

Quatre

Trois heures plus tard, toutes ses bobines de film épuisées, et commençant à sentir la fatigue, il prit le chemin du retour. Le réseau de couloir formait une toile d'araignée, simple mais économe de place, qui reliait les pièces sphériques entre elles ; en dépit des multiples intersections, il retrouva facilement son chemin.

« Je suis de retour à la cabine, dit-il dans son micro avec un soupir de fatigue.

— Seigneur ! Mais où étais-tu donc passé, Nigel ? Des heures sans le moindre bip ! J'étais sur le point de descendre...

— Il y a pas mal de choses à voir.

— Houston est en ligne – ils sont tous fous furieux – alors commence à parler. »

Il se lança dans la description détaillée de ce qu'il venait de voir, parlant des petites pièces qui auraient pu servir de dortoirs, du réseau de tunnels-couloirs, des endroits vastes comme des auditoriums, des plafonds où dansaient des lumières, se servant de toutes les comparaisons qu'il pouvait imaginer.

Il parla aussi de choses étranges : de lieux encombrés par une infinité de couches successives d'une sorte de pellicule verte qui ne se dissipait pas dans le vide alentour, mais ondulait quand il passait à proximité ; des pièces qui paraissaient changer de dimensions quand on les observait ; d'un endroit où il avait ressenti des vibrations aiguës à travers sa combinaison spatiale.

« Y avait-il un système d'éclairage ? demanda Dave.

— Je n'ai rien vu de tel.

— Nous avons recueilli une puissante émission radio, il y a quelques heures, reprit le directeur. Nous avons pensé que tu essayais de transmettre de l'intérieur.

— Non, répondit Nigel. Je ne pouvais même pas joindre Len avec la portative, alors j'ai replié l'antenne et j'ai simplement regardé autour de moi.

— Le signal ne s'est pas manifesté sur nos bandes de fréquence, précisa Len.

— Nous n'avons pas eu le temps de l'enregistrer ; il n'a duré que quelques secondes, environ, et tous nos appareils étaient branchés sur les fréquences de télémessure, continua Dave.

— Ne t'en fais pas, Nigel, dit Len. Est-ce bien complètement abandonné, là-dedans ? Aucune trace d'occupation ? »

Nigel garda le silence. Il y avait des choses qu'il aurait voulu leur dire, des choses qu'il avait ressenties. Mais en quels termes les leur traduire ? Sur Terre, c'était des faits qu'ils voulaient.

Nigel se revint soudain en train de frapper du poing sur les parois de ces couloirs sans fin et si bizarres. La sphère. Le bourdonnement. Avait-il accidentellement déclenché quelque chose ?

« Nigel ?

— Je crois que cela fait longtemps qu'il n'y a plus personne. Il y a une immense salle voûtée, à l'intérieur, de plusieurs centaines de mètres de côté. Il devait bien y avoir quelque chose dedans ; de l'eau ou de la nourriture, peut-être...

— Ou du carburant ? Des moteurs ? proposa Len.

— Pourquoi pas ? Toujours est-il qu'elle était vide. Si c'était du liquide, il a dû certainement s'évaporer lorsque la faille s'est ouverte.

— Oui, c'est peut-être ce qui a donné naissance à la queue de la planète, au Panache d'Or, dit Len.

— Il me semble. Ça, et l'atmosphère qui s'est engouffrée dans la faille. Il y a beaucoup de désordre à l'intérieur – des choses arrachées du mur et éparpillées, des éclats détachés dans les couloirs qui auraient bien pu être produits par un objet dur en train de débouler. J'ai ramassé quelques-uns des débris les plus petits et je les ai rapportés. »

Pendant quelques instants, tout le monde garda le silence sur la ligne. D'une main, Nigel s'appuya contre la paroi de la cabine, près de lui, comme pour en éprouver l'intégrité. Contemplant un surplomb de roche brûlée à l'extérieur, il commença à comprendre la réalité du problème. Il n'était plus le même que lorsqu'il imaginait Icare sous la forme d'un énorme caillou filant silencieusement à trente kilomètres à la seconde vers la Terre, et lui-même et Len lancés à sa poursuite pour lui infliger un coup mortel. À l'époque, un problème simple avec des

solutions évidentes. Ce qu'il imaginait maintenant était plus vague – puis, bientôt, finit pas se préciser dans son esprit.

Juste avant de pénétrer dans la traînée de poussière, alors que le module de commandement de Len était encore en vue, Nigel avait pris un certain nombre de visées stellaires afin de caler ses gyroscopes à inertie. Une procédure simple, facile à faire dans le temps imparti. Avant de replier le télescope, il aperçut brièvement un point lumineux et, par curiosité, revint se fixer sur lui. Dans l'appareil, le point grossit et se transforma en un disque bleu et blanc, plat, et il se rendit soudain compte qu'il était en train de contempler la Terre. Un cercle parfait, dégageant une impression de sérénité. Solitaire. Une cible, inconsciente du danger. Sa courbe douce était autre chose qu'une tache sur le fond étoilé ; elle en était le centre. Longtemps il l'avait contemplée.

À travers les crachouillis d'électricité statique, la voix de Dave lui parvint.

« Bon, nous sommes d'accord pour t'accorder une autre visite à l'intérieur, Nigel. Ramène tout ce que tu peux, prends encore d'autres photos. Aussitôt après tu vas retrouver Len et vous vous écarterez de l'Œuf, puis...

— Non.

— Quoi ?

— J'ai dit non. Nous n'allons pas faire sauter l'Œuf, n'est-ce pas Len ?

— Nigel ! commença Dave, qui n'alla pas plus loin.

— Je ne sais pas, répondit Len. Qu'as-tu donc en tête ?

— Ne comprends-tu pas que ça change tout ?

— C'est ce que je me demande, répondit Len, soudain distant. Nous essayons de sauver des milliers de vies, Nigel. Si Icare vient heurter la Terre, il détruira un bon morceau de territoire, enverra des tonnes et des tonnes de boue pulvérisée dans l'atmosphère, et changera probablement le climat pendant un bon moment. Il me semble...

— Mais non ! Plus maintenant, de toute façon. Puisque Icare est creux. Il ne fait qu'une fraction de la masse que nous avons calculée. Évidemment, l'explosion fera pas mal de bruit quand elle se produira mais ça ne sera pas le désastre prévu.

— Tu tiens peut-être quelque chose, après tout.

— Je peux procéder à l'estimation du volume de roche restant... »

Dave intervint à ce moment-là.

« Je viens de discuter avec nos spécialistes, ici à Houston, Nigel. Dès que nous avons appris que le centre était creux, nous avons repris les calculs, et notamment la dynamique de la trajectoire. Les résultats ne vont pas tarder à tomber, mais en attendant, j'aimerais bien discuter un peu avec toi. »

Le directeur de mission se tut un instant.

« Je t'écoute, dit Nigel.

— Même si la masse d'Icare est de dix fois inférieure à ce que nous avons estimé, l'énergie produite par son impact sera tout de même des milliers de fois plus importante que celle dégagée par l'éruption du Krakatoa. Pensez aux habitants du Bengale.

— Ou du moins ce qu'il en reste, intervint Len. Les différentes famines en ont déjà tué plusieurs millions, et cela fait plus d'une année qu'ils ont fui le point d'impact. Depuis que le gouvernement indien a été renversé, plus personne ne suit de combien d'âmes nous parlons au juste, Dave.

— C'est exact. Mais si tu ne te soucies pas d'elles, Len, pense au nuage de poussière qui sera projeté dans l'espace, dans la haute atmosphère. Il pourrait suffire à déclencher une nouvelle ère glaciaire. »

Nigel finit de mâcher la barre d'aliment condensé qu'il venait de prendre. Il se sentait dans un curieux état de fatigue flottante, détendu mais affaibli. Les stimulants qu'il avait pris le gardaient bien réveillé, mais n'avaient pas réussi à le débarrasser de la profonde lassitude de ses bras et de ses jambes.

« Il ne s'agit pas de les tuer, Dave, dit-il alors. Arrête de faire du cinéma. Mais il faut bien reconnaître que ce que nous pourrions apprendre de cette relique vaut bien quelques vies humaines.

— Et qu'est-ce que tu proposes, hein ? Quel plan à la gomme ?

— Que nous restions ici une semaine, pour ramasser là-dedans tout ce qui sera possible. Vous nous faites parvenir des réserves supplémentaires d'eau et de nourriture ; il suffit de reconvertir l'un des missiles automatiques à charge thermonucléaire en cours de préparation, en commençant tout de suite. Nous dégagerons les lieux à temps pour que les autres intercepteurs aient la possibilité de jouer leur rôle, éventuellement ; et bien entendu, nous nous servirons aussi de l'Œuf.

— On dirait bien que ça pourrait marcher », admit Len, faisant naître l'espoir en Nigel. Ils allaient le faire ; ils ne pouvaient pas refuser.

« Vous savez bien que l'on ne peut se fier à ces intercepteurs à cause du nuage de poussière ; c'est précisément pour cette raison que vous vous trouvez là-haut. Et plus Icare sera près de la Terre au moment de l'explosion, plus faible sera la dérivation de sa trajectoire. Et si quelque chose déconne au dernier moment, on le prend dans la gueule.

— Le risque vaut la peine d'être couru, Dave, remarqua Len.

— Tu te mets de son côté, Len ? J'avais pourtant espéré...

— Nous aussi nous espérons certaines choses, le coupa Nigel, soudain pris par l'inspiration. Que nous pourrions peut-être y apprendre quelque chose d'assez extraordinaire pour tirer l'humanité de son gâchis actuel. Un nouveau concept de physique, par exemple, une invention pouvant en découler. Les êtres qui ont construit Icare nous étaient supérieurs, Dave, y compris par la taille, il suffit de voir la dimension des portes et des couloirs.

— Mais le RISQUE, Nigel ! Si l'Œuf n'arrive pas à faire le boulot, et que...

— Il faut le courir.

— Dites les gars, on vous a envoyé faire un certain boulot. Et maintenant... »

Dave avait gardé un ton calme, même à présent, et Nigel se demandait pourquoi. Peut-être lui avait-on conseillé d'éviter systématiquement de les provoquer. Il se demanda ce que ses parents pouvaient bien penser de tout cela, de leur fils prêt à risquer des vies humaines sous prétexte d'exploration. Ou même s'ils étaient au courant. La NASA devait certainement avoir coupé la retransmission en direct dès qu'elle avait compris que les choses ne tournaient plus rond ; ce n'était plus d'une héroïque mission de sauvetage qu'il était question. Il se rendit compte que ses mains tremblaient.

« Attendez une minute, les gars, reprit Dave. Je n'ai pas l'intention de vous engueuler. Nous comprenons tous que vous êtes persuadés d'agir pour le mieux. » Il se tut un instant, tandis que continuait le paisible chuintement du bruit de fond, comme s'il s'efforçait de donner plus de poids à ses mots.

« Il y a un élément nouveau, néanmoins. On vient juste de me passer les calculs de la nouvelle trajectoire, tenant compte de la masse plus faible d'Icare. Et cela fait une différence ; une grosse différence.

— C'est-à-dire ? demanda Nigel.

— L'astéroïde se présentait déjà selon un angle oblique relativement important par rapport aux hautes couches de l'atmosphère, comme vous le savez. Avec une masse plus faible, sa course va s'infléchir un peu – pas énormément, mais un peu tout de même. Il ricochera comme un galet sur un étang, puis il tombera. Mais plus sur le sous-continent indien ; l'impact sera plus à l'ouest. »

Nigel sentit comme un poids lui creuser l'estomac.

« Dans l'océan ?

Oui. À environ trois cents kilomètres des côtes. »

Il n'y avait plus rien à dire. Les conséquences d'une chute dans l'océan étaient bien pires ; au lieu de se dissiper en ébranlant le manteau rocheux continental, l'énergie accumulée par l'astéroïde allait provoquer un geyser titanesque d'eau et de vapeur. La vapeur irait en se déployant dans la haute atmosphère, enfermant toute la planète dans un nuage unique, épais, sous lequel les tempêtes se déchaîneraient. La vague de fond ainsi soulevée atteindrait toutes les villes côtières du globe, et c'est une bonne partie de la civilisation qui se trouverait balayée en quelques heures.

« Ils en sont bien sûrs ? demanda Len.

— Autant qu'on puisse l'être », répondit Dave. Une note voilée, dans sa voix, arracha Nigel à sa contemplation.

« Coupe Houston-pendant une minute, Len.

— D'accord. Voilà qui est fait. Alors ?

— Qu'est-ce qui nous prouve que Dave n'est pas en train de mentir ?

— Eh bien... rien, à vrai dire.

— Ça me paraît un peu bizarre, un rocher de cette taille ricochant sur l'air ténu de la haute atmosphère. Le truc a été mentionné par l'un des astrophysiciens qui nous ont briefés, mais pour en exclure la possibilité, à cause de la masse d'Icare.

— Mais si cette masse est un dixième de celle initialement prévue ?

— Là, je ne sais pas. Ah merde ! C'est pourtant crucial !

— Impact dans l'océan... Si cela se produit, ce sont des millions de personnes, des milliards...

— Exact.

— Comprends-tu... Je ne crois pas vouloir...

— Moi non plus. Nigel se tut, mais une idée lui traversa l'esprit.

— Attends une seconde, reprit-il. Il y a tout de même quelque chose de bizarre là-dedans. Ce rocher est creux, ce qui le rend plus léger.

— Évidemment ; moins de masse.

— Mais ça le rendra d'autant plus facile à faire sauter en morceaux, ce qui réduit les chances de voir rester un ou deux gros fragments après l'explosion de l'Œuf, non ?

— J'imagine.

— Mais pourquoi Dave n'a-t-il pas fait état de cela ? Ça augmente nos chances de succès ! »

Un instant de silence.

« Il nous ment.

— Et comment, il nous ment ! » De l'exprimer convainquit encore davantage Nigel.

« En termes de probabilités, autrement dit, nous sommes mieux placés qu'avant.

— Mieux, en tout cas, que ce que Dave a laissé entendre. Il n'y a pas de doute.

— À condition, évidemment, que l'Œuf fonctionne. Nous venons de le trimbaler sur un sacré bout de chemin ; peut-être est-il fichu, à l'heure actuelle. Une probabilité de sept pour cent, nous ont-ils dit avant le départ, tu te souviens ? Le truc risque de ne pas marcher du tout, Nigel.

— Je suis prêt à parier que si, moi.

— Combien ?

— Quoi, combien ?

— Combien es-tu prêt à parier ? Les vies de tout le reste de l'espèce humaine ?

— S'il le faut.

— Tu es cinglé.

— Non. Les probabilités sont pour nous ; Dave nous ment.

— Mais pourquoi nous mentirait-il ? »

Nigel fronça les sourcils. Les doutes exprimés par Len venaient renforcer les siens. Dans quelle mesure était-il sûr ? Mais il refusa de se laisser envahir par eux et dit : « ils ne veulent pas prendre le moindre risque, tout simplement, Len. Ils veulent leurs deux héros,

une flopée de vies humaines sauvées et un minimum d'embêtements. Ils veulent que les choses restent simples.

— Et tu t'es mis dans l'idée...

— Je me suis mis dans l'idée de savoir ce qu'était ce truc. Qui l'a construit. Comment il était propulsé, d'où ils venaient...

— C'est demander beaucoup à un tas de ferraille.

— Peut-être que non. J'ai cru voir des choses comme des tableaux et des consoles, à un certain endroit. Va savoir si ne se trouvent pas les enregistrements des données informatiques dont ils se servaient, là-dedans.

En admettant qu'ils se soient servis d'ordinateurs, bien entendu.

Il le faut bien. Si nous pouvions trouver les mémoires...

— Tu crois vraiment que nous pourrions ? »

Nigel haussa les épaules. Oui, je le crois. Je n'en sais rien, en fait, personne ne le sait. Mais si nous trouvions quelque chose de vraiment nouveau là-dedans, les conséquences pourraient être extraordinaires, Len. Une nouvelle technologie ne ferait pas de mal à la planète pour sortir de l'état où elle est en ce moment.

— Comme quoi ?

— Une nouvelle source d'énergie. Peut-être quelque chose avec un rendement infiniment meilleur que tout ce que nous connaissons. Que sais-je, moi !

— Peut-être.

— Eh bien... » Nigel sentit qu'il perdait toute énergie. « Si tu n'es pas avec moi, Len... »

Il y eut un long silence.

Bing, fit la capsule en se dilatant sous le soleil dont la chaleur se répartissait inégalement. Comme une voix métallique posant ses propres questions : *tac, bing !* Pouvait-il vraiment y arriver ? Non. Absurde, inutile. Et pourquoi, après tout ? Pourquoi ce risque grotesque ? (Pourquoi quitter l'Angleterre ? Pourquoi aller dans l'espace ? *Bing*.) Il savait bien que c'était ce que ses parents avaient dû se demander, sans jamais le dire. Inquiets, tout en le poussant dans sa voie, où qu'elle conduisît. Et qu'allait-il donc chercher au juste, là-dedans ? Un nouveau cru, dans cette vieille bouteille ? L'humanité ne disposait-elle pas déjà de suffisamment de vin, merci, la main à plat sur le verre, non. Non, absurde. Il se montrait mal élevé. Tout ce qu'il avait dû accomplir, tout ce travail, vous voyez, à quoi cela a-t-il

servi ? C'est très bien de chercher, mais qui paiera les violons du bal ? Savait-il au moins – et ses poings se serrèrent, blanchissant ses articulations – ce qu'il cherchait ? Regarde les choses froidement une minute. Les faits, rien que les faits. Est-ce rationnel ? Non, absurde. Non, il ne pouvait pas. Il oscillait, entre les *bing* et les *tac*, oscillait... oscillait...

Nigel s'humecta les lèvres et attendit. La chaleur du soleil frappait directement le rebord de la crevasse, au-dessus de lui. Sa lumière se réfléchissait jusque dans la cabine, et accentuait les plis de tension de son visage. Il se rendit compte qu'il retenait sa respiration.

« Nigel, dit enfin une voix, écoute, ne me mets pas comme ça sur le gril... »

Nigel reverrouilla sa tenue spatiale automatiquement. De la main, il rabattit sèchement la visière du casque.

« Je... je dois faire avec Dave, vieux frère. Ce truc est un trop gros morceau pour moi... »

— D'accord, le coupa sèchement Nigel, d'accord.

— Écoute, je ne voudrais pas que tu croies...

— Mais non ! » Il s'introduisit dans le sas et se retrouva bientôt en pleine lumière. Levant les yeux, il fut victime d'un tour joué par son oreille interne, soudain submergé par l'impression qu'il tombait le long d'une gorge étroite, comme s'il était aspiré par le soleil. Ses réflexes réagirent : il empoigna le rebord du sas et se tira à l'extérieur en tournant sur lui-même, le mouvement lui permettant de retrouver le sens de l'équilibre. Il se sentait étrangement calme.

« Nigel ? »

Il ne répondit rien. Sur le côté du module, se trouvait une boîte plate de couleur marron et de la taille approximative d'une machine à écrire portative. Il avança en se propulsant par les mains, jambes flottantes, la respiration anormalement bruyante. Il n'eut aucun mal à libérer les étriers qui retenaient la boîte ; d'une main, il amena celle-ci à la hauteur de sa taille et l'attacha à l'un des mousquetons de sa ceinture à outils.

« Nigel ? Dave voudrait savoir... »

— Je suis là. Attends une minute. »

Il alla récupérer les réserves supplémentaires de nourriture et d'air qui se trouvaient à l'arrière de la coque – des rations de secours, faciles à transporter. Mais il se sentait maladroit avec toutes ces boîtes qui pendaient ou flottaient à sa ceinture ; en se déplaçant avec précaution, il devait cependant pouvoir les porter un bon moment

sans fatigue. Il se laissa lentement dériver vers la roche brun-noir en dessous.

« Nigel ? »

Il vérifia l'étanchéité de sa combinaison. Tout paraissait parfait. Son épaule le démangeait à hauteur de l'emmanchure, et il la bougea pour se gratter.

La situation n'était pas sans ironie : les gaz précipités par la faille avaient engendré une pseudo-queue de comète, sur cet antique vaisseau, et c'est à cause de cela que Len et lui se trouvait ici et l'avaient découvert ; mais cette même explosion avait été suffisante pour dévier Icare de sa route et le diriger vers la Terre, rendant sa destruction nécessaire. Le destin comme lame à double tranchant...

« Nigel ? »

Au bord de la deuxième fissure, il s'arrêta. Autant en finir tout de suite.

« Écoute-moi bien, Len – et arrange-toi pour que Dave n'en perde pas un mot. J'ai avec moi les circuits intégrés d'armement et la détente ; sans eux, tu ne pourras pas faire étonner l'Œuf. Je les garde sur moi pendant l'exploration.

Hé ! Écoute un peu... » Derrière la voix de Len, avec le décalage de quelques secondes, il put entendre le chœur de protestations en provenance de Houston. Il ne s'arrêta pas.

« Je vais les cacher quelque part à l'intérieur. Même si tu me suis, tu ne pourras pas les retrouver.

— Nom de Dieu, Nigel mais ne com...

— La ferme. Je fais cela pour gagner du temps, Len. Houston ferait bien de nous envoyer des réserves d'air et de nourriture, parce que j'entends bien utiliser la marge d'une semaine qui nous reste. Une semaine. Une petite semaine pour essayer de trouver ce qui vaudrait la peine d'être sauvé dans ce naufrage. Ces données informatisées, peut-être, ou que sais-je encore.

— Non, non, écoute ! » l'adjura Len d'une voix blanche où pointait une note de désespoir. « On n'est pas en train de jouer aux Indiens et aux cow-boys, mec. Il n'y a pas non plus que les riverains de toutes les mers de la planète, au cas où tu t'en soucierais. Si jamais l'Œuf ne fonctionne pas et que Houston n'arrive pas à frapper ce caillou avec les missiles automatiques, si jamais il tombe dans l'océan...

— Et alors ?

— Il y aura des tempêtes.

— Et alors ?

— Bien assez pour qu'aucune navette ne puisse venir nous chercher en orbite.

— De toute façon, je crois qu'ils ne s'en donneraient pas la peine, répartit Nigel avec une grimace. Nous n'aurons pas tellement la cote.

— Toi, tu ne l'auras pas !

— Les recherches seraient deux fois plus efficaces si, tu venais ici me donner un coup de main, Len. » Nigel sourit pour lui-même. « Cela pourrait nous faire gagner du temps, sais-tu !

— Espèce de fils de pute !

— Autant que tu te grouilles, Len. Je ne vais pas rester une éternité à poireauter en t'attendant pour te faire un bout de conduite.

— Et merde ! Moi qui pensais que tu étais un type sympa, Nigel. Pourquoi tout d'un coup te mets-tu à jouer les enfants de salauds ?

— Je n'avais encore jamais eu l'occasion de jouer les enfants de salauds pour quelque chose en quoi je croyais, sans doute. »

Et il reprit sa progression.

DEUXIÈME PARTIE

2014

Un

Il s'éveilla, savourant la tiédeur du soleil sur ses paupières translucides, devenues orangées. Un rayon de lumière doré s'était glissé à travers les acacias et, par la fenêtre, tombait sur son épaule et son visage. Nigel s'étira, goûtant paresseusement à la chaleur, comme un chat. En dépit de l'heure matinale, la chaleur richement parfumée du printemps de Pasadena emplissait déjà toute la pièce. Il roula de côté et se mit à contempler admirativement Alexandra qui, debout devant sa psyché, s'étudiait elle-même avec minutie.

« Vanité, lança-t-il, la voix encore ensommeillée.

— Police d'assurance.

— Pourquoi ne pas t'habiller n'importe comment, comme moi ?

— Le boulot, dit-elle d'un ton distant, tout en se crémant le dessous des yeux. Je vais être beaucoup trop occupée pour avoir le temps de penser à mon apparence.

— Et face à ton public, tu dois être irrésistible, n'est-ce pas ?

— Hum, hum. Je crois que je vais me mettre des barrettes dans les cheveux. C'est un désastre, mais je n'ai pas le temps de...

— Pourquoi ? Il est encore tôt.

— Je veux être au bureau suffisamment de bonne heure pour me débarrasser de la paperasserie avant l'arrivée des Brésiliens. En plus, je dois partir tôt, car j'ai un rendez-vous avec le Dr Huffman.

— Encore ?

— Il aura les analyses.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est justement ce que je vais savoir. »

Nigel lui adressa une grimace encore vaseuse, essayant de deviner son humeur.

Le lit tangua lorsqu'il roula sur lui pour en sortir, et il se mit en chancelant sur un pied, un bras tendu en un geste théâtral.

« Toto roi des équilibristes », dit Alexandra dans un sourire, en se brossant les cheveux pour voir ce que ça donnait.

« Ce n'est pas exactement ce que tu as dit cette nuit.

— Quand tu es tombé du lit ?

— Quand nous sommes tombés du lit.

— Celui qui est dessus est responsable des manœuvres. Code maritime.

— Je devais avoir l'esprit ailleurs. Suis-je assez bête !

— Hum... Et le petit déjeuner ? »

Toujours nu, il s'avança lourdement sur le plancher. Les craquements des lattes de bois huilées et vernies cédant légèrement sous le pied étaient l'un des charmes de cette ancienne demeure divisée en trois, et valait bien le loyer qui en était exigé. Il se rendit dans la salle de bains, souleva le siège des toilettes couleur ivoire et pissa longuement ; premier plaisir de la journée. La chose faite, il referma le siège et son couvercle protégé d'un fourreau magenta, sans tirer la chasse. À trente-cinq cents le coup, ils avaient décidé d'un commun accord de ne procéder que lorsque cela devenait absolument nécessaire. Non pas que d'un point de vue économique ils se fussent trouvés forcés d'épargner, mais gaspiller leur aurait paru manquer d'élégance.

Il enfila ses sandales par un mouvement exactement inverse à celui qu'il avait fait pour en sortir la veille, et alla jusqu'à la cuisine en passant sous un jeu de grosses poutres qui formaient comme une arche. Le sol carrelé conservait la fraîcheur de la nuit plus longtemps que les autres pièces. Le claquement des sandales y était aussi plus bruyant ; il brancha la radio, recherchant tout d'abord de la musique, mais ne trouvant rien qui lui plaisait, il se rabattit sur les bulletins d'informations.

Pendant qu'il râpait un peu de cheddar, une voix calme et paisible lui annonça qu'une importante grève était sur le point de se produire, avec des conséquences graves pour les transports. Il cassa six œufs,

réfléchit un instant et en ajouta deux, puis se mit à fouiller dans le réfrigérateur à la recherche de ce petit fromage frais et crémeux qu'il avait acheté la veille. Le Président, entendit-il, avait fait un discours « énergique et musclé » contre les programmes secrets des sociétés pratiquant la fécondation in vitro. Le journaliste ne parla d'aucun programme identique dans les projets du gouvernement. Deux hermaphrodites venaient de se marier, et proclamaient être les premiers à nouer une relation humaine libre de tout stéréotype. Nigel soupira et jeta le tout dans le mixer. Il ajouta un peu d'une sauce liquide brunâtre de sa composition, de la marjolaine, du sel et du poivre. Le mixer miaula, réduisant le mélange en bouillie. Tandis qu'il secouait la bouteille de sauce tomate, on annonça qu'une coalition industrielle venait de faire l'union sacrée avec un regroupement tout aussi important de syndicats, afin de soutenir un projet de loi visant à instaurer des mesures protectionnistes sur les produits en provenance du Brésil, de l'Australie et de la Chine, qui se traduiraient par des taxes énormes. Dans le seul but de varier les plaisirs et de faire une expérience à l'aveuglette, il ajouta une touche de coriandre à sa mixture avant de la verser dans un plat à soufflé qu'il mit au four.

Alexandra prit sa douche pendant qu'il s'habillait. Puis il mit un peu d'ordre dans la chambre ; la nuit dernière, en tombant du lit, ils avaient éparpillé leurs sous-vêtements comme autant de débris issus d'une collision domestique. En prévision de la chaleur qu'il allait faire il remonta ses manches de chemise, tandis qu'Alexandra sortait de sa douche d'eau vaporisée, son derrière expressif chaloupant sous une diaprure de gouttelettes.

Enlevant son bonnet de bain, elle fit tomber ses cheveux d'un coup de tête sur les épaules et dit :

« Lis mon horoscope, veux-tu ? Il est là-bas, sur la table. »

Nigel fit une grimace. « Pour ma part, répondit-il, je préfère la lecture des entrailles. Dois-je aller piquer un chevreau, le passer au fil du couteau de cuisine et te donner les pronostics du jour ?

— Lis.

— Beaucoup plus efficace, pourtant, j'en suis...

— Lis !

— Gémeaux, 20 avril au 20 mai. Voyons, voyons... “ Vous êtes vive, intelligente et bien organisée. Essayez aujourd'hui de vous servir de ces avantages. Les gens ont malheureusement tendance à croire que vous êtes un peu trop agressive. Évitez d'afficher votre puissance, et résistez à l'envie de faire mal aux petits animaux – c'est un trait de caractère condamnable. Évitez aujourd'hui les pots de jus d'orange et

les nains. ” Des conseils judicieux, ma foi.

— Nigel...

— Quoi ? Peut-il y avoir de bons conseils qui ne soient pas spécifiques ? Ce n'est pas en t'en tenant à tout un tas de vagues généralités que tu sauras ce qu'il faut acheter à tes bonshommes du Brésil – si tant est qu'il reste quelque chose à acheter, évidemment.

— Ce sont eux qui veulent nous acheter ; tel est le problème.

— Toute la compagnie aérienne ?

— Ouais. Avec armes et bagages.

— Et ton boulot ?

— Oh ! ils ne veulent que posséder la boîte, pas la faire tourner.

— Ah ! bon. » Il jeta un coup d'œil sur sa montre. « Presque l'heure du soufflé du ronfleur. »

Il se rendit dans la cuisine, chargea un plateau d'assiettes et de couverts, et apporta le tout dans le coin-repas. Du temps de l'ancienne maison, à l'époque où elle n'abritait qu'une famille, ce coin-repas n'était qu'un vaste placard ; on y avait simplement ouvert une fenêtre à carreaux biseautés donnant sur le jardin. Un jacaranda, couvert des signes annonciateurs d'une floraison prochaine, se dressait sur l'un des côtés de la pelouse bien verte.

Nigel consulta à nouveau sa montre, qui lui apprit en outre que l'on était le 31 avril. Était-ce exact, avec le nouveau calendrier ? Il n'arrivait plus à se souvenir du système mnémotechnique qu'il fallait employer pour vérifier ; ce genre de trucs lui faisait toujours défaut. Mais il avait de bonnes raisons de se souvenir d'avril : il allait fêter le quinzième anniversaire de l'expédition Icare.

Quinze ans. Et en dépit des conférences, des symposiums internationaux et des thèses de doctorat, elle ne lui avait guère valu de récompense. Aidé de Len, il avait réussi à rapporter une quantité assez considérable d'artefacts dans les soutes du module de commande, allant même jusqu'à en attacher certains à l'extérieur, sur la coque. Mais lorsque l'on a affaire à quelque chose de totalement étranger, comment savoir si l'on fait ou non le bon choix ? Ce qui à première vue apparaissait comme un réseau de circuits électroniques complexes se révéla n'être qu'un appareillage sans intérêt ; le brouillard verdâtre qui transpirait des parois des vastes cavernes à l'intérieur d'Icare était un composé organique de grosses molécules, sans doute un lubrifiant pour système à haut degré de vide.

Intéressant, certes ; mais aucune découverte fondamentale à en tirer. Il en sortit bien quelques applications techniques inhabituelles –

un support très performant pour la microélectronique, des alliages à haute résistance, quelques produits chimiques sophistiqués – mais en vérité, ce qui faisait l'étrangeté profonde de la chose leur avait complètement échappé. Rien de ce qu'ils avaient rapporté ne donnait le moindre indice sur les origines d'Icare. Tout aurait aussi bien pu être fabriqué sur Terre, avec des matériaux terrestres – dans un passé très lointain –, et quelques-uns des savants à avoir étudié les objets rapportés pensaient que c'était le cas. Personne n'avait jamais pu prouver l'existence d'une civilisation technologique avancée dans le passé, mais la médiocrité des artefacts était un argument en sa faveur.

Pour Nigel et Len l'affaire était peu à peu devenue une défaite personnelle, une fois calmées les violentes controverses dont ils furent l'objet lorsque la navette spatiale les eut ramenés sur Terre. La NASA avait commencé par prendre leur défense, mais trop de gens avaient été scandalisés par les risques pris par Nigel. L'Inde rappela son ambassadeur et garda des relations très fraîches avec les U.S.A, même après la destruction réussie d'Icare, réduit en une poussière de graviers inoffensifs par l'explosion de l'Œuf. Des membres du Congrès demandèrent des peines de prison pour les deux hommes. En un mois le *New York Times* ne consacra pas moins de trois éditoriaux à la question, demandant à chaque fois que des mesures contraignantes plus sévères fussent prises contre la NASA, Len et surtout Nigel.

Il s'adressa plusieurs fois à des assemblées qui se montrèrent largement hostiles, et, ne pouvant expliquer ses émotions et défendre ses idées, il abandonna. Les Mots n'étaient pas l'Action, et ne le seraient jamais. Par chance, il avait un statut civil, et son délit tombait sous le coup de textes se contredisant les uns les autres. Un procureur fédéral déposa une plainte fondée sur l'atteinte aux droits civiques de tous aux États-Unis mais elle fut rejetée par la cour, car c'était les Indiens et non les Américains qui s'étaient trouvés en péril. La NASA se fit toute petite au cours de la bagarre, s'en tenant mordicus à sa version des faits : avec son sourire semblable à celui du chat d'Alice, Dave n'avait pourtant cessé de mentir. Toute cette histoire au sujet d'Icare ricochant sur les hautes couches de l'atmosphère comme un caillou bien ajusté sur de l'eau n'était qu'une pure affabulation, hâtivement mise au point pour les besoins de la cause.

Et le temps avait passé.

Au bout d'un an et après une ultime bordée du *Times* (« N'oublions pas les abysses »), le monde eut bien d'autres raisons de froncer les sourcils. Une fois qu'ils ne furent plus sous les projecteurs de l'actualité, la NASA entreprit de se débarrasser en douceur de ses deux encombrants héros. Et bizarrement, c'est dans cet anonymat retrouvé que se cachaient le plus de menaces. Si la NASA avait désavoué

publiquement les mensonges de Dave, elle aurait perdu tous les appuis qui lui restaient. Mais si les choses n'étaient révélées que des années plus tard, devant quelque obscur sous-comité, elles feraient beaucoup moins de mal ; c'était une question de calendrier. Les atouts que détenaient Nigel et Len se dévaluèrent graduellement, comme une monnaie soumise à l'inflation. Puis vint le pire moment, quand ils purent se rendre dans un supermarché sans être harangués, insultés ou pris à partie par quelqu'un à l'haleine parfumée à l'ail.

À ça aussi, ils avaient survécu.

« Déjà prêt ? » demanda Alexandra en apportant le pichet de jus d'orange dans le coin-repas. Les cubes de glace faisaient un tintement agréable.

« Fin prêt. » Nigel chassa son humeur maussade et arriva avec le soufflé. Il le servit à l'aide d'une grosse cuillère de bois, et lorsque la croûte se craquela il en monta un nuage de vapeur qui sentait délicieusement bon l'omelette. Ils mangèrent rapidement, tous deux affamés. Ils avaient pris l'habitude de prendre un solide petit déjeuner et de sauter virtuellement le déjeuner ; Alexandra estimait que l'organisme pouvait se sustenter toute la journée sur le repas du matin, et que celui du déjeuner n'aurait fait que les engraisser.

« Shirley viendra ce soir après le dîner, dit Alexandra.

— Bon. As-tu aimé le roman qu'elle t'a offert ? »

Alexandra eut un petit reniflement élégant. « Pas du tout.

Toujours la même histoire sur l'angoisse post-moderne, avec compléments et paysages en technicolor. »

Nigel se lança un grain de raisin dans la bouche ; l'acidité lui fit contracter les lèvres.

Alexandra tendit la main pour prendre une grappe et grimaça.

« Tu as toujours mal aux poignets ?

— J'avais l'impression qu'ils allaient pourtant mieux. » Tenant son poignet droit de la main gauche, elle l'agita pour l'éprouver. Son visage se contracta brièvement et elle s'arrêta.

« Non, c'est toujours là, Dieu sait pourquoi.

— Peut-être est-ce une foulure ?

— Aux deux poignets en même temps ? Sans s'en rendre compte ?

— Improbable, en effet.

— Bon sang, dit soudain Alexandra, en fin de compte, je n'ai pas du tout envie que ces Brésiliens nous achètent la société, vois-tu.

— Ah ? Je croyais...

— Oui, oui, je sais, c'est moi qui ai lancé toute l'affaire. Mais nom d'un chien, c'est notre société. Évidemment, le capital pourrait nous servir... » Elle tordit légèrement la bouche de côté, geste d'irritation qui lui était familier. « Mais je ne m'étais pas rendu compte... Néanmoins, ça faisait d'une certaine façon partie du marché ; ils se payaient quelque chose d'américain à cent pour cent. Une compagnie aérienne américaine.

— Oui, mais comparés à nous, à la manière dont nous faisons les choses, ces dandies prétentieux ne sont pas capables de lacer leurs souliers sans manuels d'instruction. Un pour le droit, un pour le gauche. Ils ne savent pas, c'est tout.

— Ah ! bon... »

Il était ravi de la voir s'échauffer et perdre son air froid de jeune fille bien élevée. En l'observant qui discutait indices, marges bénéficiaires brutes et capital disponible, encore à mi-chemin de la douce et tendre Alexandra de la nuit, mais devenant peu à peu le patron efficace et rigoureux qu'elle était le jour, il sut, une fois de plus, pourquoi il l'aimait.

Il quitta la maison quelques minutes après Alexandra, dès qu'il eut fini la vaisselle, et c'est tout juste s'il put attraper le bus qui le menait au labo. Le véhicule suivit les sinuosités de Fair Oaks, déjà très animé à cette heure matinale. Nigel sortit son walkman-radio et chercha une station intéressante. Il tomba sur un baratin pour débiles, sur des pronostics sportifs du même niveau, s'arrêta un instant sur un bulletin d'informations – les psychologues s'inquiétaient d'une brusque poussée d'infanticides – puis passa sur une station « classique ». Il tomba sur la fin d'une fanfare pour trompette, qui laissa la place à une symphonie de Brahms interprétée lourdement, avec des cordes sirupeuses. Il coupa tout, remit l'appareil dans sa poche et se rabattit sur le paysage, tandis que le bus attaquait laborieusement les collines de Pasadena. Un brouillard d'un brun rougeâtre recouvrait la région ; il enfila son masque et respira son parfum doux et fade. Certaines choses ne s'amélioreraient jamais. Il se rendaient bien compte que la situation politique ne faisait qu'empirer, que les gens devenaient de plus en plus inquiets à cause de ces problèmes d'importation, mais il lui semblait que pouvoir respirer un air sentant bon l'herbe après la pluie et écouter du Beethoven en se rendant à son travail étaient des problèmes plus importants.

Nigel sourit en lui-même. Cette façon de réagir lui rappelait ses parents. Ils étaient retournés en Angleterre, dans le Suffolk, peu après

l'affaire Icare, et depuis il les avait vus régulièrement. Leur univers s'était rétréci aux dimensions de la campagne britannique : air pur et quatuors à cordes. Plus il se frottait au monde, plus il les retrouvait en lui-même. Entêté, il l'était, par exemple, comme son père qui avait toujours refusé d'admettre que Nigel avait bien fait d'accepter la mission Icare, puis de demeurer aux États-Unis par la suite. C'était précisément ce même entêtement qui l'avait fait rester, néanmoins. Maintenant, lorsqu'il s'exprimait au milieu des Américains aux intonations plates, il entendait les délicates voyelles de l'accent de son père. L'angine de poitrine et l'emphysème l'avaient finalement privé des deux êtres chers qui se confondaient un peu, mais ici, dans ce pays qu'il ressentait parfois comme étranger, il les sentait plus proches de lui qu'ils n'avaient jamais été.

Le Jet Propulsion Laboratory se présentait comme un fouillis de blocs rectangulaires perchés sur une colline encore verte. Tandis que sifflaient les freins du bus à l'approche de l'arrêt, il entendit chanter, et aperçut trois Nouveaux Enfants en train de brandir leur littérature devant l'entrée principale. Il saisit l'un de leurs documents, qu'il chiffonna après y avoir jeté un coup d'œil. La manière dont ils s'y prenaient pour promouvoir leurs idées ne lui parut pas s'améliorer ; une approche ouvertement mystique n'avait guère de chance de séduire le personnel du J.P.L.

Il dut passer par trois postes de garde et exhiber à chaque fois à contrecœur sa carte d'identité – le labo constituait une cible de choix pour d'éventuels poseurs de bombes, il n'empêche c'était casse-pieds – et poursuivit son chemin dans les couloirs trop climatisés et javellisés à blanc par l'éclairage au néon. Une fois dans son bureau, il trouva Kevin Lubkin, coordinateur de mission, en train de l'attendre. Nigel dégagea une chaise, sur laquelle étaient empilés des numéros d'*Icare*, qu'il se contenta d'entasser sur les dossiers de son bureau, et alla soulever les stores vénitiens de la fenêtre de façon à ne laisser passer qu'un rayon de soleil dûment calibré. L'aile dans laquelle il travaillait n'avait pas l'air conditionné, et assurer un système de ventilation croisé dès le matin était une bonne idée, car la chaleur de l'après-midi ne pardonnait pas. C'est pourquoi, tous les matins, avant de se mettre au travail, il ajustait soigneusement les stores ; à part « bonjour », il ne dit pas un mot à Lubkin tant que le rituel ne fut pas terminé.

« Quelque chose qui va de travers ? » demanda-t-il enfin, affichant une expression d'intérêt purement factice.

Kevin Lubkin, qui entre-temps s'était assis et avait ouvert un dossier, s'arrêta de lire et dit simplement d'un ton abrupt :

« Le moniteur de Jupiter. »

La voix douce détonnait au milieu d'un visage rougeaud et d'une silhouette lourde qui s'était encore dégradée récemment, depuis que son estomac tombant cachait la boucle de sa ceinture.

« Mauvais fonctionnement ?

— Non. Brouillage. »

Le coordinateur jeta un regard neutre à Nigel et attendit.

Nigel souleva un sourcil. La pièce venait soudain de s'emplir d'une tension bizarre. Il pouvait encore se sentir détendu, dans l'esprit du petit déjeuner, mais pas au point de se faire avoir par cette mise en scène. Il ne dit rien.

« Oui, je sais, reprit Lubkin. Ça paraît impossible. Mais c'est tout de même arrivé. J'ai tenté de vous appeler à ce sujet, mais...

— Que s'est-il passé, exactement ?

— À deux heures du matin, nous avons reçu un rapport du moniteur de Jupiter. L'équipe de nuit n'y a rien compris, alors ils m'ont appelé. On dirait que l'ordinateur de bord avait estimé que le principal récepteur radio aurait eu un problème. »

Il retira ses lunettes à montures claires et les tint sur ses genoux. « J'ai décidé que ce n'était pas ça. Le récepteur fonctionne. Mais à chaque fois qu'il essaye de nous transmettre quelque chose, le signal est répété en écho dans les deux minutes qui suivent.

— En écho ? » Nigel inclina sa chaise et laissa ses yeux courir sur les titres des ouvrages de l'étagère en face, tout en révisant mentalement les circuits du système de transmission du moniteur-J. « Deux minutes, reprit-il, c'est beaucoup trop long pour que ce soit un problème de feedback – vous avez donc raison. À moins que tout le programme ait été altéré, et que ce soit le moniteur lui-même qui réenregistre ses propres émissions. Il pourrait ne plus comprendre et croire qu'il est en train de recevoir un signal extérieur.

— Ça, nous y avons déjà pensé », dit Lubkin d'un ton d'impatience et agitant la main.

« Et ?

— Tous les autocontrôles disent non ; tout a été vérifié.

— J'y renonce, dit Nigel. Mais quelque chose me dit que vous avez votre petite idée sur l'affaire, ajouta-t-il en ouvrant les bras. On peut savoir ?

— J'ai la conviction que le moniteur-J reçoit un signal extérieur du meilleur aloi. Il nous dit la vérité.

— Et comment en êtes-vous arrivé à cette conviction ?

— Eh bien je sais...

— Actuellement, un signal radio met quelque chose comme une heure pour nous parvenir du moniteur de Jupiter. Comment pourrait-on lui renvoyer ses propres messages dans un intervalle de deux minutes ?

— En installant un transmetteur en orbite autour de Jupiter – exactement comme le moniteur-J. »

Nigel cligna des yeux. « Les Russes ? Mais ils ont donné leur accord...

— Pas les Russes. Nous avons vérifié par le réseau d'urgence. Ils disent ne rien avoir envoyé dans ce secteur depuis belle lurette. Les gars des renseignements sont persuadés qu'ils ne mentent pas.

— Les Chinois ?

— Ils ne sont même pas encore entrés dans le club.

— Mais qui, alors ? »

Lubkin haussa les épaules. Les plis tombants de son visage olivâtre en dirent plus long que ses paroles. « Je m'étais dit que vous pourriez peut-être m'aider à trouver de quoi il s'agit. »

Il y avait quelque chose de légèrement défaitiste dans la manière dont le coordinateur s'était exprimé ; Nigel l'avait d'autant plus remarqué que c'était la première fois qu'il l'entendait. Lubkin affichait d'habitude un air de froide supériorité et de sécheresse distante. Son visage venait de perdre son expression hautaine ; il paraissait ouvert, vulnérable, même. Nigel crut deviner pourquoi le patron avait décidé de venir en personne à deux heures du matin au lieu de confier le boulot à quelqu'un d'autre : il s'agissait de montrer à ceux qui étaient sous ses ordres, sans qu'il y ait besoin d'employer autant de mots, qu'il pouvait lui-même faire le travail si besoin était, qu'il n'avait pas perdu le coup de main, et qu'il comprenait parfaitement toutes les subtilités des machines qu'ils dirigeaient dans leurs moindres détails.

Mais voilà : il n'avait pas réussi à dénouer le nœud gordien. Au petit jour, l'équipe de nuit avait quitté les lieux, et il pouvait maintenant demander de l'aide sans avoir l'air de quémander.

Une ébauche de sourire amusé vint aux lèvres de Nigel. Toujours calculer. Toujours peser le pour et le contre.

« C'est d'accord, dit-il. Je vous aiderai. »

Deux

Le système solaire est vaste ; il faut onze heures à la lumière pour le traverser. Toutes sortes de débris éparpillés – rochers, poussières, blocs de glace et planètes – encerclent l'étoile blanche quelconque, et chaque fragment tourne l'une de ses faces vers le centre incandescent, tandis que l'autre regarde vers les insondables abysses interstellaires.

Le vaisseau qui s'approchait du système en 2011 ignorait tout de ces détails. Voguant dans l'immensité des ténèbres, il se rapprochait une fois de plus d'une étoile d'un modèle courant, et le rituel familier devait être renouvelé : c'était tout ce qu'il savait.

Bien qu'étant lancé dans une longue et laborieuse exploration du bras spiral de la galaxie, il n'avait pas choisi cette étoile particulière au hasard. Longtemps avant, alors qu'il naviguait à une fraction appréciable de la vitesse de la lumière, en dessous du plan de la galaxie, il avait détecté un bref signal sur le bruit de fond de l'univers. Le message était brouillé et haché. Il comportait cependant trois éléments de référence qu'il était possible au vaisseau de reconstituer, et ceux-ci ressemblaient à un ancien code qu'il avait appris à honorer. La machine se mit à décrire un grand arc et pointa bientôt vers un groupe d'étoiles ; le message incomplet n'avait pas duré assez longtemps pour qu'il puisse s'orienter avec plus de précision.

Beaucoup plus tard, au cours de l'approche, un signal radio plus puissant interrompit brusquement le chuintement universel sur la longueur d'onde de l'hydrogène. Un appel de détresse. Panne d'un système de survie. Une faille ouverte dans la coque, indices de l'intégrité vitale devenant négatifs...

Puis ce fut la fin. La direction d'origine du signal était précise. Mais venait-il du système qui se trouvait sur leur trajectoire, ou d'une source bien plus lointaine, située dans le même alignement ? Une procédure était prévue pour ce genre de situation, et le vaisseau s'y conforma.

La première chose à faire était simple. Il avait déjà décéléré jusqu'à ce que sa vitesse ne constitue plus un danger au cas où il rencontrerait des poussières célestes. Le vaisseau pouvait maintenant s'avancer en toute sécurité sans être entouré de son champ magnétique, et déployer ses sondes. Une écouteille s'ouvrit sur le froid absolu et un appareil se pointa, un écran masquant l'image de l'étoile la plus proche, de façon à pouvoir enregistrer les points lumineux les plus minuscules qui l'entouraient.

Le télescope employé faisait 150 centimètres de diamètre, et n'était guère différent de ceux en usage sur Terre. Certains schémas de construction, dépendant de lois universelles, se retrouvent partout. Le vaisseau progressait maintenant à une vitesse très inférieure à celle de la lumière. Les isotopes se heurtaient en produisant un grondement grave dans la gorge de son système d'échappement. Les doigts du champ magnétique tendu vers l'avant cueillaient les atomes qui lui convenaient et les canalisait vers lui. Seul ce cylindre fouillant la poussière ténue troublait le silence absolu de l'espace.

Avec patience, le vaisseau attendit. Les planètes en orbite autour de l'étoile étaient encore loin, et déterminer leurs mouvements sur le fond du ciel où brillaient les étoiles fixes n'étaient pas facile. À quatre dixièmes d'année-lumière les circuits activés tombèrent d'accord avec les archives : la tache d'un brun jaunâtre près du soleil était bien une planète. Les fonctions plus nobles de l'ordinateur sentirent les picotements caractéristiques d'une intense activité et apprirent la découverte. C'est toute une bibliothèque concernant les formations planétaires qui fut alors consultée. Et tandis que le vaisseau fendait le nuage infinitésimal de poussière, la machine auscultait et mesurait son objectif en détail – un petit disque luisant faiblement au loin.

La planète était vaste. Elle aurait pu posséder une masse suffisante pour déclencher en son cœur la fournaise thermonucléaire, mais l'expérience montrait qu'elle était trop légère. Les ordinateurs se demandèrent s'il fallait classer le système comme étoile double, puis finirent par décider que non. Le point lumineux qui ne cessait de croître restait tout à fait prometteur.

La matinée se passa en discussions animées.

Nigel avait du mal à abandonner complètement l'hypothèse d'un mauvais fonctionnement du moniteur de Jupiter. Les ingénieurs de vol – une équipe glaciale, amateur de jargon et que les non-spécialistes laissaient sceptique – pensaient autrement. Ils présentaient leurs arguments à contrecœur, opposant la froide raison de leurs déductions aux vagues doutes exprimés par Nigel. Une nouvelle analyse-diagnostic, et une étude complète de tous les systèmes de contrôle et de détection d'erreur du moniteur-J ne montrèrent qu'une chose : tout marchait à la perfection. Il n'y avait pas la moindre défaillance de la part du matériel.

L'étrange écho avait commencé à disparaître vers trois heures du matin ; le moniteur ne se trouvait plus sur son orbite originale autour de Jupiter. Un mois plus tôt, ses moteurs s'étaient réveillés pour le dévier sur une nouvelle trajectoire devant l'amener autour de Callisto,

la cinquième lune de Jupiter. Il était actuellement en train de se déplacer selon une courbe élaborée en pelure d'orange, et survolait les étendues glacées des pôles de Callisto toutes les huit heures.

Nigel cassa un biscuit en deux et l'avalait avec un peu de thé tiède, sans faire attention au mélange d'acide et de sucré. Agacé par le cliquetis monotone des télémètres, il ferma les yeux. Les ingénieurs de vol avaient fini par se retrancher dans leur antre, et il se trouvait seul avec Lubkin dans la section de contrôle principale, devant l'une des tables en demi-lune, complètement entouré de systèmes numériques.

« Voilà qui écarte définitivement les idées simples, remarqua Nigel. Je suppose que nous ferions mieux de jeter un coup d'œil à l'orbite de Callisto.

— Ça ne suit pas.

— Si le signal provient d'une source à l'extérieur du moniteur, il y a bien quelque chose qui l'a coupé. L'écho s'est évanoui parce que Callisto s'est trouvé placé entre la source et le moniteur. »

Lubkin acquiesça. « Hypothèse logique ; j'ai eu la même Idée, mais », il jeta un coup d'œil à sa montre, « il est presque midi. Comment se fait-il, dans ce cas, que l'écho ne se soit pas reproduit vers sept heures, ce matin, lorsque le moniteur-J n'a plus été caché par Callisto » ?

Nigel éprouvait la désagréable impression qu'il était en train de tenir le rôle de l'étudiant pas très doué face à l'érudit professeur Lubkin. Puis il se rendit tout d'un coup compte que c'était là justement le genre d'impression qu'un administrateur habile aimerait provoquer.

« Eh bien... peut-être l'autre source est-elle occultée par Jupiter lui-même. En ce moment, elle est effacée. »

Lubkin eut une moue. « Peut-être, peut-être.

— Est-ce que l'on ne pourrait pas définir approximativement une orbite pour la source, en faisant la triangulation par rapport à Callisto ? »

Toutes les étoiles sont entourées d'une sphère d'espace, à l'intérieur de laquelle règne parfois une température relativement clémente. Pour une planète de type terrestre, une fois donnée la première impulsion – la bonne –, l'eau se présentera sous forme liquide à la surface.

À un tiers d'année-lumière de la pépite flamboyante de l'étoile, le vaisseau en sonde la zone habitable et la trouva acceptable. Il n'y avait aucun signe d'une autre géante gazeuse brun jaunâtre située sur

une orbite plus lointaine. Le point était important, car la présence d'une planète massive à proximité aurait rendu impossible l'orbite stable indispensable à la vie. Si le vaisseau avait détecté une telle planète, ses ordres – des ordres enkystés et engrangés depuis si longtemps qu'ils représentaient pour lui comme une seconde nature – étaient d'accélérer à travers le système en recueillant un maximum d'informations pour l'encyclopédie d'astrophysique, et de calculer une trajectoire pour l'étoile suivante dans la longue liste de celles qui méritaient la visite.

Au lieu de cela, le vaisseau augmenta le taux de décélération. Il braqua son télescope plus fréquemment, pour des périodes de temps plus longues. Une autre tache blanc-bleu se révéla être une deuxième géante gazeuse, plus petite que la première, néanmoins, et sur une orbite beaucoup plus excentrique. Il n'était pas possible d'en obtenir une image précise. Le vaisseau nota pourtant la présence d'un cercle bleuâtre de lumière – l'astre était entouré d'un anneau, phénomène, fréquent dans le cas de planètes lourdes.

Le vaisseau trouva une autre planète lourde, elle aussi dotée d'un anneau ténu, puis une autre, à chaque fois plus loin de l'astre principal. Les machines calculèrent un nouveau taux, plus bas, sur les chances de la vie dans ce système. Néanmoins, les expériences passées permettaient de nourrir encore un espoir. Des mondes plus petits et moins lumineux pouvaient exister vers l'intérieur du système, même si, en termes de probabilité, les chances que l'on avait d'en trouver étaient faibles. Il suffisait que le vaisseau s'approchât de l'un de ces corps par sa face nocturne pour qu'il lui échappât entièrement. Le vaisseau attendit.

À un sixième d'année-lumière, les ordinateurs tombèrent sur un mélange ambigu de brun, de bleu et de blanc : une planète à proximité du soleil. Les circuits de récompense se déclenchèrent. Les machines éprouvèrent un spasme de soulagement et de joie, une agréable décharge d'électricité. C'étaient des appareils hautement sophistiqués, des réseaux d'impulsions programmés pour désirer la réussite, toutefois protégés de toute forme aiguë de déception en cas d'échec.

Pour le moment, ils étaient satisfaits. Le vaisseau continua sa route.

Trigonométrie sphérique, lignes vectorielles de l'émetteur principal de moniteur-J, calculs, paramètres d'orbites, estimations, déplacements angulaires – vérifications, revérifications.

Lentement, la réponse la plus probable se manifesta – vers trois

heures et demie de l'après-midi, une heure plus tard. À ce moment-là, la source aurait dû se trouver dans l'axe du récepteur principal du moniteur-J. Nigel l'imaginait comme un point de lumière se séparant progressivement des bandes brunes durement barattées de Jupiter, et s'élevant au-dessus de l'horizon. Poursuivant sa propre ellipse, le moniteur-J serait en train d'étudier les étendues de neige de Callisto avec son efficacité mécanique habituelle : cratères, lignes tourmentées de collines, fissures, montagnes de glace d'un bleu éclatant.

« Une heure, dit Lubkin.

— Pouvons-nous réaligner aussi vite le récepteur principal sans perturber le programme de travail ? demanda Nigel.

— Il va bien falloir », répondit sans hésiter Lubkin. Il souleva le combiné du téléphone et appela la salle de contrôle des opérations.

— Dites-leur aussi de faire pivoter la plate-forme des appareils de prise de vues, lança rapidement Nigel.

— Pensez-vous qu'il y aura quelque chose à voir, à cette distance ? »

Nigel haussa les épaules. Comment savoir ?

« L'appareil avec télézoom ? Nous ne pouvons diriger les deux...

— Exact. Il va falloir préparer une série de prise de vues ; avec des filtres, en allant de l'ultraviolet à l'infrarouge. Ça peut se faire automatiquement. »

Lubkin commença de parler rapidement, avec précision, arborant un sourire confiant maintenant qu'il y avait des ordres à donner, des hommes à diriger.

Le vaisseau avançait toujours dans le plus profond silence et loin de la chaleur de l'étoile lorsqu'il capta les premières émissions de radio. De nouvelles fonctions nobles de l'engin s'éveillèrent ; les signaux, très faibles, furent évalués et passés au crible. Une fois filtré le bruit de fond habituel produit par les étoiles les plus proches, restait bien quelque chose en provenance des planètes.

La source la plus puissante était située dans la gazeuse géante la plus intérieure du système. C'était un indice positif, dans la mesure où elle orbitait relativement près de son étoile. Aurait-elle eu une atmosphère transparente qu'elle aurait été trop froide, mais les analyses montrèrent qu'une épaisse couche nuageuse l'entourait. Comme le savait le vaisseau, de telles planètes pouvaient se réchauffer elles-mêmes, par contraction gravitationnelle et par captage de chaleur – l'effet de serre. La vie pouvait donc évoluer dans ses mers et

son atmosphère.

Néanmoins, des couches de gaz d'une telle densité signifiaient une pression terrifiante. Dans de tels mondes, la vie ne produisait que rarement des êtres à squelette, et ceux-ci étaient incapables de manipuler des outils ; les archives du vaisseau contenaient beaucoup de cas semblables. Prisonniers dans leur soupe d'ammoniac ou de méthane, libres de tous les pièges de la technologie, de telles créatures ne disposaient d'aucun moyen de communiquer avec le reste de l'univers, et le vaisseau ne pouvait assurément pas s'aventurer à leur recherche sous de telles pressions.

Une source de rayonnement radio plus ténue provenait d'un endroit encore plus proche de l'étoile centrale ; de la troisième planète exactement, celle qui était bleu, brun et blanc. Les signaux se présentaient selon des configurations complexes débordant les unes sur les autres, des sortes de tremblements légers qui pouvaient tout aussi bien être le signe d'activités atmosphériques : orages, activités sismiques, voire radiation d'une magnétosphère. Ce monde était en outre entouré d'une couche de gaz légère, signe encourageant. Le vaisseau mit le cap sur le soleil.

Le découragement les gagna vers dix-huit heures. Le récepteur principal du moniteur-J fut reprogrammé pour poursuivre une recherche selon un plan méthodique, autour du point où la source radio inconnue aurait dû réapparaître.

Tout fonctionnait parfaitement ; on engrangeait les données, les opérations se déroulaient sans le moindre accroc.

Et il n'y avait pas le moindre résultat.

L'équipe des ingénieurs de vol commençait à s'agiter, chacun rédigeait son rapport quotidien et s'apprêtait à retourner chez lui. Pour eux, le problème de l'écho n'était qu'une aberration temporaire qui se réglerait d'elle-même. Tant qu'elle ne se manifesterait pas à nouveau, inutile de se faire du souci.

La cible aurait dû émerger de l'anneau de Saturne vers quinze heures trente-sept, d'après une nouvelle évaluation plus fine. Étant donné le temps de décalage dû au trajet des signaux entre la Terre et Jupiter, les premières données commencèrent à arriver un peu avant seize heures trente au centre de contrôle des opérations. Les recherches du récepteur principal furent terminées une heure plus tard. On ne put utiliser l'appareil photo avec télézoom. Avec la sonde martienne, il n'y avait pas un technicien de libre. De toute façon, rien n'indiqua qu'il y aurait eu quelque chose à voir.

« On dirait bien que ça aussi c'est foutu, dit Nigel.

— Ou bien toute notre théorie n'est que de la bouillie pour les chats..., commença Lubkin.

— Ou bien nous ne sommes pas sur la bonne orbite », termina Nigel. Un ingénieur, walkman sur la tête, s'avança dans l'allée incurvée et vint faire signer un document à Lubkin ; puis il s'éloigna.

Lubkin se redressa dans sa chaise à roulettes. « Oui, il y a toujours ça.

— On pourra recommencer demain.

— Bien sûr. » Lubkin n'avait pas l'air particulièrement enthousiaste. Il se leva de sa chaise et se mit à arpenter l'allée à côté de la console. La place y était mesurée, et il faillit se cogner contre un technicien qui vérifiait, un peu plus loin, les données fournies par la console du système d'antennes. Nigel fit abstraction des murmures qui montaient de la salle des contrôles et essaya de réfléchir. Lubkin marcha encore un moment puis revint s'asseoir. Tous deux se mirent à étudier leurs écrans de télé verts, inclinés en arrière, tandis que défilaient en un flot permanent les données, effacées aussitôt qu'affichées. Il arrivait par moments que l'ordinateur surcharge l'écran qui sautait alors de jaune sur vert à vert sur jaune. Nigel n'était jamais arrivé à se faire à ces à-coups, et restait déconcerté, agacé, jusqu'à ce que quelqu'un ait détecté l'erreur et l'écran retrouvé son état normal.

Le téléphone de la console se mit à sonner, l'empêchant définitivement de se concentrer. « Un appel pour vous en provenance de l'extérieur, lui dit une voix de femme impersonnelle.

— Nous ne voulons pas être dérangés en ce moment !

— Je crois que c'est votre femme.

— Ah ! Mettez-la en attente. »

Il se tourna vers Lubkin.

« Je voudrais pouvoir disposer de l'appareil photo, demain.

— Pour en faire quoi ?

— Appelez ça une vague intuition », dit-il brièvement. Il se sentait plutôt fatigué et n'avait pas envie d'en discuter.

« D'accord, essayez toujours », répondit Lubkin en posant son crayon et en se mettant laborieusement sur ses pieds. Sa chemise blanche était froissée, pleine de plis. La défaite le fit paraître plus sympathique aux yeux de Nigel ; il avait moins cet air de patron toujours en train de calculer son prochain mouvement. « On se voit demain », ajouta Lubkin en partant, les épaules voûtées.

Nigel enfonça la touche clignotante du téléphone.

« Désolé de t'avoir fait attendre, mais je...

— Je suis chez le Dr Huffman, Nigel.

— Qu'est-ce que...

— Il faut que tu viennes ici ; j'ai besoin de toi... S'il te plaît. » Elle parlait d'une voix légèrement étranglée et bizarrement lointaine.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas exactement ; pas vraiment.

— Comment ça ?

— Il veut nous parler à tous les deux.

— Mais enfin...

— Nigel, s'il te plaît !

— Quelle est l'adresse ? »

Elle lui donna un numéro sur Thalia.

« Je dois descendre pour un examen de laboratoire. J'en ai pour une demi-heure, environ. »

Nigel réfléchit. « Je ne sais pas quel bus il faut prendre depuis ici...

— Ne pourrais-tu pas... ?

— Si, bien sûr, bien sûr. Je vais prendre une voiture du labo. Je leur dirai que j'en ai besoin pour demain.

— Merci, Nigel. Je... je... »

Il pinça les lèvres. Elle paraissait sonnée, distraite, ayant, perdu toute son assurance professionnelle ; d'habitude, ce n'était que vers le soir qu'elle se débarrassait de son image de femme efficace et responsable.

« D'accord. Je pars tout de suite. » Il reposa le combiné sur la fourche.

Trois

Une couche de brume grisâtre coupait les bâtiments à partir du quatrième étage, ce qui donnait un air curieusement tronqué à

l'avenue Thalia. Le véhicule étriqué avançait laborieusement, produisant de temps en temps une sorte de *po-ki-ta po-ki-ta* irrégulier pendant que Nigel passait la tête par la fenêtre pour chercher les numéros. Il n'avait jamais pu s'habituer à cette manie américaine de répugner à donner les adresses. D'immenses constructions d'acier et de béton se dressaient, anonymes, mettant au défi le passant ordinaire de deviner ce qui se cachait derrière les murs. Nigel finit par découvrir que le 2636 de l'avenue Thalia était un immeuble bas appareillé en pierre de taille, le bâtiment le plus récent du bloc, de toute évidence construit bien après les gaspillages en matériau de construction du xx^e siècle.

La salle d'attente du Dr Huffman donnait cette impression de discrétion cossue qui n'appartient qu'à la médecine privée. En y pénétrant, Nigel pensa à nouveau à la tension manifestée par Alexandra, et se mit à inspecter la salle des yeux, espérant la voir.

« Monsieur Walmsley ? » dit une infirmière, assise derrière une paroi de verre. Il s'avança.

« Où est-elle ? » Il ne voyait aucune raison de perdre son temps.

« Dans le laboratoire. Je voulais vous expliquer que je ne savais pas, nous ne savions pas que M^{lle} Ascencio était... euh...

— Où est le laboratoire ?

Vous comprenez, elle a rempli une fiche où elle se dit célibataire, et a donné le nom de sa sœur comme personne à prévenir. C'est pourquoi nous ne savions pas...

— Elle vit avec moi, d'accord. Où...

— Et le Dr Huffman préfère avoir les deux personnes présentes lorsque...

— Lorsque quoi ?

— Eh bien, euh, je voulais simplement m'excuser. Nous... j'aurais demandé à M^{lle} Ascencio de venir avec vous, si nous avions su...

— Monsieur Walmsley ? Donnez-vous la peine d'entrer.

Le Dr Huffman était un homme d'allure quelconque, portant une veste marron mal coupée et des chaussures à la semelle épaisse ; il n'avait pas de cravate. Ses cheveux noirs commençaient à s'éclaircir, laissant voir un crâne d'un blanc de marbre. Il se retourna et pénétra dans son bureau sans vérifier si Nigel le suivait ou non.

À quelques détails près, la pièce était identique à tous les bureaux de médecin dans lesquels Nigel avait déjà eu l'occasion de pénétrer. On y voyait des livres anciens reliés, certains même en cuir ou en une

imitation convaincante. De longues rangées de revues médicales, pour la plupart démodées s'alignaient sur les étagères de l'un des murs, interrompues çà et là par un modèle réduit de bateau. Une collection de statuettes africaines trapues ornait le bureau ainsi qu'une table placée latéralement. Nigel se demanda si l'école de médecin donnait à ses étudiants des cours de décoration intérieure, en mettant l'accent sur tout ce qui pouvait calmer les patients et humaniser les lieux.

Il était sur le point de s'asseoir sur la chaise que lui désignait le Dr Huffman lorsqu'une porte s'ouvrit sur la gauche ; Alexandra entra.

« Merci d'être venu si vite, Nigel. »

Il répondit d'un signe de tête. Alexandra alla s'installer sur une deuxième chaise. Elle avait tout d'abord hésité en voyant Nigel. Il remarqua ses mains très blanches, mais surtout une attitude qu'il ne lui avait jamais vue et qu'il n'aurait su définir.

Le Dr Huffman était allé s'asseoir derrière le vaste bureau d'acajou ; il ouvrit un dossier placé devant lui, leva les yeux, et parut se composer une attitude.

« Je vous ai demandé de venir, monsieur Walmsley, parce que j'ai de mauvaises nouvelles à annoncer à M^{lle} Ascencio. »

Il parlait d'un ton presque neutre, mais Nigel se rendit compte que chaque mot était soigneusement pesé.

« En un mot, elle souffre d'un lupus érythémateux systémique.

— C'est-à-dire ?

— Désolé, j'aurais cru que vous en aviez entendu parler.

— Moi oui, intervint Alexandra, la voix calme. C'est la deuxième maladie mortelle la plus courante actuellement, n'est-ce pas ? »

Nigel la regarda, l'air surpris. Ce n'était guère le genre de chose qu'Alexandra était susceptible de savoir. À moins qu'elle n'ait deviné.

« Oui, les diverses formes de cancer viennent toujours au premier rang. Le nombre des lupus a considérablement augmenté au cours des deux dernières décennies.

— À cause de la pollution », remarqua Alexandra.

Huffman s'inclina en arrière dans son fauteuil et la regarda.

« C'est en effet ce que l'on entend souvent dire ; mais c'est très difficile à vérifier scientifiquement.

— Je crois en avoir entendu parler, murmura Nigel, mais je...

— C'est une maladie des tissus conjonctifs, monsieur Walmsley. Elle frappe surtout au niveau de la peau, des articulations, des reins,

du cœur et des tissus fibreux qui servent de support interne aux organes.

— Alors ses poignets foulés... ?

— Exactement, oui. Il faut s'attendre à une progression de l'inflammation, mais pas au point d'engendrer des déformations, toutefois. Ce n'est que l'un des symptômes, et non toute la maladie, hélas.

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Nous l'ignorons. Le processus est insidieux ; il peut se cantonner aux articulations ou s'étendre à tout l'organisme. Nous ne pouvons pratiquement pas faire de pronostics. Nous nous contentons d'administrer un traitement.

— Et comment ?

— Aspirine, dit Alexandra d'une voix douce, avec un pâle sourire.

— Mais c'est absurde ! s'exclama Nigel. Traiter une telle maladie avec...

— Non, M^{lle} Ascencio a raison, en ce qui la concerne. C'est ce qui convient le mieux dans les premiers stades de la maladie. Je crains malheureusement qu'elle ne les ait actuellement dépassés.

— Qu'allez-vous lui donner ?

— Des hormones corticoïdes ; peut-être également de la chloroquine. Je me dois de vous préciser qu'il ne s'agit pas d'un traitement à proprement parler ; ces remèdes n'ont d'action que sur les symptômes.

— Mais qu'est-ce qui pourrait la soigner ?

— À ma connaissance, rien.

— Mais bon Dieu, il doit bien y avoir...

— Non, Nigel, dit-elle. Il ne doit pas y avoir forcément quelque chose.

— Nous sommes en train de parler d'une maladie potentiellement mortelle, monsieur Walmsley. Certains spécialistes attribuent l'augmentation des cas de lupus à des polluants spécifiques comme le plomb, les produits sulfurés ou azotés qui sortent des pots d'échappement, mais en vérité nous en ignorons la cause réelle. Comme le traitement. »

Nigel se rendit compte qu'il étreignait les bras de son fauteuil. Il changea de position, et posa les mains sur ses genoux. « J'ai compris, dit-il.

— M^{lle} Ascencio n'est pas dans un état grave. Je dois cependant vous signaler que les stades subaigus et chroniques apparaissent de plus en plus rapidement à mesure que les cas se multiplient dans la population. Il y en a dans lesquels la maladie persiste sans être toutefois fatale.

— Et ? dit-elle.

— D'autres deviennent terminaux en une année. Mais ce n'est pas une moyenne. Il est absolument impossible de prévoir le cours que prendra la maladie. » Il se pencha en avant, sourcils froncés, pour souligner son propos.

« Prenez vos médicaments et attendez – tel est votre conseil ? demanda Alexandra.

— Nous allons surveiller étroitement les éventuels progrès de la maladie, répondit Huffman en jetant un coup d'œil à Nigel. Je vous le promets. Nous pouvons contrôler une brusque poussée avec des produits plus puissants, probablement.

— Qu'est-ce qui finit par tuer les malades, alors ? dit Alexandra.

— Les métastases aux organes. Ou pis, aux tissus conjonctifs du système nerveux.

— Et si ça arrive, commença Nigel.

— Nous ne nous en rendons pas toujours compte tout de suite. Il arrive que le patient soit atteint de convulsions ; voire même que se développe une psychose aiguë, mais c'est rare. Le tableau clinique de la maladie est particulièrement vaste. »

Nigel restait immobile, lèvres serrées, tandis que le médecin continuait à parler et qu'Alexandra l'écoutait, les mains jointes. La voix de l'homme emplissait l'air de son bourdonnement, détaillant faits et théories ; il tapotait de temps en temps le dossier d'Alexandra pour souligner un point, et ses phrases présentaient comme à la parade telle et telle facette du foutu loup érythémateux, accumulaient les latinismes incompréhensibles, des mots qui convergeaient comme autant de loups érudits pour venir dévorer un bout de cause, de diagnostic, de pronostic, de rémission, d'exacerbation. Nigel se laissait submerger, étourdi, ressentant un léger tremblement sans nom à l'intérieur de sa poitrine.

Sur le chemin du retour, il se concentra sur la conduite du véhicule. La circulation était toujours fluide depuis l'interdiction des véhicules privées, et les larges avenues de Pasadena étaient de vastes espaces où il s'élançait comme un patineur. Il jouait au jeu de sa

jeunesse, à l'époque où tout le monde encore conduisait, mais où les carburants étaient rationnés de façon draconienne. Il surveillait les feux qui passaient du jaune au vert puis au rouge tandis qu'il s'approchait, et réglait sa vitesse de façon à consommer le moins d'énergie possible. On pouvait se laisser avancer en roue libre pendant le dernier tiers d'un bloc de maisons, simplement freiné par la friction des pneus et l'air, en attendant que le vert s'allume. Si le minutage n'avait pas été bon, il rétrogradait en troisième, puis en seconde, mettant en réserve l'énergie cinétique qu'il se représentait sous la forme d'un fluide précieux se déplaçant avec le véhicule, remis temporairement dans des bouteilles placées entre le moteur et l'essieu. Dans un virage, il attendait le dernier moment pour rétrograder, puis enclenchait sèchement le levier tout en enfonçant la pédale de débrayage, ce qui faisait légèrement crisser les pneus qui dissipaient le trop-plein d'énergie. Ils s'engagèrent dans une ligne droite qui se dirigeait vers les collines de Pasadena. Il jouait ainsi au jeu de son enfance, le visage creusé par l'attention.

« Tu n'arrives pas à l'accepter, n'est-ce pas, Nigel ? demanda Alexandra comme le silence s'éternisait.

— Quoi ? »

Elle tendit la main et lui caressa l'avant-bras, ébouriffant ses poils blonds. Un geste bien à elle ; jamais aucune autre femme ne l'avait touché de cette façon. « Il faudra bien t'y faire », ajouta-t-elle.

Il laissa de nouveau le silence s'installer entre eux, tandis qu'ils longeaient une rue pleine de restaurants bon marché éclairés de néons blafards.

« J'essaierai. Mais parfois... j'essaierai. »

Quelque chose brûlait, un peu plus loin. Comme ils se rapprochaient, ils purent voir une sorte de grand feu de joie dans un champ abandonné, les flammes montant, claires et vives dans le ciel du crépuscule. Des silhouettes se dessinaient tout autour.

« Les Nouveaux Enfants, dit-il.

— Ralentis », lui demanda-t-elle. Il leva le pied, et ils se mirent à regarder le feu.

« Pourquoi forment-ils un cercle ?

— C'est le feu en anneau, l'un de leurs symboles, répondit Nigel.

— Le centre secret ; la Divinité cachée en chacun de nous, murmura-t-elle.

— Sans doute. »

Plusieurs des silhouettes s'étaient tournées vers la voiture et s'étaient mises à leur faire signe en agitant les bras.

« Ils entassent du bois de récupération en cercle, et laissent le centre bien dégagé, avec un couple au milieu. Pendant toute la durée du feu, ils sont libres. Plus rien ne peut les atteindre. Ils peuvent danser ou...

— Comment sais-tu tout cela ? l'interrompt-il.

— Quelqu'un me l'a dit. »

Une femme de taille élevée se détacha du groupe ondulant des silhouettes et se dirigea vers la rue et leur voiture. Elle était comme le point focal d'ombres multiples et changeantes.

Nigel repassa en première, et ils s'éloignèrent pour s'enfoncer dans l'obscurité sèche de la nuit.

« La liberté au centre, murmura-t-il. La liberté de forniquer en public, je parie.

— C'est ce que j'ai entendu dire », répondit-elle d'une voix douce.

En arrivant dans l'appartement, ils trouvèrent Shirley, étendue sur le canapé, en train de lire. « Vous arrivez bien tard », remarqua-t-elle d'un ton endormi.

Nigel commença par parler de la voiture, puis du Dr Huffman, puis tout se bouscula, Alexandra et lui se coupant constamment la parole. Lupus. Les poignets enflammés. Les tissus conjonctifs. La chloroquine. Les articulations enflées.

Shirley se leva sans rien dire et les embrassa tous les deux. Nigel continua à parler un moment, remplissant la pièce d'un bruit réconfortant d'activité. Alexandra finit par mentionner le dîner, et leur attention se reporta sur des questions purement matérielles. Nigel proposa de faire des légumes hachés en cube dans le wok chinois. Mais pas trace de viande dans le réfrigérateur ; Alexandra se proposa pour aller jusqu'à l'épicerie, à deux pâtés de maisons de là, et sortit sans attendre de réponse. Nigel s'affairait déjà près de la planche à découper couverte de céleris, d'oignons et de carottes lorsqu'elle referma la porte, tandis que Shirley nettoyait des épinards.

Un silence pesant s'établit aussitôt.

« C'est vraiment sérieux, n'est-ce pas ? » finit-elle par dire au bout d'un moment, les sourcils froncés sous la masse de sa chevelure noire.

« J'en ai bien peur. »

Il se remit au découpage des légumes. Puis soudain, il s'écria :

« Et merde ! Si seulement on savait, on savait vraiment !

— Cet Hufman n'a pas l'air bien sympathique.

— Il ne l'est pas. Il ne veut pas l'être, je crois. Il s'est contenté de nous livrer des faits, des faits bruts, avec son intonation la plus neutre possible.

— Il faut un moment, dit-elle doucement, pour arriver à admettre les faits, dans ces cas-là. »

Il racla la planche de son couteau, dispersant des morceaux d'oignons.

« Exact, admit-il.

— Que penses-tu que nous devrions faire ?

— Faire ? » Il s'arrêta, interloqué. « Je ne sais pas moi. Attendre. Continuer, non ? »

Shirley acquiesça. Elle remonta les manches de sa robe bleue brillante, les roulants au-dessus des coudes. Elle lui tendit les épinards en rangées bien faites, prêts à être découpés.

« Je crois que vous devriez faire un voyage, dit-elle.

— Oui ? Et pourquoi ?

— Pour qu'elle pense à autre chose. Et toi aussi.

— Ne crois-tu pas que continuer à faire la même chose n'est pas la meilleure solution ?

— C'est justement la question, répondit sèchement Shirley, le ton monté d'un cran. Vous êtes tous les deux coincés ici parce que tu ne veux pas abandonner ton travail au J.P.L...

— Mais elle ne veut pas abandonner le sien non plus, la coupa-t-il. Elle aussi a une carrière.

— Bon sang ! cria-t-elle en secouant une branche d'épinards, elle sera peut-être morte d'ici un an ! Crois-tu qu'elle n'y pense pas ? Même si toi tu ne t'en rends pas compte ?

— Je m'en rends bien compte, admit-il d'un ton raide.

— Alors agis en conséquence !

— Mais comment ? »

Shirley fut désarmée par le ton pitoyable de la question.

« Si tu deviens un peu plus souple, Nigel, elle se fera aussi plus souple. Tu es complètement absorbé par ce maudit laboratoire, par ces fusées ; tu ne t'en rends même pas compte. » Ses lèvres s'écartèrent et se mirent à trembler légèrement. « Je vous aime tous les deux, mais tu te montres tellement aveugle ! »

Nigel reposa son couteau à découper. Il prit conscience qu'il respirait à petits coups rapides, et se demanda pourquoi. « Je... commença-t-il, je ne peux pas simplement tout ficher en l'air... »

Il vit les yeux de Shirley s'embuer, et tout son visage eut l'air de s'affaïsser. « Nigel... Tu t'imagines que toutes ces histoires de recherches spatiales sont de la plus haute importance, je le sais. Je n'avais encore jamais rien dit là-dessus. Mais maintenant, ton obsession peut être nuisible pour Alexandra, et lui faire du mal d'une manière que tu ne verras peut-être jamais. »

Il secoua la tête, clignant des yeux, étourdi.

« Si ce travail était d'une importance réellement capitale, je n'aurais rien dit. Mais ce n'est pas le cas. Les vrais problèmes sont ici, sur Terre.

— Tu déconnes complètement !

— Pas du tout ; tu t'es fait l'esclave de ton boulot, après ce qu'ils t'ont fait. Et tu te comportes comme s'il s'agissait de sauver le monde.

— C'est tout de même mieux que de distribuer tous les jours des chèques d'assurance-chômage, non ?

— Parce que c'est comme ça que tu vois mon travail ? » répliqua-t-elle, son intonation hésitant entre l'indignation et une authentique curiosité.

« Eh bien...

— Un truc où l'on ne se pose pas de question, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. Je sais bien que ce n'est pas le genre de truc qui me conviendrait.

— Avec ton intelligence, tu pourrais apporter une réelle contribution, Nigel, à...

— Les problèmes humains, comme tu dis, ne relèvent pas seulement de l'intelligence. Ils demandent de la patience, de l'empathie, des trucs comme ça. Que tu as, et que je n'ai pas.

— Je pense que tu es tout à fait capable d'empathie, sous ton vernis de Britannique froid.

— Bof, dit-il avec un sourire forcé.

— Si, c'est vrai. À ta manière certes, sans quoi Alexandra et toi, ce ne serait pas possible, ça ne marcherait pas.

— Mais est-ce que ça marche ?

— Je le crois, fit-elle dans un murmure.

— Excuse-moi. Ce n'était pas ce que je voulais dire. C'est une ânerie.

— Nous avons besoin de gens pour le projet d'Alta Dena, à Farenasca. Créer un sentiment de communauté n'est pas facile, après tout ce qui s'est passé. Quant à ces sociologues...

— Ils n'ont pas la moindre idée sur la façon de la faire fonctionner, je le sais. Très bons pour prévoir le passé et l'expliquer pourquoi ils se sont trompés sur l'avenir.

— Oui. » Son visage délicat à l'ossature fine prit une expression pensive et mélancolique.

« Je crois que tu devrais rester ici, cette nuit.

— Oui, bien sûr. »

La porte extérieure s'ouvrit, et Alexandra pénétra bientôt dans la cuisine, avec trois beaux biftecks dans un papier. La seule présence d'une telle quantité de viande sous-entendait qu'il y avait quelque chose à fêter, et Nigel se remit à hacher ses légumes, se demandant s'il devait ou non ouvrir une bouteille de vin rouge avant de commencer à les faire rissoler dans l'huile qui commençait à chauffer au creux du wok. Et il se laissa prendre par le rituel de la préparation du repas sans avoir bien pris conscience de ce que Shirley avait voulu dire.

Avec Shirley, il trouvait chaque fois quelque chose de nouveau à explorer, un arôme différent, semblable à une mer qui change de couleur. La révélation se produisait toujours à l'endroit où convergeaient ses cuisses, entre lesquelles il avait niché sa tête, les narines emplies de son parfum musqué. Il sentait la présence d'Alexandra comme une tiède courbe glissant sur lui, et n'était plus que l'un des segments de l'anneau souple qu'ils formaient. Ses mains se dirigèrent vers le point où convergeaient Shirley et Alexandra, la chevelure noire de Shirley se confondant avec les poils pubiens bruns d'Alexandra. Il ne put cependant réussir à refermer le cercle, et, déplaçant les mains, il tomba sur les pointes dressées des seins de Shirley. Sa langue s'activait. Sous ses mains qui la pétrissaient, Shirley était humide et fraîche. Entre eux l'équilibre changea puis se perdit : la langue d'Alexandra le fit monter vers un nouveau degré de tension ; Shirley vint saisir les seins d'Alexandra, faisant rouler la pointe entre ses longs doigts ou les tenant en coupe. Ils étaient au plus fort de l'excitation, comme Nigel le savait, et leurs corps, maintenant, parlaient un langage qui dépassait les mots. Il sentit toute la tension qui montait en Shirley au léger tremblement de ses hanches, pleines d'énergie cachée. Il s'enfonça dans la bouche d'Alexandra – page de

calme fluide et étonnamment profonde. Il sentit alors la tension qui le nouait venir puiser contre sa gorge étroite, dans un élan soudain. Oui, ici se trouvait leur centre. Dans leur amour, ils soulevaient mutuellement leurs corps comme s'il s'agissait de sacs de sable qu'ils dressaient contre les eaux qui entouraient Alexandra, et maintenant les enveloppaient tous les trois. Shirley se déplaça. Ses jambes le relâchèrent et, de ses mains, elle lui caressa la nuque, à cet endroit où les deux muscles parallèles qui soutiennent la tête forment une vallée étroite. Elle sourit dans la pénombre. Leurs corps bougèrent pour adopter une nouvelle géométrie.

Quatre

Étant donné que disposer d'une auto était une faveur rare, Nigel en profita pour amener Alexandra à son travail, le lendemain matin. Shirley avait refusé d'être déposée en passant à Alta Dena ; outre le gaspillage d'énergie, il y avait le fait qu'elle était venue avec sa moto. Elle se laissa rouler le long de la pente de la rue, puis fit partir le moteur, et elle disparut au carrefour, dans une pétarade.

Alexandra était complètement absorbée par la négociation avec les Brésiliens, et s'était préparée pour la deuxième journée. Le comité des employés était divisé sur les conditions que American Airlines devait exiger, et craignait que le contrôle de la société ne glissât entre des mains étrangères, rendant l'entente difficile. C'était l'affaire d'Alexandra de calmer leurs craintes, sans remettre en cause les termes essentiels de la négociation. Elle ne savait toujours pas si elle avait ou non envie que cette opération se fit.

Nigel prit son temps pour parcourir la zone des collines aux pentes douces, et emprunta une route bordée de longues rangées d'eucalyptus dont l'odeur, fraîche et mentholée, envahit aussitôt le véhicule aux fenêtres ouvertes. À sa grande surprise, la question d'Alexandra et de son loup ne restait pas constamment tapie au fond de son esprit, à lancer des ondes d'angoisse. Pour le moment, la nuit l'en avait débarrassé.

Il ne connaissait guère ce quartier, et ils passèrent plusieurs pâtés de maisons réduits à l'état de ruines. Seuls les angles noircis des constructions restaient encore debout, tandis que quelques armatures métalliques tordues se dressaient au milieu de l'herbe verdoyante. Il

ralentit pour étudier le site, se demandant s'il s'agissait des restes du tremblement de terre ou du résultat de l'un des « incidents » qui s'étaient multipliés au cours des deux dernières décennies. Le séisme, pensa-t-il ; il ne voyait aucun de ces cratères typiques, ni de ces murs écaillés par les munitions de gros calibre.

Le vaisseau connaissait, avant d'y pénétrer, la population planétaire du système solaire. Sur les neuf planètes qu'il comportait, quatre étaient prometteuses. À part la plus intérieure de toutes, elles lui apparaissaient maintenant sous la forme d'un disque. Près de l'étoile, l'une d'elles était complètement entourée de nuages ; un peu plus loin, se trouvait celle d'où émanaient les émissions radio ; son analyse spectrale montrait une forte bande d'oxygène, et un scintillement bleu montait parfois de ces océans. Venait ensuite un monde plus petit, sec et froid, portant des marques étranges.

Pour l'instant, toute l'attention du vaisseau était cependant tournée vers la quatrième, la géante ceinturée de bandes énormes. Ses émissions radio couvraient presque tout le spectre, comme si la source en était naturelle ; mais elles semblaient réglées sur un motif régulier, qui se répétait de manière presque toujours identique, suivant une périodicité constante.

La géante d'un brun rosâtre ne constituait guère un site favorable à l'éclosion d'une société technologique. Il fallait néanmoins prendre en considération d'autres éléments : le temps et l'énergie. À ces vitesses relativement basses, les moteurs du vaisseau avaient un rendement médiocre. Il fallait cependant entreprendre une manœuvre afin de placer la trajectoire dans le plan de l'écliptique. Un survol de la grande planète épargnerait du temps ainsi que des efforts au moteur ; en s'engageant dans son champ gravitationnel, le vaisseau accumulerait de la vitesse et profiterait de l'effet de fronde, tout en poursuivant une étude détaillée de l'astre.

Les fonctions nobles en débattirent.

Le léger grondement des moteurs changea de tonalité. Géante gazeuse ou non, il n'était pas possible d'ignorer la forte émission radio qui en provenait. Sa trajectoire s'incurva.

« L'appareil photo de poupe l'a repéré, dit Nigel.

— Quoi ? Vous avez trouvé la source ? » s'exclama Lubkin, qui sauta sur ses pieds et fit le tour du bureau avec une surprenante agilité.

« Vous aviez raison : il ne s'agit pas d'un fonctionnement défectueux. Ces échos étaient bien réels, et les ingénieurs ne se sont

pas trompés dans leur calcul. Nous avons attrapé notre dahu. »

Nigel jeta une poignée de tirages sur le bureau. Ils brillaient encore, même dans la lumière tamisée de la salle – petits tortillons jaunes sur fond vert.

— Un dahu ?

— Créature mythique du folklore français.

— Il y a vraiment quelque chose par là ?

— Ces documents sont l'analyse optique et spectroscopique, les erreurs de télémétrie déjà corrigées, et en chiffres arrondis. »

Il tira l'une des épreuves du paquet en souligna quelques lignes du doigt.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Notre dahu dégage un rayonnement de torche à fusion thermonucléaire. Plutôt puissante : près d'un million de degrés.

— C'est une blague ! » dit Lubkin, en jetant un regard sceptique aux rangées de chiffres, les yeux fixes derrière ses lunettes à peine teintées.

« J'ai tout vérifié avec Knapp.

— Bon sang ! C'est tout de même marrant.

— Le moniteur-J a pu le voir clairement une fois, avant qu'il soit de nouveau occulté par Callisto. On ne pouvait pas l'éviter, même avec la nouvelle orbite sur laquelle nous l'avons placé. »

Il sortit de dessous la pile une épreuve, photographique cette fois.

« On n'y voit pas grand-chose », remarqua Lubkin.

Près de l'un des coins de l'épreuve, on distinguait une tache minuscule de couleur orange se détachant sur un fond totalement noir.

« Et elle a été prise avec le télé ? Ce truc doit se trouver bougrement loin.

— Il l'est. Je ne pense pas qu'il sera possible de le repérer lors du prochain passage du moniteur derrière Callisto, étant donné le plan sur lequel il se trouve.

— Un contact radio ?

— Aucun. Pas le temps. J'ai essayé en arrivant ce matin ; j'ai enregistré quelque chose, sans savoir ce que c'était sur le coup – mais impossible d'avoir un relèvement suffisamment précis avec cette photo. Avec son angle étroit le récepteur principal du moniteur-J a besoin d'un meilleur relèvement.

— Essayez encore.

— C'est fait ; mais Callisto est passé devant, puis Jupiter lui-même.

— Et merde ! »

Les deux hommes restaient immobiles, mains sur les hanches, contemplant les feuillets couverts de signes et l'unique photo. Ils les parcouraient des yeux, notant des détails, des chiffres.

« La nouvelle va faire du bruit, Nigel.

— Sans aucun doute.

— Je pense que nous devrions la garder pour nous pendant un certain temps ; jusqu'à ce que je puisse en parler au directeur.

— Hummm... je suppose qu'il vaut mieux, en effet. »

Lubkin se mit à l'observer attentivement.

« Il n'y a pas tellement de questions à se poser sur la nature de cet objet.

— Il ne vient pas de chez nous, répondit Nigel. J'en mettrais ma main à couper.

— C'est tout de même étonnant que ce soit vous qui l'ayez découvert. Avec McAuley, vous êtes les deux seuls êtres humains à avoir vu de près un objet étranger à la Terre. »

Nigel jeta un regard nuancé de surprise à Lubkin.

« C'est la raison pour laquelle je suis resté sur le programme ; je croyais que vous le saviez. Je voulais être présent lorsque l'événement se produirait.

— Parce que vous vous attendiez qu'il s'en produise un ? » La stupéfaction de Lubkin avait l'air sincère.

« Non ; c'était un pari.

— Il y a des gens auxquels l'affaire d'Icare donne encore des boutons, vous savez.

— On me l'a dit.

— Ils risquent de ne pas trop aimer que ce soit vous...

— Je les emmerde. » Le visage de Nigel se durcit. Cela faisait des années maintenant qu'il avait répondu aux questions sur Icare que lui posait de nouveau Lubkin, et il ne voyait aucune raison d'y revenir.

« Écoutez, je ne faisais que... Il faut que je voie le directeur...

— Je l'ai trouvé. Je veux rester sur le coup. *Ne l'oubliez surtout pas*, ajouta-t-il d'un ton féroce.

— Les militaires n'auront pas oublié la fois précédente », dit tout de même Lubkin, ouvrant les mains en un geste d'apaisement.

« Et alors ? »

— Icare représentait un danger. Cette chose aussi, peut-être. »

Nigel prit un air renfrogné. *La politique. Les comités. Seigneur !*

« Qu'ils aillent se faire foutre, dit-il. Est-ce que nous ne ferions pas mieux de calculer sa trajectoire pour savoir où il va ? Avant de commencer à s'exciter sur ce qu'il faudra faire s'il se pointe par ici ? »

La géante gazeuse avait été une cause de déception. Les émissions radio régulières s'étaient révélées d'origine naturelle, leur fréquence dépendant des cycles de la lune rougeâtre intérieure de l'astre. Le vaisseau analysa méthodiquement les autres lunes de taille plus grande et n'y trouva que des roches grisâtres ou des étendues de glace.

Alors qu'il décrivait une subtile parabole autour de la géante, il décida de se concentrer sur la planète où dominait l'eau. Les signaux qui en provenaient étaient nettement artificiels. Mais alors même qu'il se tournait vers ce nouveau monde, il capta brusquement un court message radio, sans pouvoir cependant éliminer l'hypothèse d'une émission naturelle, tant les phénomènes ordonnés pouvaient surprendre dans la nature, comme il le savait bien. Chose incroyable, la source était toute proche.

Respectant les procédures prévues, le vaisseau renvoya le même signal électromagnétique vers sa source. Le même phénomène se produisit à plusieurs reprises, toujours très vite, mais sans que le vaisseau puisse se rendre compte si la retransmission effectuée par lui avait bien été captée. Puis, tout aussi soudainement, les signaux s'interrompirent. Plus rien ne vint troubler le chuintement du bruit de fond de l'espace.

Le vaisseau réfléchit. Ce signal pouvait très bien avoir une cause naturelle, en particulier dans cet environnement d'intenses champs magnétiques qui caractérisait la planète géante ; aucun moyen d'en décider sans conduire d'autres expériences.

La source paraissait se situer vers la cinquième lune, un monde froid et désertique. Le vaisseau s'était rendu compte que les colossales forces d'attraction maintenaient le satellite un même côté toujours tourné vers la géante. Son mouvement sur lui-même, par rapport au vaisseau, était très lent, et il paraissait donc peu probable que la source radio ait pu disparaître aussi rapidement au-delà de la limite de visibilité.

De même, si le signal n'était pas très fort, il n'était tout de même pas faible au point d'avoir été indétectable auparavant. Peut-être était-il un effet du rayonnement de la ceinture d'électrons prisonniers autour de la planète, déclenché cette fois par la cinquième lune et non la première.

Le vaisseau réfléchit et prit sa décision. L'hypothèse d'une origine naturelle lui parut la plus vraisemblable. Procéder à d'autres vérifications coûterait du temps et de l'énergie, et la banlieue de la géante gazeuse était une zone dangereuse. Il était beaucoup plus sage de continuer d'accélérer.

Le vaisseau plongea vers le soleil et la chaleur de son rayonnement.

Nigel travailla tard sur un programme de recherche et de contrôle destiné à dépister la trajectoire du Dahu. Il n'était cependant pas très optimiste car le moniteur de Jupiter n'avait pas été construit en vue de ce genre de tâches, et la vitesse apparente du Dahu ne tarderait pas à le situer hors de portée de l'appareil. C'est tout de même d'un pied léger qu'il quitta la salle d'opération et s'engagea dans les couloirs peu éclairés, sifflant une ancienne chanson. Enfant, il avait souvent regardé les vieilles cassettes de films, et avait un temps nourri l'ambition de devenir le John Lennon de son époque, immortel comme lui. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas évoqué cette obsession de jeunesse, qui avait bien duré une année : il avait rassemblé toute une collection de souvenirs, loué une guitare à la semaine, répété deux ou trois chansons, posé de profil devant une glace (un projecteur éclairant à contre-jour sa casquette sport ou ses cheveux qu'ils faisaient gonfler) et appris le vocabulaire argotique qui, chose surprenante, ne semblait pas dater. Mais son rêve s'évanouit quand il comprit qu'il n'arrivait pas à chanter juste.

À la sortie, le garde, une femme, l'arrêta pour examiner sa plaque d'identification.

« Mon visage ravagé ne vous paraît pas avoir de rapport avec cette photo de chérubin ?

— Oh ! désolée, monsieur. Je savais que vous travailliez ici, mais je suis nouvelle, et c'est la première fois que je vous vois en chair et en os. Je me souviens pourtant vous avoir vu à la tri-D, quand j'étais gosse. »

Elle lui fit un sourire gracieux, et il se sentit tout d'un coup beaucoup plus âgé.

Il alla au petit trot jusqu'à son bus, sauta dedans alors qu'il

démarrait, et se retourna pour saluer la jeune femme de la main.

La célébrité. Ça rendait Lubkin jaloux, il s'en était aperçu, ce qui l'amusait et lui faisait grincer des dents en même temps. Bon sang, s'il avait voulu rester sous les projecteurs, il se serait fait affecter à la partie la plus visible du programme, les villes cylindriques construites au point de Lagrange ; créer un monde, un monde tout neuf, tout propre.

Non. Il avait eu de la chance, une chance insolente même, d'occuper ce poste obscur.

Après avoir été extrait, en compagnie de Len, des installations style boîte à chaussures du *Dragon*, puis discrètement conduit loin de l'endroit où se passait la bagarre, Nigel en avait pas mal appris. Les attaques du *New York Times* étaient des piqûres de moustique, comparées à ce qui l'attendait à la NASA. Néanmoins, ses démêlés publics l'avaient préparé à affronter ses problèmes privés. Parsons, à l'époque patron de la NASA, avait envoyé Nigel parce que ce gamin était compétent, rapide, sérieux, et capable de régler par auto-hypnose son rythme cardiaque et son métabolisme. L'affaire Icare avait transformé le gamin en homme, mais avait aussi accumulé pas mal de bile en lui, et il lui en était resté une humeur qui n'était pas toujours facile.

À les entendre, il n'était même pas un deuxième Lindbergh. Mais il se mit de la brillantine sur les cheveux, et lorsque approcha la nuit des Longs Couteaux à la NASA, il dévoila publiquement les faits. Il décrocha une interview en tri-D reprenant toute l'affaire, fit quelques déclarations percutantes au moment opportun, et sourit de toutes ses dents. Lorsqu'on lui demanda quel avait été exactement le rôle de David (l'homme au sourire chat-du-Cheshire) au cours de la mission, il improvisa quelques vers de mirliton que la N.B.C. coupa au cours de sa retransmission, mais qui furent conservés par C.B.S.

Le monde du show-biz s'intéressa à lui. Il fit quelques apparitions dans une émission vaguement intellectuelle au cours de laquelle on put constater qu'il avait une réelle connaissance des œuvres de Louis Armstrong et de Jefferson Airplane, qui revenaient alors à la mode. Il fut interviewé pendant une longue randonnée dans les déserts de la sierra de la Désolation, portant un survêtement, et il parla méditation et respect des systèmes vivants fermés (comme le système terrestre). Rien de bien extraordinaire, à vrai dire. Mais les patrons de la tri-D appartiennent à une espèce particulière, et prennent pour du champagne tout ce qui leur chatouille le nez.

La chance lui sourit de manière insolente. Quelque chose se mettait à mijoter dans son inconscient, il lâchait une phrase ou deux –

et hop ! Parsons et Dave-le-chat se mettaient à avoir des problèmes. Il fit éclater leur duplicité au cours de l'affaire Icare, et les accusa d'avoir réduit le programme des villes de l'espace (une véritable erreur de leur part : la première ville était déjà en train de mettre sur pied toute une industrie spécialisée, en pesanteur nulle et à basse température, qui sauverait peut-être l'économie américaine).

Le temps était passé, et Parsons n'était plus le patron de la NASA.

Quant à Dave, il était directeur de quelque chose au Nevada, et son sourire commençait à se figer.

Un journaliste avait fait remarquer que Nigel possédait l'art de dire la bonne chose au bon moment – bon pour Nigel, s'entend – et il fut le premier surpris lorsque ce talent s'évanouit complètement, après la démission de Parsons.

Certains patrons de la NASA le poussèrent à continuer dans la même voie et à renverser encore quelques troglodytes aux pieds d'argile, mais toujours dans un coin discret au cours d'un cocktail, parlant en murmures flatteurs de ses aptitudes à la controverse, le nez dans leur whisky. Il ne les écouta pas, ayant compris que leur funeste admiration se trompait de personne. Il avait eu la peau de Parsons et de Dave pour des motifs personnels, non par esprit de principe, et son inconscient le savait bien.

Dès qu'eurent disparu les causes de son irritation, le Florentin cauteleux qui s'était réveillé au fond de lui retrouva le sommeil, ses griffes s'émoussèrent et il redevint ce qu'il était, un astronaute.

La NASA comprit très bien le danger potentiel qu'il représentait (une fois piqué, deux fois plus parano), et le garda en activité, ainsi que Len. Len choisit le travail d'entretien en orbite. Nigel, au sens propre, réussit à décrocher la lune.

Les hommes les plus âgés approchaient la quarantaine, étaient tous mariés et exhalaient des relents de vertus familiales. La NASA voulait toucher le plus vite possible les dividendes de ses investissements, et il fallait pour cela explorer la lune dans les plus brefs délais, si l'on voulait pouvoir l'exploiter industriellement. Les habitants des villes de l'espace avaient un gros besoin de produits bruts, la Terre avait un gros besoin d'installations industrielles sans pollution, et tout cela ne devait pas coûter des fortunes. C'est pourquoi, dans une époque peu glorieuse, se produisit le retour des nobles chevaliers aux cheveux clairs coupés à ras du crâne. Nigel se tailla sa place parmi eux, et fit un séjour de dix-huit mois sur la Lune, à la base Hipparque.

Son retour en principe temporaire sur la Terre devint en fait permanent ; l'économie repartait, on pouvait entraîner des hommes

plus jeunes, au coup d'œil plus vif, plus minces et plus résistants. Len et lui-même conservaient leur qualification d'astronaute grâce au simulateur de vol de Moffat Field, et en allant tous les trois mois à Houston se faire catéchiser pendant deux jours.

Peut-être retournerait-il un jour travailler en gravité zéro, mais il en doutait. Sa taille commençait à s'épaissir, son cœur continuait certes à battre loyalement, mais pompait un sang dont la pression dans les artères avait augmenté ; et il venait d'avoir quarante et un ans.

Le moment, comme tout le monde avait l'air de le penser, de prendre de l'avancement.

Mais pour aller où ? Dans l'administration ? Pour diriger le travail accompli par les autres ? Non. Il n'avait jamais appris à sourire pour la galerie ; ni à soupeser chacune de ses paroles. Il s'exprimait spontanément, et toute sa vie la première impulsion avait été la bonne.

Il contempla les collines sculptées de Pasadena. Une autre carrière, alors ? Il avait écrit quelque chose d'un peu long sur Icare, quelques années auparavant, pour une revue. Son récit avait été bien accueilli, et il avait envisagé pendant un moment de faire une carrière littéraire. Voilà qui lui aurait permis, avait-il pensé, de donner libre cours à son goût pour les jeux de mots et les calembours bizarres qui étaient sa spécialité ; et peut-être aussi de pouvoir épancher les occasionnelles montées de bile qu'il éprouvait.

Et puis non, ce n'était pas un truc pour lui ; il avait besoin de quelque chose de plus concret que l'épanchement d'un stylo sur une feuille de papier.

Il eut un ricanement qui ne s'adressait qu'à lui ; comme dans la chanson de Dylan, le vieux poète, il n'y avait qu'une chose qu'il savait faire – continuer à continuer.

Qu'il aime ça ou non.

Cinq

« J'ai commencé à le sentir dans les chevilles cet après-midi. »

Sur le point de faire signe à un garçon, il interrompit son geste.

« Comment ?

— Mes chevilles me font mal. Plus que mes poignets.

— Prends-tu ta chloroquine ?

— Bien sûr. Je ne suis pas idiote, tout de même, répondit Alexandra d'un ton irrité.

— Peut-être faut-il plusieurs jours pour que l'effet se produise, remarqua-t-il avec une légèreté feinte.

— Peut-être.

— Tu te sentiras sans doute mieux quand tu auras mangé un morceau. Que dirais-tu d'un birani ?

— Non, je ne suis pas d'humeur à manger ça.

— Bon. Le curry est toujours très bien ici. On pourrait en partager un, pas trop épicé, non ?

— D'accord. » Elle s'enfonça dans sa chaise et laissa rouler paresseusement la tête sur le côté. « J'ai besoin de me détendre. Commande-moi une bière, veux-tu ? Une Lacanta. »

Dans l'air épais, lourd du parfum de l'encens, elle avait l'air de flotter au loin, comme dans un rêve. Cela faisait maintenant deux jours qu'il avait repéré le Dahu, et il ne lui en avait pas encore parlé. Il décida que c'était le moment ou jamais ; ça la distrairait de ses douleurs aux chevilles.

Il réussit à intercepter le regard d'un garçon et commanda le repas. Ils étaient relégués à l'arrière de la salle de restaurant, à l'abri d'un rideau cliquetant de perles de verre, et ne risquaient pas d'être entendus d'une oreille indiscreète. Il parla d'un ton bas, de manière à tout juste couvrir le brouhaha ambiant qui montait des autres tables.

Cette nouvelle l'excita, et elle le bombardait de questions. Rien de neuf ne s'était produit au cours des deux derniers jours, mais il lui décrivit en détail tout le travail qu'il avait accompli pour organiser une recherche systématique de l'énigmatique Dahu. Il était en plein milieu d'une explication lorsqu'il se rendit compte que son intérêt s'était évanoui. Elle jouait avec sa nourriture, buvait de petites gorgées de bière et jetait des coups d'œil aux dîneurs qui entraient ou sortaient.

Il se tut et fit une excavation dans la montagne de curry posée devant lui ; puis il y ajouta des condiments et fit un essai avec quelques chutneys. Au bout d'un moment de silence poli, elle changea de sujet de conversation.

« Je... j'ai pensé à quelque chose que m'a dit Shirley, Nigel.

— Oui ; et qu'a-t-elle dit ?

— Le Dr Huffman m'a recommandé de me reposer, en plus de prendre ces pilules. Shirley pense que le meilleur des repos consiste à rompre avec la routine quotidienne. » Elle le regarda pensivement.

« Des vacances, autrement dit ?

— Oui. Des petits voyages, ici et là. Des sorties.

— Cette histoire de Dahu va sûrement me prendre pas mal de...

— Je le sais bien. Je voulais faire ma proposition la première. »

Il eut un sourire affectueux. « Bien sûr. Il n'y a pas de raison de ne pas aller faire un tour à Baja, en emportant quelques affaires.

— J'ai accumulé pas mal de crédits de voyage. Nous pourrions aller n'importe où dans le monde avec American.

— Je suis surpris que tu veuilles distraire autant de temps, avec les négociations en cours.

— Ils peuvent se passer de moi, maintenant comme plus tard. »

Comme elle disait ces mots, son expression se transforma ; un nuage vint assombrir ses yeux noisette, sa bouche s'affaissa légèrement, et il crut soudain voir ce qui se passait en elle : un nœud sinistre d'angoisse.

Il était tard quand ils quittèrent le restaurant. Quelques-uns des magasins parmi les plus chics étaient encore ouverts. Deux policières en tenue anti-émeute contrôlèrent leurs papiers puis reprirent leur ronde. Les deux femmes arrêtaient la plupart des gens qu'elles croisaient, les faisant se placer dans le rond de lumière orange des lampadaires, et leur demandaient de s'identifier.

L'une des deux femmes agents de police se tenait à la distance de sécurité, le bâton-étourdisseur à la main, tandis que l'autre entraînait en contact avec l'ordinateur central et vérifiait l'exactitude des données codées dans la carte plastifiée. Nigel était en train de les regarder opérer, à quelque distance, lorsqu'une femme s'enfuit soudain et se précipita dans un grand magasin. L'homme qui l'accompagnait essaya également de courir, mais l'une des deux policières le jeta au sol. L'autre dégaina et fonça sur les traces de la femme. L'homme cria quelque chose sur le ton de la protestation. La femme lui porta un coup d'étourdisseur ; son visage blêmit, et il s'effondra lentement en avant. On entendit des coups de feu étouffés en provenance du grand magasin.

Leur autobus arriva ; Nigel monta aussitôt.

Alexandra restait immobile, une main levée à hauteur du visage. L'homme essaya de se remettre à genoux et dit quelques mots d'une voix étranglée. Les lèvres d'Alexandra se pincèrent dans une expression de dégoût, et elle commença à parler. Nigel l'appela. Elle hésita.

« Alexandra ! » reprit-il plus fort.

Il s'inclina depuis la marche du véhicule pour la prendre par le bras. Elle monta à son tour, les jambes raides, étourdie, et vint s'asseoir machinalement à côté de lui. Elle respirait fort.

« Oublie ça, dit Nigel. C'est comme ça que cela se passe, que veux-tu. »

L'autobus démarra en bourdonnant. Ils passèrent à proximité de l'homme étendu sur le trottoir. La policière lui enfonçait un genou dans le dos, et il regardait le pavé défoncé, devant lui, avec des yeux vitreux. Tous ces détails étaient parfaitement distincts dans la lumière orange.

Lubkin n'avait pas fini sa phrase, prononcée d'une voix traînante, que Nigel bondissait sur ses pieds.

« Et comment, je vais m'y opposer ! lança-t-il. C'est vraiment l'idée la plus stupide... »

— Écoutez, Nigel, je comprends parfaitement vos raisons ; vous et moi sommes des scientifiques, après tout. »

Avec amertume, Nigel se dit que les arguments ne lui manqueraient pas contre une telle affirmation, au moins dans le cas de Lubkin. Il préféra cependant ne rien dire.

« Oui, nous n'aimons pas que les choses se trament en secret, reprit Lubkin, choisissant ses mots avec soin. Il n'empêche qu'en l'occurrence, je ne peux que trouver compréhensible la nécessité de garder le secret.

— Pour combien de temps ?

— De temps ? » Lubkin hésita, et Nigel se dit qu'il venait de casser le déroulement du discours préparé par le coordinateur. « Vraiment, je n'en sais rien, finit-il par dire assez lamentablement. Peut-être indéfiniment ; néanmoins », ajouta-t-il précipitamment pour couper court à toute remarque de la part de Nigel, « il ne s'agit peut-être que d'une question de jours, vous comprenez ? »

— Et qui en décide ?

— Eh bien, le directeur bien entendu, en premier lieu. Il pense que

nous devrions emprunter les canaux des militaires aussi bien que les installations civiles. »

Nigel, qui s'était mis à faire les cent pas, revint s'asseoir. Le bureau de Lubkin était plongé dans la pénombre, sauf autour de son bureau. Nigel éprouvait l'impression que le cercle de lumière les encadrait tous deux comme des boxeurs dans un ring, qu'ils étaient deux adversaires placés de part et d'autre du meuble de chêne. Nigel se déplaça sur son siège, et, les coudes sur les genoux, se mit à fixer des yeux le visage bouffi du coordinateur.

« Mais nom d'un chien, pourquoi faudrait-il que les tordus de l'Armée de l'air...

— Parce qu'ils finiront bien par découvrir ce qui se passe, de toute façon.

— Et comment ?

— Nous risquons d'avoir besoin de leur réseau de repérage en profondeur pour retrouver la piste du, euh, du Dahu.

— Ridicule ! Ce réseau est “ profond ” par rapport à la Terre, non à l'espace !

— Et si le Dahu se dirigeait justement vers la Terre ?

— Ce n'est qu'une très lointaine possibilité.

— On ne peut cependant pas la rejeter, vous devez bien l'admettre. C'est alors la sécurité de la planète qui serait en jeu, peut-être. »

Nigel réfléchit pendant quelques instants. « Vous voulez dire que si le Dahu approche de la Terre, les sondes de détection d'énergie nucléaire ne vont pas manquer de repérer sa torche thermonucléaire...

— En effet.

— Et penser qu'il s'agit d'un missile – un missile ennemi, bien entendu...

— Je vous le dis : vous ne pouvez pas rejeter cette possibilité. »

Nigel serra les poings mais ne répondit rien.

« En n'en parlant à personne d'autre, nous gardons l'affaire sous notre chapeau, reprit doucement Lubkin. Nos techniciens connaissent pas l'histoire dans toutes ses dimensions. Si nous n'en parlons pas davantage, ils finiront par l'oublier. Reste vous, moi-même, le directeur, et peut-être une douzaine ou deux de personnes, entre Washington et l'ONU.

— Mais comment diable allons-nous travailler ? Je ne peux tout de même pas contrôler toutes les sondes de repérage des planètes ! Nous

avons besoin d'équipes...

— Vous les aurez. En revanche, nous pouvons fragmenter le travail en tâches partielles. Et personne, parmi les techniciens et les ingénieurs, n'aura idée du but poursuivi.

— Vous parlez d'une efficacité ! C'est tout le système solaire que nous avons à explorer, ne l'oubliez pas. »

La voix de Lubkin se fit plus dure et sèche. « C'est pourtant comme ça que nous allons faire, Nigel. Et si vous tenez à travailler sur ce programme... » Le coordinateur ne finit pas sa phrase.

On était au milieu de la nuit quand elle se mit à le secouer, doucement pour commencer, puis plus énergiquement, jusqu'à ce qu'il finisse par se réveiller, le regard brouillé et l'esprit encore accroché à la brume de ses rêves.

« J'ai peur, Nigel.

— Quoi ? Je...

— Je ne sais pas, je viens de me réveiller et j'étais morte de peur. »

Il changea de position dans le lit et la prit dans ses bras. Elle enfouit son visage contre sa poitrine, toute tremblante, comme si elle avait froid.

« Était-ce un rêve ?

— Non, non. Simplement... mon cœur battait tellement fort que j'ai cru que tu devais l'entendre, et j'avais des crampes terribles dans les jambes... Elles me font encore mal.

— Tu as dû avoir un cauchemar, mais tu ne t'en souviens pas.

— Tu crois ?

— C'est évident.

— Je me demande ce que j'ai vu...

— Un monstre venu du fond de ton inconscient, c'est toujours comme ça. Pour régler les comptes.

— Oui, eh bien j'aimerais autant qu'ils soient réglés, dit-elle d'une voix blanche.

— On n'a jamais fini de les régler. Le subconscient fonctionne comme la publicité de la tri-D. Sans elle au milieu, il n'y aurait pas non plus de bons programmes.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— La pluie. Comme vache qui pisse.

— Oh ! c'est bien, ça. Il y en a tellement besoin, en ce moment.

— Il y en a toujours besoin.

— Oui. »

Il resta ainsi, en position demi assise, tout le restant de la nuit, et n'arriva à se rendormir que bien longtemps après elle.

Los Angeles, musée municipal.

Alexandra s'inclina pour lire la notice descriptive en dessous de la sculpture noir et gris. *Devadasi en train de s'accoupler, en pose gymnique, avec deux soldats se battant en même temps en duel. Cette scène représente un motif de spectacle. Inde du Sud. XVII^e siècle.*

Elle se cambra en arrière pour imiter la Devadasi, sans pouvoir aller aussi loin.

« Plutôt difficile, on dirait, commenta Nigel.

— Pas difficile, impossible. Quant à l'angle que fait celui qui est devant, il est complètement faux.

— C'étaient des gymnastes.

— J'aimais mieux la grosse, là-bas derrière ; celle qui emportait les hommes dans la nuit “ dans un but sexuel ”. Tu te souviens ?

— Oui. Subtile façon de s'exprimer.

— Pourquoi a-t-elle un trou à la place de la vulve ?

— Signification religieuse.

— Ha !

— Ou problèmes d'entretien. Pour décourager toute tentative d'y graver ses initiales.

— Bien improbable, dit-elle. Voyons, “ La danse éternelle de la Yogini et du lingam ”, dit la suivante. Éternelle. » Elle la contempla longuement, puis se détourna d'un mouvement rapide. Sa bouche s'affaissa ; elle se mit à vaciller sur le carrelage brillant du sol. Nigel la prit par le bras et la conduisit vers une rangée de chaises, conscient tout d'un coup du silence qui régnait dans la galerie. Elle s'assit avec lourdeur, la respiration sifflante. Elle oscillait légèrement, le regard fixe, le front couvert de gouttes de transpiration apparues soudainement. Nigel tourna la tête. Tous les visiteurs s'étaient immobilisés et les regardaient.

« C'est tout de suite qu'elle devrait quitter son foutu boulot,

affirma Shirley d'un ton catégorique.

— Mais ça lui plaît. »

Nigel absorba une gorgée de café. Il était épais et huileux, mais meilleur, de toute façon, que celui qu'il buvait au travail. Il se dit qu'il devrait se lever et faire la vaisselle du petit déjeuner, maintenant qu'Alexandra était partie pour sa réunion, mais il était cloué dans le coin-repas par la colère froide et délibérée de Shirley.

« Elle tient le coup – elle tient à peine le coup. Comment peux-tu ne pas voir ça ? » Ses yeux lançaient des éclairs sous ses sourcils noirs et froncés.

« Elle tient à participer à la négociation avec ces Brésiliens.

— Mais nom de Dieu, elle est terrifiée ! Je suis partie – quoi ? cinq minutes ? – et quand je suis revenue, elle était toujours assise dans ce musée, blanche comme un linge, avec toi en train de lui tapoter la main. Très malsain, non ? Et pas l'Alexandra que nous connaissons. »

Nigel acquiesça d'un hochement de tête. « Mais je lui en ai parlé ; elle...

— Elle redoute de l'étaler, de montrer à quel point elle se fait du souci. Elle se sent coupable, Nigel, coupable, tu comprends ? C'est une réaction courante. Si je prends les gens avec lesquels je travaille, il y en a qui se sentent coupables d'être pauvres, ou vieux, ou malades. C'est mon rôle – et le tien, ici – de les aider à se débarrasser de ce sentiment. De faire en sorte qu'ils se voient comme... »

Sa voix s'éteignit. « Je parlé à un mur, non ?

— Mais pas du tout.

— Je pense que tu devrais au moins essayer de la persuader de rester à la maison et de se reposer.

— Je le ferai.

— Quand elle se sentira mieux, nous ferons un voyage, ajouta rapidement Shirley pour consolider sa position.

— Un voyage, d'accord. »

Nigel se leva et commença à empiler les assiettes, et jamais le crissement de la faïence heurtant la faïence ne lui avait paru aussi fort. « J'ai bien peur de ne pas avoir assez fait attention, dit-il. Mon travail...

— Oui, oui, le coupa Shirley avec véhémence, je sais, ton foutu travail. »

Il s'éveilla dans un marécage de draps froissés et poisseux. Les pièces du haut de la vieille maison retenaient la chaleur de juillet qui stagnait dans les coins sans aération. Il roula délicatement hors du lit, et Alexandra ondula paisiblement sur la houle lente produite par les mouvements de l'eau du matelas. Elle eut un bruit de gorge grave et embrumé, puis se tut.

La froide caresse de la nuit le fit sursauter. En fin de compte, la pièce n'était ni fermée ni étouffante. La transpiration qui était en train de sécher sur lui provenait d'un feu intérieur, d'un rêve dont il n'avait retenu que des lambeaux. Il aspira longuement l'air sec et frais, et trembla un peu.

Alors il se souvint.

Il se glissa, pieds nus, dans la haute salle de séjour, et n'alluma qu'une seule lampe, n'éclairant pas jusque dans la chambre. Puis il prit l'un des volumes de *l'Encyclopaedia Britannica*, qu'il feuilleta jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait. Tout en lisant, il s'avança d'un pas incertain vers le canapé où il s'assit.

Lupus érythémateux. Maladie pouvant affecter n'importe quel organe comme la structure même de l'organisme. Préfère les membranes qui produisent de l'humidité, comme celle des articulations, ou celles qui tapissent l'abdomen. Fabrique des anticorps modifiés, altère les protéines. Les symptômes peuvent disparaître pendant de longues périodes de temps. Métastases très difficiles à détecter avant la manifestation de symptômes majeurs. L'atteinte du système nerveux central est devenue une caractéristique fréquente de la maladie au cours « des dernières années. Certaines études semblent montrer un lien entre le niveau de pollution et la fréquence d'occurrence de la maladie, mais les mécanismes en jeu n'ont pu être élucidés. Le traitement...

Jusqu'alors, il n'avait pas été atteint par la réalité de ce qui se passait.

Il relut l'article une première, puis une deuxième fois ; quand il s'arrêta, il s'aperçut que ses larmes coulaient. Ses yeux étaient douloureux.

Il remit le volume en place et remarqua à ce moment-là la

présence d'un nouveau livre sur une étagère. Une Bible, reliée en acrylique nervuré. Il l'ouvrit, poussé par la curiosité ; certaines pages avaient manifestement été plusieurs fois feuilletées. Shirley ? Non, Alexandra. Avait-elle commencé à la lire depuis longtemps, depuis avant leur entretien avec Huffman ? Avait-elle soupçonné quelque chose ? Il s'assit et se mit à lire.

Six

« Le Président *ne sait pas* pendant combien de temps, Nigel, dit sèchement Lubkin. Il tient absolument à ce que nous gardions le silence et à ce que nous poursuivions nos recherches.

— Estimerait-il donc pouvoir maintenir éternellement sous le boisseau une nouvelle comme celle-ci ? Cela fait maintenant cinq mois. Ça m'étonnerait que les gens de l'ONU ou même de Washington continuent à se taire bien longtemps. »

Une fois de plus, les deux hommes se trouvaient pris dans le cercle de lumière du bureau de Lubkin. L'unique fenêtre, qui s'ouvrait dans le mur le plus lointain, laissait tout de même passer un peu de la lumière du jour, ce qui ne faisait que donner à la peau du coordinateur une coloration encore plus jaunâtre. Nigel était assis, raide et sur la défensive, les lèvres serrées.

Lubkin s'enfonça d'un air faussement décontracté dans son fauteuil, et s'y balança pendant un moment. « Vous n'êtes pas en train de me dire, finit-il par lancer, que vous pourriez vous-même...

— Mais non ! Je la fermerai. » Il se tut quelques instants, se souvenant qu'Alexandra était au courant. Il était sûr que l'on pouvait lui faire confiance. En fait, elle n'avait même pas l'air de se rendre compte de l'importance de l'affaire, et n'en parlait jamais d'elle-même. « Mais, reprit-il, c'est le principe qui est stupide.

— Vous ne verriez sans doute pas les choses sous le même angle si vous aviez été avec moi à la Maison-Blanche, répliqua Lubkin d'un ton solennel.

— Je n'ai pas été invité.

— Je le sais bien. Mais d'après ce que j'ai compris, la NASA comme le Président ont tenu à ce que la réunion fût la plus restreinte possible, à la fois pour éviter d'attirer l'attention de la presse et pour

des raisons de sécurité. »

Ce voyage avait constitué le sommet de la carrière de Lubkin, de façon évidente, et Nigel soupçonnait le coordinateur de mourir d'envie d'en parler à quelqu'un. Mais au J.P.L., seuls Nigel et le directeur étaient au courant, et le directeur avait assisté à la réunion en question. Nigel sourit en lui-même.

« Le Président s'est montré réellement convaincant, Nigel. L'impact émotionnel d'un tel événement, joint au renouveau de ferveur religieuse auquel on assiste aujourd'hui dans notre pays – en fait dans le monde entier... Ces Nouveaux Enfants de Dieu ont maintenant un porte-parole au Sénat, vous comprenez. On peut être sûrs qu'ils se déchaîneraient.

— Quelle fraction des Nouveaux Enfants ?

— Fraction ? J'ignorais...

— Il y en a de toutes les nuances et de toutes les tailles, actuellement. Ceux qui ont la fièvre aux yeux et les mains moites ne sont pas capables de compter jusqu'à douze sans enlever leurs chaussures. Quand ils en ont. Les Nouveaux Enfants intellectuels, en revanche, se sont taillé une doctrine sur mesure, disant que la vie existerait ailleurs dans l'univers, que nous sommes une partie de l'Hôte immanent – bref, ce genre de choses. C'est ce que m'a dit Alexandra. Ils... » Nigel s'arrêta soudain, conscient de s'être laissé emporter par l'un des aspects secondaires du débat. Le coordinateur possédait au plus haut point le talent d'écarter son interlocuteur du problème, quand il le voulait.

« Peut-être, dit Lubkin. Mais il y a aussi les militaires ; c'est un genre de chose qui les rend plutôt nerveux. » Sans s'en rendre compte, le coordinateur acquiesça d'un hochement de tête à ses propres paroles, comme pour leur donner plus de poids.

« C'est vraiment une façon débile de voir le problème ; comme si une autre espèce vivante allait venir des étoiles pour nous lâcher une bombe sur la tête.

— Vous comprenez cela, vous. Comme moi. Mais certains généraux ont manifesté leur inquiétude.

— Mais leur inquiétude pour quoi, bon sang ?

— Le risque de déclenchement du réseau d'alerte nucléaire, même si ce risque diminue depuis qu'un certain nombre de personnes sont au courant de l'existence du, euh, du Dahu. Reste encore la possibilité d'une contamination biologique si ce machin pénètre dans l'atmosphère terrestre... »

La voix de Lubkin s'éteignit dans un murmure, et pendant un bon moment les deux hommes restèrent songeurs, contemplant sans le voir l'eucalyptus qui émergeait progressivement du brouillard, à l'extérieur. Les bouleversements des cycles climatiques de la planète rendaient tous les ans les brouillards plus épais ; si l'on comprenait bien les mécanismes de ce qui se passait, on ne pouvait rien faire pour y remédier.

D'un geste machinal, Lubkin tapotait son crayon contre le dessus impeccable du bureau, et le bruit rappelait le tic-tac d'une horloge résonnant dans une pièce vide et silencieuse. Nigel étudiait le coordinateur, tâchant d'estimer de quelle manière Lubkin abordait l'aspect politique du problème. Il le voyait vraisemblablement comme une question de cloisonnement, de sphères d'activité séparées. Lubkin ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que Nigel restât dans les limites fixées, motus et bouche cousue, et continuât de poursuivre le Dahu dans tout le système solaire. En attendant, Lubkin aurait tout loisir de jouer à l'homme compétent et fiable au regard d'acier auprès des huiles de l'ONU. Aux yeux de diplomates constamment harcelés, quelqu'un comme Lubkin, avec ses réponses claires et nettes, devait faire figure d'homme providentiel, promis à un grand avenir.

Nigel ne put retenir un rictus silencieux qui lui tordit la bouche, et il se demanda s'il n'était pas en train de devenir cynique. C'était difficile à dire.

« Je persiste à croire qu'il est de notre devoir d'annoncer la chose à l'espèce humaine. Le Dahu n'est pas simplement quelque nouvel élément stratégique, dit enfin Nigel.

— Je suis déçu que telle soit votre opinion, Nigel. »

Il n'y avait rien à répondre. À l'extérieur, de grosses gouttes tombaient en silence dans un monde gris et humide, décorant les vitres de longues traînées.

« Vous reconnaissez toutefois la nécessité de conserver le secret dans cette affaire, n'est-ce pas ? Je veux dire, en dépit de vos sentiments personnels, vous vous engagez à ne rien divulguer qui puisse...

— Bien sûr, bien sûr, je ne bougerai pas, le coupa agressivement Nigel.

— Bien, très bien. Sinon, j'aurais été dans l'obligation de vous muter, j'en ai bien peur. Le Président s'est montré ; particulièrement ferme sur ce point. Il n'y a rien là de personnel de ma part.

— D'accord, d'accord : votre seul souci, c'est le Dahu.

— Euh, oui. Et au fait, il y a eu quelques remarques propos du choix de ce nom bizarre, tiré d'une mythologie folklorique. Quelqu'un pourrait l'entendre, et Ça risquerai d'exciter l'imagination, vous comprenez. Le délégué de l'ONU a suggéré que nous lui attribuions un numéro, J-27. Comme si l'on venait de découvrir une lune supplémentaire à Jupiter voyez-vous.

— Hum, fit Nigel en haussant les épaules.

— Mais, bien entendu, le délégué s'est essentiellement intéressé au problème de l'endroit où nous risquons de le trouver la prochaine fois. »

Nigel comprit qu'il ne pouvait attendre plus longtemps ; la carte qu'il avait en main ne pourrait jamais devenir un atout. Autant la jouer tout de suite. « Je crois avoir déjà mon idée là-dessus, dit-il.

— Ah ! » Le visage de Lubkin s'illumina, et il se pencha avec précaution en avant.

« J'ai supposé que le Dahu allait s'inscrire dans une orbite lui permettant d'effectuer une économie sensible d'énergie. Inutile de gaspiller ce qu'il y a de plus précieux. Ce point étant admis, et en utilisant les mesures approximatives de l'effet Doppler prises à partir de son dégagement d'énergie thermonucléaire, j'ai calculé qu'il allait parcourir une longue parabole devant l'amener à proximité de Mars.

— Il est près de Mars ? » Dans son excitation, Lubkin se leva, oubliant ses manières distantes.

« Plus maintenant.

— Je ne...

— J'ai pris un maximum de tranches horaires sur les sondes martiennes, en me servant du budget de couverture qui nous a été alloué ; tous les télescopes et les appareils de prise de vue ont fouillé l'ensemble du ciel de la région de Mars. Le programme a été maintenu vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et j'ai vérifié quotidiennement les résultats. Hier j'ai trouvé quelque chose.

— Vous auriez dû me le dire !

— C'est ce que je fais.

— Il faut que j'appelle immédiatement Washington et l'ONU. Si l'objet est maintenant en orbite autour de Mars...

— Il n'y est pas. » Nigel croisa les bras, avec dans la bouche un léger goût d'amertume.

« Mais je pensais que...

— Il ne faisait que passer dans le secteur de Mars ; ce n'était pas sa

destination. J'ai obtenu deux photos, à deux heures d'intervalle. L'information est vieille d'une semaine. J'ai tout de même vérifié encore aujourd'hui, lorsque je suis tombé sur ces données, mais le Dahu était parti, hors de portée de nos instruments. »

Lubkin avait l'air sonné. « Disparu, déjà ! dit-il lentement.

— Même avec seulement deux relevés, son orbite est facile à déterminer. Je pense qu'il a voulu se servir de l'effet de fronde gravitationnel, faisant une boucle pour recueillir en vitesse des informations, avant de repartir avec l'impulsion nouvellement acquise. »

Nigel se leva et se rendit d'un pas tranquille au tableau noir installé dans le bureau de Lubkin. Il s'y appuya, les mains, qu'il tenait derrière le dos, reposant sur le porte-craie, les coudes écartés. Il était dans la pénombre, et Lubkin ne pouvait deviner l'expression de supériorité sarcastique qu'il arborait. Puis il se retourna pour effacer les calculs restés sur le tableau, tout en réfléchissant à la tactique à employer ; il était satisfait de voir Lubkin sur la défensive, pour une fois, et espérait que le voyage du Dahu allait le délivrer de sa fascination pour les généraux et les présidents.

Le coordinateur avait l'air intrigué. « Et... vers où se dirige-t-il, actuellement ?

— Vers Vénus, je crois. »

L'absence d'un système biologique naturel n'excluait pas pour autant la présence d'occupants. Le vaisseau se souvenait de plusieurs autres mondes de ce type, rencontrés dans un lointain passé, et sur lesquels il avait trouvé des cultures très développées.

Il décida de simplement frôler la planète, sans se mettre en orbite autour. Ce mouvement lui permettrait un gain appréciable d'énergie, qu'il accumulerait au cours de la « collision » gravitationnelle, avant de poursuivre sa route vers l'intérieur du système.

La valeur de cette décision n'avait fait que s'accroître depuis que la planète blanc et bleu s'était mise à monopoliser de plus en plus l'attention du vaisseau. De multiples signaux radio en parvenaient, se chevauchant les uns les autres en une vaste cacophonie.

Un débat s'ouvrit dans les instances supérieures du vaisseau.

Dans ces cas-là, les questions étaient mises au vote entre trois systèmes indépendants d'ordinateurs de même classe, jusqu'à ce que soient déchiffrés les signaux intelligents. Alors, serait mis en route un dispositif encore plus noble que tous les précédents.

L'un des ordinateurs se montra partisan d'un changement immédiat d'orbite pour éviter la planète sèche et rose et se diriger sans délai vers le monde blanc et bleu, au prix d'une consommation supplémentaire de carburant.

Le deuxième estimait que l'effroyable torrent d'émissions radio, tous différents mais de faible intensité, trahissait le chaos qui régnait sur la troisième planète. Et mieux valait prendre tout son temps pour démêler cet écheveau embrouillé de messages. La trajectoire la plus économe en carburant impliquait de passer à proximité de la deuxième planète, celle qui restait entourée d'une épaisse couche nuageuse.

Le troisième ordinateur hésita pendant un moment, pour finir par se rallier au point de vue du deuxième.

Ils firent au plus vite ; le disque parcheminé, à l'avant, grossissait de plus en plus. Le vaisseau frôla la planète aux déserts de poussière, aux pôles couverts de glace, et engrangea toutes les données recueillies sur de minuscules particules magnétiques enfouies au plus profond de lui-même ; un titre de plus dans un catalogue astronomique déjà immense.

Le vaisseau mit sa torche nucléaire en veilleuse et commença sa longue course vers la deuxième planète. Pendant ce temps, il procéda par étapes échelonnées à la complexe opération destinée à faire entrer en fonction l'ensemble de ses capacités intellectuelles, tandis que ses oreilles électro-magnétiques, tendues vers le monde blanc-bleu, recueillaient les murmures de multiples langues. Arriver à comprendre une seule de ces langues sans posséder la moindre référence était un travail gigantesque ; la tentative pouvait même se solder par un échec. Cette mésaventure s'était déjà produite, dans d'autres systèmes, et le vaisseau s'était vu contraint de repartir devant la montée d'une hostilité due pour une large part à l'incompréhension. Mais peut-être qu'ici, enfin...

C'est avec enthousiasme que les machines se mirent au travail.

Il était assis en compagnie de Shirley sur le sable durci, et tous deux regardaient Alexandra en train de s'avancer avec prudence dans le rouleau écumant des vagues. Elle levait les bras avec un geste bizarre à chaque fois que la houle froide la soulevait, comme si le mouvement allait lui éviter d'éprouver le chatouillis rafraîchissant de l'océan. Ses seins dansaient et tressautaient.

« Ça fait plaisir de la voir y aller », remarqua Nigel sur le ton de la conversation. Shirley et lui venaient de passer une bonne dizaine de

minutes à taquiner Alexandra pour qu'elle allât se baigner.

« Il faut dire qu'elle est froide, répondit Shirley. Crois-tu qu'il puisse y avoir un courant qui vienne de... ? » D'une main paresseuse, elle indiqua le montagne bleu et blanc qui émergeait des vagues d'émeraude de l'océan. L'iceberg n'était qu'à quelques kilomètres au large, un peu au sud de Malibu.

« Non, on les enveloppe avec le plus grand soin, et on récupère l'essentiel des eaux douces de fonte. »

Un vent un peu frais souleva le sable là où il était sec. « Cette brise pourrait cependant avoir été refroidie par l'iceberg », ajouta-t-il.

Alexandra était maintenant en train de se laisser balloter par les vagues échevelées. Un jet d'écume la submergea. Elle en ressortit bientôt, les cheveux raidis et d'un ton plus foncés, secoua la tête, cligna des yeux et plongea résolument dans le creux de la vague suivante sur le point de se briser, comme prise d'une énergie nouvelle.

« C'était une bonne idée, Shirley. Elle réagit bien.

— J'en étais convaincue. Il fallait la sortir de là, de cette négociation avec les Brésiliens ; c'était le meilleur remède.

— Est-ce ce que vous apprenez au cours de vos virées nocturnes, toutes les deux ?

— Ah ! ah ! dit-elle avec un sourire un peu fatigué. Tu te demandes bien où nous allons ?

— Eh bien en fait... »

Non loin d'eux, un vieil homme, torse en tonneau sur des jambes noueuses et tannées, montra la mer du doigt. « Hé, là-bas ! » lança-t-il.

Nigel suivit la direction indiquée d'une main tremblante. Alexandra était en train de se débattre dans le ressac ; un bras apparut, dans un geste pour se soulever. Elle roula dans l'écume blanche. Sa tête surgit à son tour, bouche grande ouverte pour aspirer de l'air. Elle pataugeait maladroitement, les membres mous.

Nigel sentit ses talons se planter dans le sable abrasif. Il parcourut en quelques foulées la pente qui séparait la dune de la limite des eaux et s'avança dans les flots en levant haut les jambes. Puis il se jeta par-dessus la première grosse vague, reprit pied après son passage et cligna des yeux sous la piqure du sel.

Il n'arrivait pas à voir Alexandra. Une muraille d'eau s'éleva devant lui, le dégageant presque jusqu'aux chevilles. Il plongea.

Quelque chose lui frotta la jambe au moment où il refaisait surface – quelque chose de doux et de tiède. Il enfonça un bras dans le

bouillonnement écumeux et tira. Une jambe d'Alexandra émergea.

Raffermissant sa position, il la souleva comme il put. Elle remonta lentement, comme si elle était écrasée par un énorme poids. Il trébucha dans les courants violents qui allaient et venaient autour de lui. Puis il réussit enfin à lui sortir la tête de l'eau. Maladroitement, il la fit pivoter jusqu'à ce que son visage fût tourné vers le bas. Il la frappa dans le dos, et un jet d'eau jaillit de sa bouche.

Elle hoqueta, s'étouffa, toussa. Respira.

Il se tenait avec Shirley au milieu du cercle formé par les badauds. Leurs regards avides observaient le jeune homme en train de s'adresser calmement à Alexandra et de remplir un questionnaire fixé à une planchette. La lumière de l'après-midi faisait paraître la scène surexposée, et Nigel baissa les yeux, des tressaillements parcourant encore ses muscles gorgés d'adrénaline.

Shirley lui jeta un coup d'œil où se mêlaient peur et soulagement. « Elle... elle a expliqué avoir été envahie par une impression de grande faiblesse, dit-elle. Elle n'arrivait plus à nager ; elle a été emportée par une vague et s'est retrouvée au fond. »

Nigel passa un bras autour de ses épaules en acquiesçant. Il éprouvait un irrépressible besoin de bouger, d'agir. Il regarda autour de lui la foule des baigneurs, bruisante de spéculations, et put lire des questions silencieuses dans tous les regards. Un cercle de primates tout nus. À l'autre bout de la plage rectiligne, une enseigne de restaurant prometteuse annonçait : *ernie service ultra-rapide*. Shirley se serra un peu plus contre lui. Une de ses mains s'ouvrait et se refermait spasmodiquement. Absurdement, il remarqua que ce geste se produisait seulement à quelques centimètres de son pénis. À cette seule idée, il se mit à gonfler, à s'élargir et à se balancer, le laissant dans une complète confusion de sentiments.

Il loua un taxi pour revenir de Malibu à Pasadena. Cela coûtait une fortune, mais à voir le visage épuisé d'Alexandra, il comprit qu'elle ne pourrait supporter le voyage en autobus.

Sur le chemin du retour, Alexandra ne cessa de répéter son histoire. La vague. Elle s'étouffe avec l'eau salée. Elle se débat dans le fond. Elle sent l'eau peser sur elle et la rouer de coups.

Au milieu de la cinquième répétition, elle s'endormit, la tête inclinée sur un côté. Une fois à la maison, elle se réveilla dans un état semi-comateux et se laissa conduire jusqu'à l'étage. Nigel et Shirley la

déshabillèrent, lui firent prendre un bain et la mirent au lit.

Puis ils préparèrent un repas et mangèrent en silence.

« Après ça, je..., commença Shirley, reposant sa fourchette. Nigel, il faut que tu saches qu'elle et moi, nous avons été chez les Nouveaux Enfants, au cours de ces soirées.

Il lui jeta un regard interloqué. « C'était donc ça, vos... virées ?

— Je crois que tu as besoin... » Mais elle laissa sa phrase en suspens et la tension qui habitait sa voix parut disparaître, Nigel tendit le bras au-dessus de la table, et vint caresser la joue ronde sur laquelle glissait lentement une larme.

« Dieu sait ce dont nous avons besoin, Dieu sait », dit-il sans conviction.

Le Dr Huffman lui jeta un regard neutre. « Je pourrais bien entendu la faire hospitaliser pour une durée plus longue, dit-il, mais je peux vous assurer que ce n'est absolument pas nécessaire, monsieur Walmsley. »

Il tendit la main pour attraper l'une des petites statuettes africaines trapues, regroupées sur le coin de son bureau. Nigel resta un moment sans rien dire, tandis que le médecin tournait et retournait l'objet dans ses mains, comme si c'était la première fois qu'il l'examinait. Il portait un costume noir qui faisait des plis sous les bras.

« Y passer un peu plus de temps ne lui ferait-il pas de bien ? N'y a-t-il pas d'autres analyses...

— On les lui a toutes fait passer. Certes, nous aurons à contrôler ses symptômes plus fréquemment, à partir de maintenant, mais il n'y aurait rien à gagner...

— Nom de Dieu ! » Nigel s'inclina en avant, renversant la collection de statuettes qui s'éparpilla sur le bureau d'acajou. « Elle ne mange pas. C'est à peine si elle tient debout pour aller au travail et en revenir. Elle n'a... elle n'a plus le moindre ressort. Et vous venez me raconter que l'on ne peut rien faire !

— Tant que la maladie n'aura pas trouvé son point d'équilibre, oui.

— Et si elle ne le trouve pas ?

— Nous faisons actuellement pour elle tout ce qui est en notre pouvoir. L'hospitalisation ne ferait que... »

De la main, Nigel le fit taire. Il prit brutalement conscience du bruissement produit par la circulation sur l'avenue Thalia, à l'extérieur, comme si quelqu'un venait soudain, quelque part, de

monter le volume du son.

Il se mit à scruter Huffman. L'homme n'était qu'un technicien en train de faire son travail ; il n'était pas responsable du mal qui attaquait Alexandra, ni des rougeurs, ni des articulations enflées. Nigel comprit cela, comprit qu'il n'en avait jamais douté, mais maintenant, dans l'atmosphère confinée du bureau, tous ces faits bruts l'étouffaient, et il cherchait désespérément à y échapper. Il devait bien exister un moyen de faire cesser ce harcèlement.

Huffman, toujours calme, lui rendait son regard. Dans le visage congestionné du médecin, Nigel lut la vérité : à savoir que l'homme avait déjà dû faire face à ce genre de réaction auparavant, savait qu'elle n'était que l'une des étapes du processus, quelque chose par quoi il fallait passer, aussi sûrement qu'il fallait pour la malade passer par la douleur, les accès de tremblement et les spasmes. Il savait aussi que ce n'était là que l'une des lignes de convergence. Et il savait enfin qu'il n'y avait aucun soulagement possible.

Sept

Lubkin réagit assez mal lorsque Nigel lui demanda un congé prolongé.

Il mit en avant les engagements qu'il avait pris envers le projet, la loyauté qu'il devait au Président (oubliant au passage ses origines britanniques) ainsi qu'au J.P.L. Avec lassitude, Nigel secoua la tête. Il avait besoin de temps pour rester auprès d'Alexandra, expliqua-t-il. Elle voulait voyager. Et, ajouta-t-il comme en passant, en évitant de regarder Lubkin dans les yeux, il était déjà en retard dans ses périodes de simulateur de vol. S'il voulait conserver son statut d'astronaute, il lui fallait passer une bonne semaine au centre d'entraînement de la NASA, à Ames, avec un emploi du temps qui ne le laisserait pas éloigné d'Alexandra plus de quelques heures.

Le coordinateur finit par accepter. Nigel lui promit de lui passer un coup de fil au moins tous les deux jours. Deux nouvelles personnes venaient d'être engagées pour travailler sur le programme, Ichino et Williams. Si Nigel avait envie de les rencontrer tout de suite...

Non, il ne voulait pas.

Ils allèrent de nouveau à la plage ensemble, en partie pour exorciser le souvenir de la noyade manquée, en partie parce qu'on était en octobre et qu'il n'y avait plus la foule estivale. Ils lézardèrent au soleil, pataugèrent dans les flaques. Les deux femmes faisaient maintenant leurs exercices de méditation avec régularité. Elles s'installaient face à face, traçaient le cercle dans le sable autour d'elles, joignaient leurs mains et s'hypnotisaient mutuellement pour passer dans leur univers particulier. Nigel fermait les yeux, et se plongeait dans ses rêves, allongé sur le sable. Alexandra, son passé. Les années qui avaient suivi l'affaire Icare.

Ce qui hérissait les journalistes du *New York Times* était justement ce qui attirait les femmes. Dans les soirées, elle se mettaient subrepticement dans son sillage, la lèvre boudeuse, faisaient semblant d'examiner une gravure et lui tombaient dessus abruptement, ouvrant de grands yeux de biche chargés d'exprimer une surprise polie tandis qu'il grommelait qu'il était bien, en effet, celui qu'elles croyaient, et que leur main montait inconsciemment à leur gorge caresser un ruban ou un foulard, geste étrangement sensuel à décrypter s'il le voulait.

Ça lui arrivait souvent. C'était des femmes chargées de tension, d'électricité, avait-il l'impression, des femmes sensibles à l'aspect rite masculin mystérieux, fondamental et funeste, de l'aventure d'Icare, célébré loin du regard des pontifes et, plus important, des femmes.

Elles étaient de toutes sortes de genre et de type. (« C'est typiquement masculin », lui avait dit l'une d'entre elles en ajustant sa chevelure aile-de-corbeau, « de classer les femmes en types. » Un peu gêné – cela se passait à New York, où faire des distinctions de ce genre n'était pas à la mode cette année-là – il se mit à rire, prit une gorgée de chablis, et la quitta peu après, en se disant qu'après tout, il n'aimait pas tellement son type.) Il les classait ainsi : le type Junon ; le type tendu et noueux ; le type amande noire et sensuelle ; le type vierge à la Rubens ; et les autres. Comment ne pas parler de types ? Il éprouvait un besoin irrépressible de les classer, d'analyser, d'étudier. Il finit cependant par se voir agir avec un certain recul, par contrôler ses réactions, et par ne plus se laisser porter par ses impulsions. Alors, il laissa tomber. Le chargé des relations extérieures de la NASA qui tournait constamment autour de lui pour le conserver « en flèche » à la Tri-D se démena pour qu'il garde son « image saturée », mais Nigel abandonna. Et, au bout de quelque temps, trouva Alexandra.

Parmi toutes ces filles, il s'en était trouvé une pour le regarder droit dans les yeux, lire immédiatement le fond de sa pensée, et répondre par un sourire tordu de folle, en louchant. Il avait ralenti, s'était arrêté, et avait essayé de deviner ce qu'il y avait derrière le délicieux visage aux lèvres rouges. Il s'était rapproché, et avait

rencontré Alexandra.

Le passé n'avait vraiment rien d'un parchemin ou d'un ornement de l'esprit avec lequel on pouvait jouer comme on l'entendait, non. C'était un brouillard, un nuage blanc fait de cellules cérébrales mortes ayant autrefois contenu des souvenirs d'où les détails tombaient comme une vieille peau, jusqu'à ce que certains moments, lumières tièdes et jaunes allumées au hasard, continuent à briller seuls dans la brume. Il ne se souvenait plus, par exemple, s'il avait rencontré Shirley avant ou après Alexandra. Il avait fui l'univers oppressif de la NASA, sans s'en rendre compte pleinement, et en rencontrant Alexandra il avait dépouillé le vieil homme. Il se rappelait clairement les longues discussions sérieuses qu'il avait eues avec elle, en buvant un vouvray tellement glacé qu'il lui engourdisait la langue. Il se rappelait les promenades sur les pentes méridionales du mont Palomar, la visite des ruines du grand télescope, les lézards se chauffant sur les pierres ; et les nuits sèches, étrangement obscures après le coucher du soleil, et la fraîcheur pénétrante qui caractérisent toutes les villes côtières de la Californie.

Au début, au moment où les choses n'étaient pas encore très solides, Alexandra et Shirley se voyaient encore séparément, grâce à un emploi du temps élaboré avec rigueur ; mais quand elles se rendirent compte que cela tournait à la comédie, elles retrouvèrent leur naturel. Leur cercle d'amis se rétrécit jusqu'à ne plus être composé que de deux personnes, Nigel et Alexandra, cercle refermé mais non de façon obsessive et possessive. Chacun vivait dans son univers, elle à American Airlines et lui à la NASA, décrivant chacun une orbite dont le centre était l'endroit où ils se rencontraient. Shirley parcourait sa propre orbite autour de ce centre, comme une lune dépendant de leur influence planétaire. Toujours changeant, toujours se transformant, l'espace dans lequel tous trois évoluaient conservait néanmoins une simplicité toute pythagoricienne, celle d'une unité centrée sur les deux...

« Nigel, réveille-toi. Nigel ! » Shirley se penchait sur lui, lui cachant le soleil. « Il faut partir ; elle a encore cette impression de nausée. »

Il s'assit. À quelques mètres de là, Alexandra lui adressa un pâle sourire, l'orbite de ses yeux creuse et sombre, l'ombre de la femme qu'il venait d'évoquer à l'instant. Il fit un effort pour détourner les yeux.

Ils prirent un autobus express pour se rendre à la foire d'automne du comté d'Orange ; le véhicule circulait sur l'autoroute de Santa

Anna, sur les hauteurs, et passa au-dessus des ruines délavées et crevassées de la Mirada et de Disneyland, sur lesquelles gagnaient peu à peu les vergers d'orangers.

Alexandra visa avec le plus grand sérieux les silhouettes mobiles servant de cibles, et en fit tomber trois avec les balles bourrées de papier, ce qui lui valut de gagner une poupée de bois au sourire idiot. Ils montèrent dans le grand huit, se délectant aux quelques secondes en chute libre de la boucle complète. Ils allèrent contempler ensuite du bétail gras à faire peur, examiner les agneaux aux yeux bruns et caresser la tête hirsute des chevreaux.

Un cercle de Nouveaux Enfants en train de chanter les accosta. Nigel les écarta d'un geste, mais Alexandra resta en arrière pour leur parler, hors de portée de son oreille.

Ils s'assirent sous de grands parasols et dégustèrent la nourriture de la foire : des *tacos*, des salades, des *sansejen* croustillants. Nigel but dans une chope.

Puis, paraissant établir un constat définitif, Alexandra remarqua à brûle-pourpoint : « Nous aurions dû avoir des enfants.

— Voyons, Alexandra, nous avons bien réfléchi à la question. Avec notre travail...

— Mais comme ça il y aurait eu au moins quelque chose... »

Elle battit rapidement des paupières, piqua du nez et avala une bouchée de son plat de *simbani* aux pâtes.

Mal à l'aise, Nigel jeta un coup d'œil à la table voisine. Une mère était en train d'encourager son fils à finir rapidement son assiette afin que toute la famille puisse aller voir la foire au bétail. « Um, um, Mmaman. » L'enfant attrapa maladroitement le *taco* restant de la main gauche, et le jeta théâtralement au sol. Mais la manœuvre avait été bien calculée ; car la mère ne vit que la chute du *taco*, non la préparation du geste. « Oh », fit l'enfant sans conviction.

« Régulé », dit Alexandra.

Nigel se tourna vers elle et vit qu'elle souriait.

« D'accord, je comprends très bien. Mais ce que je n'arrive pas à saisir, c'est pourquoi on doit me poser aussi un mouchard. » Nigel s'inclina en avant et vint caler ses coudes sur le bureau de Dr Huffman. Alexandra garda le silence et resta sans bouger, les mains croisées. Huffman eut une grimace et reprit ses explications.

« Parce que je ne peux pas uniquement compter sur l'appareil de

contrôle qu'Alexandra devra porter partout avec elle. Son avertisseur est bien plus complexe que le vôtre – il est directement branché sur son système nerveux – mais son transmetteur radio n'a qu'une très faible portée. Si elle se trouve trop loin du contrôle, elle peut être victime d'une hémorragie cérébrale et tomber dans le coma, tandis que vous vous direz qu'elle ne fait que somnoler. Mais avec le petit espion dans votre oreille, vous saurez que quelque chose ne va pas, même si l'appareil de contrôle est hors de portée.

— Et je vous avertis.

— Pas moi, mais une équipe d'urgence. » Huffman soupira, l'air soudain fatigué et un peu agacé. « Si vous partez en voyage, ou si simplement vous allez faire une promenade en laissant l'appareil derrière, les deux espions sont nécessaires.

— Ça ne risque pas d'abîmer mon oreille interne ni d'affecter mon équilibre ? Vous savez que la NASA doit approuver...

— Je suis au courant, monsieur Walmsley. Ils vous donneront le feu vert, j'ai vérifié.

— Le tien, Nigel, est simplement un..., intervint Alexandra.

— Un transducteur acoustique, compléta Huffman.

— Oui. Le mien peut en revanche transmettre un diagnostic complet. Nous serons tous les deux branchés sur la même longueur d'onde, ajouta-t-elle avec un sourire, mais tu ne seras que... eh bien, comme un clignotant pour avertir le mien. Tu...

— J'ai compris, j'ai compris », la coupa Nigel en se levant brusquement pour faire les cent pas, nerveux. « Vous dites que le mien peut s'enlever comme ça, on fait sauter le bouchon, et hop, me voilà comme neuf ?

— Et sans douleur. » Huffman le regarda sans ciller. « Nous pourrions interroger le diagnostiqueur d'Alexandra, ou simplement vérifier qu'il fonctionne toujours, sans avoir à toucher à vos implants. »

Nigel cligna rapidement des yeux comme quelqu'un pris de frousse. L'idée d'une opération l'avait toujours mis dans tous ses états, et il haïssait jusqu'aux examens de contrôle de la NASA. Mais ce qui l'énervait le plus étaient le calme et l'assurance avec lesquels le Dr Huffman et Alexandra parlaient de la possibilité de dommages massifs dans son système nerveux. De cette maladie et des ravages qu'elle pouvait engendrer, de cette lente dégradation des fonctions. Puis l'hémorragie. Puis...

« Bien entendu, je le ferai ; bien entendu, maintenant que j'ai

compris. Bien entendu. »

Il vola jusqu'à Houston pour ses séances d'entretien et de formation permanente. Il arriva en compagnie de deux autres astronautes qui, comme lui, travaillaient au sol, mais avaient un statut de réserviste pour d'éventuelles opérations dans l'espace lointain. Ils empruntèrent un vol commercial ; cela faisait longtemps que les astronautes n'avaient plus droit aux appareils privés. Ses deux compagnons de voyage étaient du genre habituel : robustes, de bonne humeur, tenaces. Nigel franchit avec succès les épreuves physiques, y compris la plus pénible de toutes depuis toujours : de l'eau froide versée dans une oreille qui faisait tourner les yeux dans tous les sens, tandis que le cerveau, en pleine confusion devant les informations contradictoires émanant des deux canaux semi-circulaires, l'un disant chaud et l'autre froid, se débattait comme il pouvait et que le monde s'inclinait de façon délirante. Puis une journée dans le module d'entraînement, un univers d'interrupteurs, de manettes, de tuyaux, de réservoirs, de capteurs, de valves, de connexions et de quincaillerie n'en finissant pas. On le centrifugea là-dedans, on mesura ses réflexes. Il réapprit à respirer sous une accélération de plusieurs g : gonfler les poumons, puis respirer par petites bouffées rapides, du haut des bronches, en quelque sorte. Finalement, le cinquième jour, il partit en orbite basse sur une navette spatiale de livraison de matériel. En gravité zéro son sang s'accumula dans différentes parties de son organisme, faisant croire à ce dernier que le volume total s'en était accru. Il urina davantage, accumula des hormones, mais toujours dans des proportions acceptables selon les normes. Il réussit son examen, obtint ses crédits de vol, et revint vers la Terre. La navette atterrit dans le Nevada. Quand il arriva à l'appartement, il ne trouva que Shirley, en train de lire. Alexandra venait d'entrer à l'hôpital pour des examens qui devaient durer toute la nuit.

Il tourna en rond sans même défaire ses bagages. Quand ils allèrent se coucher, Nigel prit conscience que c'était la première fois qu'ils passaient une nuit ensemble sans Alexandra. Leur intimité eut dans ces conditions quelque chose de forcé : déplacé et inévitable à la fois. Il s'évertua, en la caressant, à trouver le bon rythme ; tous deux se comportèrent avec maladresse, tâtonnant comme si leurs corps leur étaient mutuellement inconnus. Finalement ils renoncèrent avec des excuses contraintes, une théorie vaguement murmurée sur la fatigue et l'heure tardive, pour s'enfoncer dans l'oubli du sommeil, dos à dos, le drap se creusant entre eux.

Au cours des longs après-midi pendant lesquels Alexandra se reposait, il se plongea dans la littérature scientifique des dernières décennies relative à son domaine. Il s'aperçut que certaines théories avaient une existence cyclique. Vers la fin du xx^e siècle, par exemple, l'idée que la vie était un phénomène courant dans l'univers était passée du statut d'hypothèse improbable à celui d'affirmation courante – du moins jusqu'aux premiers programmes d'écoute radio. Puis comme les années passaient sans apporter de résultats, un certain désintérêt se manifesta. On abandonna les grands programmes dans lesquels des radio-télescopes géants tendaient leur immense oreille au bruit de fond de l'univers, sur la bande de fréquence de l'hydrogène. Aucun changement spectaculaire ne se produisit quant à la théorie sous-jacente – l'évolution de la matière paraissait devoir déboucher presque automatiquement sur la vie en de nombreux endroits – mais l'enthousiasme n'y était plus. Si la galaxie grouillait de vie, comment se faisait-il qu'il n'y eût aucune balise radio laissée pour guider les hommes ? Aucune bibliothèque galactique ? Peut-être l'homme était-il simplement trop peu patient ; peut-être aurait-il dû écouter calmement pendant des siècles, sans tenir compte du coût. Nigel se demanda comment évoluerait le débat sur l'utilité des radio-télescopes lorsque l'existence du Dahu serait rendue publique. Le cas d'un seul et unique visiteur pouvait-il bouleverser les attitudes ? D'un point de vue affectif, probablement. La clef résidait dans le Dahu lui-même.

Ils faisaient toujours des apparitions aux soirées organisées par leurs divers amis, ou allaient passer la nuit dans l'appartement encombré de Shirley, à Alta Dena. Mais Alexandra ne supportait plus autant l'alcool ; elle se fatiguait vite, et demandait à rentrer à la maison de plus en plus tôt.

Elle ne travailla plus que trois, puis deux jours par semaine ; puis elle ne passa plus qu'une seule journée au bureau. L'affaire avec les Brésiliens suivait son cours ; on en était maintenant à explorer le maquis des problèmes légaux posés par la transaction, et les difficultés faisaient boule de neige. Peu à peu elle perdit pied, et on ne lui confia plus que des tâches plus limitées à accomplir.

Nigel résista aux tentatives de Shirley pour le convaincre d'assister aux – comment dire, réunions ? assemblées ? services religieux ? – des Nouveaux Enfants. Il n'aurait pas su dire si Shirley y assistait à cause d'Alexandra ou le contraire ; quant à Alexandra, qui le connaissait bien, elle ne lui en parlait presque jamais.

Il se levait tôt le matin et lisait les ouvrages des Nouveaux Enfants comme les *Nouvelles Révélations*, la superstructure intellectuelle du

mouvement. Ils lui donnaient l'impression d'un bric-à-brac religieux constitué à partir de pièces détachées des anciennes croyances. Avec en son cœur ce qu'il avait soupçonné : une parodie du Dieu de l'Ancien Testament, obsédé par la puissance de son propre nom, capable de comptabiliser mesquinement le moindre des actes de ses dévots pour décider de leur salut. Dans ses bagages, ce Dieu possédait un assortiment complet de guerres, d'épidémies, d'inondations, de tremblements de terre et de morts épouvantables pour traiter les infidèles. Un lien absurde était fait entre ce Dieu, le Bouddha, le Christ, John Smith et Einstein – puisque c'était lui qui, d'un claquement de ses doigts sacrés, les avait créés.

Ce matin-là, il referma sèchement les *Nouvelles Révélations* avec son Dieu mesquin, se leva et se mit à arpenter la chambre. Alexandra dormait, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte.

Il ne l'avait jamais vue dormir ainsi auparavant. La position de son corps semblait démentir le fait même qu'elle se reposait. Tendue, et néanmoins vulnérable. Il eut soudain l'impression de se rendre compte de la présence de la mort ; une petite chose s'animant au loin, battant lentement des ailes dans l'air de la nuit pendant qu'elle dormait. Recherchant la maison sans se presser. Entrant par une fenêtre. Passant dans l'ombre de la chambre. Silencieuse, lente. Voletant. Voletant jusqu'à sa bouche tombante.

Huit

Lubkin appelait fréquemment ; Nigel écoutait attentivement, mais ne réagissait guère. On n'avait rien appris de nouveau sur le Dahu, et il lui paraissait sans intérêt de se perdre dans les spéculations. Lubkin était aux cents coups, car le Président venait de créer un comité mixte exécutif, avec à sa tête un homme du nom d'Evers, pour contrôler la situation. Le Commex, comme l'appelait Lubkin. Le Commex se réunissait au J.P.L. dans une semaine ; Nigel viendrait-il ?

Il s'y rendit, de mauvais gré. Evers se révéla être un gaillard bien bronzé à la carrure athlétique, à la mise soignée, et qui ne se découvrait guère. Il arborait cet air de quelqu'un qui assume des responsabilités élevées depuis tellement longtemps qu'il tient pour acquis que tout le monde doit s'incliner devant son autorité. Evers prit Nigel à part avant la réunion proprement dite, et essaya de lui soutirer

des renseignements inédits sur la destination véritable du Dahu. Nigel avait bien sa petite idée, mais il répondit qu'il ne possédait pas le moindre indice.

La réunion se caractérisa par beaucoup de discours et pratiquement aucune information nouvelle. Le rendez-vous avec Vénus semblait maintenant tout à fait probable, à la suite de l'analyse détaillée du survol de Mars ; mais les raisons qui motivaient les déplacements du Dahu restaient toujours aussi mystérieuses. Depuis que le réseau des télécommunications via satellites avait été terminé, dans les années 90, la Terre n'émettait plus aussi puissamment que par le passé. Un arc-en-ciel produit habilement par implosion magnétique en Arabie Saoudite était envoyé au Japon par un rayon direct répercuté par un satellite ; aucun signal n'allait se perdre dans l'espace extérieur, avec ce procédé. Le Dahu pouvait très bien n'avoir perçu aucun signal cohérent électromagnétique avant de s'être trouvé à proximité de Mars. Mais néanmoins, la question restait entière : pourquoi Vénus ? Pourquoi aller là-bas ?

L'agitation d'Evers et de ses conseillers scientifiques ne fut pas sans amuser Nigel. Lorsqu'on leur posait une question précise, ils se protégeaient en employant un jargon d'une parfaite neutralité. C'est ainsi que « je crois » devenait dans leur bouche « on est en droit d'estimer que » ; toutes les opinions étaient formulées à la voix passive, et elles semblaient ne provenir de personne en particulier.

Au moment où la réunion prit fin, il se dit qu'il avait plus de plaisir à se colleter avec l'énigme que représentait la chose dont on ne connaissait que la torche incandescente et qui se dirigeait en ce moment vers Vénus, qu'à assister à des comités où, sous l'œil d'Evers l'impénétrable, tout le monde faisait assaut de faux-fuyants et d'hypocrisie.

Lubkin appela. Le Dahu ne réagissait ni à un signal radio directionnel ni à un rayon laser puisé.

Évidemment non, pensa Nigel. La chose a perdu sa naïveté. Il lui a suffi de regarder un ou deux programmes de la tri-D pour devenir très prudente. Elle a besoin de temps pour nous étudier avant d'avancer un orteil frileux dans l'eau.

D'autres nouvelles : Evers augmentait le budget. On faisait appel à de nouveaux spécialistes, sans toutefois tout leur dire. Aucun ne saurait, en réalité, ce qui était en train de se passer. Ce gars, Ichino, travaillait bien. La poursuite continuait. Aucun signe du Dahu.

Nigel acquiesça, grommela une politesse et retourna auprès

d'Alexandra.

Alexandra qui avait raison, venait-il de comprendre : tous deux étaient restés pendant des années sur une plage de temps suspendu. Il n'avait pas oublié le petit garçon de la foire du comté d'Orange. Les couples avec des enfants possédaient un point de repère naturel. Ils grandissaient, ils se développaient ; on pouvait voir leurs efforts pour se transformer en un être humain, un nouvel élément dans la richesse du monde. Alexandra n'avait fait que grimper au sommet d'une termitière commerciale. Les Brésiliens allaient acheter la foutue compagnie aérienne, la chose était claire, maintenant ; mais de quelle importance était ce fait par rapport à son existence d'être humain ?

D'habitude, Nigel quittait les réunions du Commex dès qu'elles étaient officiellement terminées. Sans autre précision sur la trajectoire exacte du Dahu, il ne voyait pas de quoi on pouvait utilement parler. À l'issue de l'une d'elles, Lubkin le suivit hors de la salle jusque dans l'ascenseur. Nigel répondit distraitement à son salut, et se mit à se gratter la joue, couverte d'une barbe bleue d'un jour ; le bruit résonna bizarrement fort dans l'ascenseur.

« Voyez-vous, commença Lubkin tout à trac, ce qui me plaît dans une situation comme celle-ci, avec un petit groupe sur l'affaire, c'est la manière dont elle rapproche les gens.

— C'est aussi l'effet produit par le gin. »

Lubkin eut un petit rire fait d'aboiements secs. « Je suis bien content qu'Evers ne vous ai pas entendu dire ça, mon vieux. Il aurait été aussi furieux qu'un crapaud auquel on raboterait ses verrues.

— Ah ? Et pourquoi ?

— Il, euh, il tient beaucoup à ce que nous formions un groupe solide.

— Dans ce cas il doit éprouver quelques doutes à mon égard.

— Mais non, je n'irai pas jusqu'à dire ça. Simplement, nous éprouvons tous pour vous des sentiments particuliers.

— Comment ça ?

— Eh bien voyez-vous », dit Lubkin en le scrutant comme s'il essayait de déchiffrer quelque chose sur son visage, « vous avez été là-bas. Sur Icare. Vous avez vu certaines choses que jamais un autre être humain ne verra ».

Nigel se mordilla la lèvre sans répondre.

« Mais vous connaissez les photos que j'ai prises, dit-il au bout d'un

moment. Elles...

— Ce n'est pas pareil. Bon sang, Nigel, ce que vous avez fait – je veux dire pénétrer dans Icare – c'est peut-être ça qui a fait venir le Dahu.

— Vous voulez parler de la brusque émission radio ?

— Ouais. Pourquoi une épave enverrait-elle un signal d'une telle puissance ? »

Nigel haussa les épaules et souleva les sourcils avec une expression légèrement comique, dans l'espoir de lui faire changer d'humeur. « J'ai bien peur que tout ça ne me dépasse, avoua-t-il.

— Si ça vous dépasse, répondit Lubkin au moment où l'ascenseur s'arrêtait, je suis bien tranquille que ça nous dépasse tous, Nigel. »

Le coordinateur se dandina, comme quelqu'un d'un peu gêné. Bon, il faut que je file. Mes amitiés à Alexandra. Et n'oubliez pas notre soirée, n'est-ce pas ?

— Entendu. »

En quittant le bâtiment, Nigel se sentit soulagé d'être débarrassé du coordinateur ; c'était un homme qu'il trouvait fondamentalement difficile à apprécier, mais qui cependant venait de le toucher, au cours de ce bref échange. L'expression qu'il avait vue sur le visage de Lubkin lui avait rappelé celles d'autres personnes de la NASA avec lesquelles il avait parlé au cours de ces années passées, des gens qu'il voyait parfois pour la première fois et qui l'avaient accroché par le revers du veston dans une cafétéria ou un couloir. Ils soulevaient un ou deux points de détail bizarres sur Icare, ou lui posaient une question technique qui, à leurs yeux, n'avait pas été suffisamment éclaircie dans le rapport. Certains se montraient froids, très hommes d'affaires, d'autres laissaient leurs phrases en suspens pendant de longues secondes, comme si, trop conscients de la présence de Nigel (qui pendant ce temps portait un plateau-repas ou attendait de se rendre à une réunion mais ne voulait pas se montrer discourtois), ils n'arrivaient cependant pas à le laisser partir. Certains balbutiaient quelque chose avant de battre en retraite, tandis que d'autres, après une ou deux remarques idiosyncratiques sur un détail, se lançaient dans un discours jovial, sans prévenir, puis lui écrasaient les mains et partaient avant qu'il ait pu répondre quoi que ce fût. Et c'était presque toujours les mêmes phrases qui réapparaissaient au cours de ces rencontres : *Vous avez été là-bas... vous avez vu certaines choses que... les photos, ce n'est pas la même chose... ça ne peut pas rendre ce que c'était exactement... vous, vous y avez été...*

Comme les autres, Lubkin le respectait vraiment et le mettait à

part, comprenait-il. Nigel en retirait l'impression que les gens se comportaient comme si une sorte d'aura se dégageait de lui. D'habitude il réussissait assez bien à l'ignorer. Il lui était arrivé de se dire que c'était sans doute ce qui avait dû également se produire pour les premiers astronautes. Il avait consulté les ouvrages qui parlaient de cette période, mais il n'y avait pas appris grand-chose. Il avait gardé le souvenir de Buzz Aldrin se réfugiant dans la dépression et l'alcool, vivant seul après son divorce, barricadant portes et fenêtres, décrochant le téléphone, et buvant, buvant pendant des jours, réfléchissant et buvant. Lui-même subirait-il l'attaque de ce même démon qui avait détruit Aldrin ? À cause de ce que les gens attendaient de lui ? *Vous avez été là-bas... vous l'avez touché...* Eh oui, il l'avait touché. Et peut-être en avait-il été changé. Et changé aussi du fait de ce que les gens pensaient qu'il était arrivé.

Quelques jours plus tard l'ordinateur domestique de Nigel afficha un événement qu'il avait mis en mémoire pour être ressorti en temps voulu : catégorie : astronomie, 1b (planétaire) ; phénomène périodique, comme prescrit. Une éclipse partielle du soleil par la lune sera visible depuis le sud de la Californie, à 14 h 46, heure locale, dans deux jours.

Pour une fois, ils décidèrent de faire un véritable déjeuner, mais tardif, sous la forme d'un pique-nique élaboré, sur la pelouse à l'arrière de la maison. Au menu, il y avait du bœuf braisé en cocotte, avec oignons, haricots et un assortiment d'épices ; une salade de tomates et de concombres ; un gazpacho ; des cœurs d'artichaut cuits au jus de citron ; un excellent pinot noir ; et comme dessert de la crème glacée à la noix de macadamia. Alexandra mangea avec délectation ; elle découpait de petits morceaux d'artichaut bien nets qu'elle glissait ensuite prestement entre ses dents, allongée de côté sur la pelouse, l'avant-bras qui la soutenait disparaissant presque complètement dans le gazon. Le genou qu'elle avait relevé venait de faire glisser sa jupe rouge, exposant deux cuisses blanches à la morsure du soleil, un soleil dont le disque commençait à s'entamer. Ce mouvement paresseux, qui venait de lui révéler la blancheur cendrée de l'intérieur de ses cuisses comme un endroit nouveau et secret de son corps, lui causa une émotion qui lui serra la gorge. Au-dessus d'eux, la lune dévorait le soleil. Alexandra s'étendit alors complètement sur l'herbe avec un soupir, et lui fit signe de mettre les lunettes spéciales qu'ils avaient achetées pour l'occasion. Nigel s'allongea à son tour et, quand sa tête vint s'appuyer sur le sol, il eut l'impression de sentir sous lui la rondeur de la Terre et le mouvement par lequel elle l'emportait vers l'horizon. Il eut pendant quelques

instants la conscience aiguë d'être ainsi collé par la grâce de M. Newton sur ce qui était en réalité une balle, une chose sphérique, et non la trompeuse étendue plate que les hommes avaient l'impression d'habiter (ce qui lui fit se souvenir qu'un sauvage, d'après le Dr Johnson, était quelqu'un qui voyait des fantômes, mais ne voyait pas la loi de la gravitation). Certaines des premières observations d'éclipses, lui avait rappelé le programme de son ordinateur, avaient été faites dans ce centre intellectuel qu'était jadis Alexandrie. C'était dans cette ville que l'on avait édifié la célèbre bibliothèque réunissant les œuvres grecques et latines, jusqu'à ce que, au cours d'une invasion arabe, un sultan décide que si ces livres disaient la même chose que le Coran, ils étaient inutiles, et qu'ils étaient nuisibles s'ils disaient autre chose ; et que dans les deux cas, il fallait les détruire. Ce qui fut fait, par le feu.

Il cligna des yeux. Les ténèbres dévoraient le soleil. Alexandra lui posa quelques questions auxquelles il répondit, d'une voix un peu pâteuse à cause du pinot noir et de la légère hébétude qui s'était emparée de lui dans la chaleur de l'après-midi. Mais un rafraîchissement de l'air se produisit, et le gazon devint froid sous lui. Là-haut, le soleil continuait à se faire dévorer par les ténèbres. Mais il s'agissait d'une éclipse partielle ; lentement, un rideau fut tiré devant la matière morte mais en furie, sculptant un croissant dans l'étoile ; Nigel vit soudain se dessiner un cercle incomplet se terminant sur des cornes grandes ouvertes, dont les pointes brillaient d'une énergie folle.

Quelque chose se mit à tourner en lui, *Je me meurs, Égypte, je me meurs*, lui serra la gorge, et il se mit à cligner des yeux, à cligner des yeux, pour voir s'ouvrir et se fermer les mâchoires du gouffre éternel suspendu au-dessus de leurs têtes.

Neuf

Alexandra tint beaucoup à se rendre à la soirée des Lubkin. À cette idée, son intérêt se réveilla, et une petite lueur de vie s'alluma dans son regard. Elle avait toujours manifesté davantage d'enthousiasme que lui, chaque fois qu'ils avaient pris des vacances, et son humeur, au cours des premières semaines de décembre, s'était nettement améliorée. Nigel mentionna la chose à Huffman. Se fondant sur les analyses de laboratoire, le médecin estima qu'elle avait peut-être atteint un stade de stabilisation de la maladie ; les médicaments y étaient peut-être aussi pour quelque chose. La maladie ne se développerait peut-être pas davantage. Bien des peut-être.

On aurait dit que l'état d'Alexandra avait choisi le moment pour s'améliorer. Elle acheta une robe qui dénudait avec art son sein gauche, et trouva pour Nigel une chemise aux manches bouffantes noir et beige. Il se sentit ainsi un peu trop le point de mire, en arrivait à la soirée, mais il descendit en une demi-heure une demi-bouteille de vin rouge du Chili qu'il avait trouvée au bar, et tout alla pour le mieux. Alexandra était redevenue elle-même ; elle s'installa dans un angle stratégique de la salle de réception, et les invités, pour la plupart des gens du J.P.L., ne tardèrent pas à faire cercle autour d'elle. Nigel parla un peu avec quelques personnes qu'il connaissait, mais, pour une raison mystérieuse, il y avait une certaine inadéquation entre les mots qu'il prononçait et ce qu'il avait en tête. Il se promena dans la maison de Lubkin, et contempla pendant un moment le brouillard vespéral qui montait, grignotant la colline et les bosquets de jacaranda. La maison était construite dans le style nouveau, c'est-à-dire en pierres appareillées et en placages légers, et comportait de grandes fenêtres ovales donnant sur le panorama brumeux de Pasadena.

« Dites-moi, Nigel, je crois que vous aimeriez connaître M. Ichino, non ? »

Nigel se retourna gauchement. Il ne s'attendait pas à être interpellé par Lubkin, et fut surpris par l'homme de petite taille à l'air enthousiaste qui lui tendait la main. Il avait toujours cru que les Japonais étaient des gens impassibles et impénétrables, mais une sorte d'intensité tranquille émanait de celui-ci, alors même qu'il n'avait pas

dit un mot.

« Ah ! oui (ils se serrèrent la main) ; j'ai cru comprendre que vous alliez travailler sur la télémetrie et les ordinateurs en liaison avec Houston.

— Oui, en effet, répondit Ichino. Je n'ai fait que voir les grandes lignes du problème, jusqu'ici. Je dois avouer que votre programme de recherche du Dahu est tout à fait remarquable. »

Lubkin eut un léger raidissement en entendant cette dernière remarque.

« Je suis désolé, ajouta précipitamment Ichino. J'éviterai à l'avenir de mentionner ce terme en public. »

La tension qui habitait le visage de Lubkin retomba un peu. Il acquiesça, regarda tour à tour les deux hommes avec une expression indécise, puis murmura quelque chose à propos des boissons et partit. Ichino réprima un sourire. Les deux hommes échangèrent un rapide coup d'œil. Pendant un instant, ils se comprirent parfaitement.

Nigel eut un hennissement. « On a défini l'art, dit-il avant de prendre une gorgée dans son verre, comme un ouvrage adroit réalisé dans le cadre de certaines contraintes.

— Nous sommes alors des artistes, répondit le Japonais.

— Sans le vouloir.

— Exact. » Ichino eut un large sourire.

« Avez-vous repéré le, euh, l'objet, déjà ?

— Repéré... ? » Le front brun clair de M. Ichino se plissa de rides.
« Et comment aurions-nous pu ?

— Par radar. En fusionnant en un seul réseau les capteurs d'Arecibo et de Goldstone.

— Ça pourrait marcher ?

— J'ai calculé que oui.

— Mais... mais tout le monde sait qu'il est impossible de suivre des sondes spatiales dans l'espace au radar, au-delà d'une certaine limite.

— Parce qu'elles sont trop petites. Bien entendu nous n'avons jamais vu le... la chose, et nous ne connaissons donc pas sa taille exacte. Mais en me servant de la luminosité apparente de son réacteur thermonucléaire, j'ai fait une estimation de la masse qu'il devait entraîner.

— Elle est importante ?

— Très. Elle ne devrait pas être inférieure à un ou deux kilomètres pour l'un de ses côtés.

— Deux kilomètres ? À l'aide d'Arecibo il serait très facile...

— Exactement.

— Vous en avez parlé à M. Lubkin ?

— Non. J'aurais cru que quelqu'un avait déjà dû se dire la même chose. »

À voir l'expression qui apparut sur le visage de M. Ichino, Nigel comprit très clairement que le style Lubkin habituel prédominait toujours ; Lubkin faisait ce qu'on lui demandait de faire, un point c'est tout. Au diable les innovations.

Un plateau chargé de victuailles passa à leur portée. Nigel y cueillit une sorte de pâte violette à base de fruits de mer qu'il étendit sur un cracker. Il se sentait affamé, tout d'un coup, et rafla une poignée de canapés. Il demanda au garçon qui assurait le service un peu plus de ce vin du Chili. Ichino était lancé en pleine explication, en termes choisis avec soin, sur la façon dont se poursuivaient les recherches du Dahu – lesquelles se montraient singulièrement décevantes – lorsque arriva le vin rouge. Nigel se fit servir copieusement, puis, avec un geste ample, proposa au Japonais de changer de coin.

Celui-ci le suivit d'un pas tranquille, la glace tintant dans son verre empli d'un mélange très dilué. Nigel s'avança dans un couloir et poussa une porte déjà entrebâillée. La salle de récré familiale. Il inspecta rapidement le matériel électronique, qui comportait les choses habituelles, écrans et consoles, simulateurs de sensations.

« Bel écran, n'est-ce pas ? » dit-il en se dirigeant vers le récepteur laiteux et inerte de tri-D. Il l'alluma.

Un homme en uniforme noir et orange, une longue épée couverte de sang à la main, était en train d'étriper une jeune fille.

La chose aux ailerons dorsaux d'argent fit un geste explicite en souriant, le regard fixe. Mâle ? Femelle ? Transex ? Elle murmura, la voix chaude, tordant...

« Un peu osé, dirait-on, remarqua Nigel en éteignant le récepteur.

— Nous ne devrions peut-être pas regarder dans son choix de canaux privés, dit M. Ichino.

— C'est tout à fait vrai », admit Nigel. Il passa sur les circuits publics. « Ça fait un moment que je n'ai pas regardé un de leurs programmes. »

Une image aux couleurs criardes apparut. Les deux hommes regardèrent pendant un moment.

« Ah ! c'est un crime à l'hibernation, voyez-vous, dit Nigel ; son but est de détruire ce complexe urbain sous-marin, afin que la femme-là, celle en rouge... » Il s'arrêta. « C'est vraiment de la merde, non ? » Il changea de chaîne.

Les corps luisants ondulaient en longues lignes. Sous la lumière aveuglante des projecteurs, ils formaient les cercles sacrés, hors champ pour l'instant, tandis qu'au centre le feu de bûches empilées faisait rage, envoyant en l'air des gerbes d'étincelles. Les pieds martelaient le sol usé. Un gong au son grave marquait la mesure. Tourner, tourbillonner, taper du pied, chanter...

« C'est encore pis qu'avant », dit doucement M. Ichino, qui tendit la main vers la télécommande. Nigel l'arrêta. « Non, s'il vous plaît. »

Ils chantent, ils tournent sur eux-mêmes sur un rythme effréné, les corps luisent de sueur. Leur chœur incertain se gonfle de nouvelles forces.

*Courir, vivre, sauter, s'élever,
Déborder, aimer, voler, mourir,
Une seule fois et tous ensemble
Chants joyeux, amour toujours*

Les cercles tournoient autour du feu central. Tourbillonnent follement. Les pieds martèlent le sol. Chants.

« L'un dans l'autre, grogna Nigel, je crois que je préfère encore l'opium en tant que religion du peuple.

— Mais vous vous êtes perdus, ici, messieurs », fit une voix depuis la porte. Accompagné d'Alexandra, un homme grassouillet pénétra dans la pièce. Ses yeux brillaient entre les replis de ses paupières tombantes, et il fit suivre sa remarque d'un rire profond.

« C'est de pain et de jeux que nous avons besoin. On est incapable de donner du pain indéfiniment. Alors », il tendit les mains en un geste emphatique, « ce sont les jeux, indéfiniment. »

Présentations. Il s'appelle Jacques Fresnel, il est français, en train de finir deux années d'études aux États-Unis. (« Ou du moins ce qu'il en reste », ajouta Nigel, ce à quoi Fresnel répondit par un hochement de tête incertain.) Sujet d'étude : les Nouveaux Enfants, grandes tendances et petites chapelles. C'est ainsi qu'Alexandra avait engagé la conversation avec lui et avait décidé de le présenter à Nigel, soupçonnant que la confrontation serait intéressante. (Et même si les

Nouveaux Enfants n'étaient pas le sujet de conversation préféré de Nigel, il fut envahi d'une vague de bonheur à ce signe de vitalité reconquise. Elle reprenait plaisir à susciter des rencontres, et se montrait plus sociable que lui, ce soir-là.)

« Ils représentent, voyez-vous monsieur, le ciment social. » Il tenait son verre entre ses deux mains massives comme s'il voulait le broyer, et scrutait Nigel avec détermination. « Ils sont nécessaires.

— Afin de donner leur cohésion aux fondations, dit Nigel avec affabilité.

— Exact, exact. Rien que cette semaine, ils se sont unifiés avec un certain nombre d'Églises protestantes.

— Ce n'étaient même plus des Églises, mais de simples structures administratives ne disposant plus d'un seul paroissien pour les tenir à flot.

— D'un point de vue social, ces réunifications sont fondamentales. Elles créent un nouveau lien. Elles permettent la restructuration des relations de groupes.

— Il estime qu'il s'agit d'une tendance positive, Nigel, intervint Alexandra.

— Vers quoi ?

— Elle indique en tout cas la fin de nos sociétés du Sensationnel, dit Fresnel sur le ton le plus sérieux.

— Mais pour la remplacer par quoi ? Le fanatisme ?

— Nullement. » D'un geste, il écarta l'idée. « Notre art du Sensationnel est déjà sur le déclin, écarté. Plus d'excès creux et vides. Nous allons nous tourner vers l'Ascétisme harmonieux-ascendant.

— Comment, plus d'affreux nazi étripant de jolies blondes à la tri-D, histoire de s'exciter un peu ? »

Alexandra fronça les sourcils et lança un coup d'œil à l'écran neutralisé de la tri-D.

« Certainement pas, en effet. Nous aurons des thèmes mythiques, un art intuitif fondé sur la recherche du sublime. Je n'ai pas besoin de souligner que ce sont là des sentiments qui nous font gravement défaut, aussi bien en Europe qu'ici ou en Asie.

— Comment se fait-il que tout cela se produise juste après l'époque du Sensationnel ? demanda Alexandra.

— Eh bien, les points de vue se sont modifiés, si l'on s'en tient strictement à la schématisation proposée par Sorokine. Nous pourrions bien entendu passer dans une période héroïco-prométhéenne », il

s'arrêta un instant, adressant un grand sourire à la cantonade, « mais qui de nous souhaite cela ? Plus personne ne se sent prométhéen, de nos jours, même dans votre pays.

— Nous sommes cependant en train de construire la deuxième ville de l'espace, remarqua M. Ichino. La construction d'un autre monde est certainement...

— Une simple péripétie, le coupa Fresnel, l'air plus jovial que jamais. Personnellement, je suis en faveur de telles entreprises. Mais combien de personnes peuvent-elles devenir citoyens de l'espace ?

— Si nous construisons suffisamment vite en utilisant la matière première de la lune..., commença Alexandra.

— Insuffisant, insuffisant, s'exclama Fresnel. On fera toujours des choses de ce genre, et c'est un bien ; mais là n'est pas la tendance profonde. Qu'avons-nous donc appris, au cours des quelques dernières décennies avec leur cortège d'horreurs ? Qu'il y aura toujours des dissidents, des schismatiques, des déviants, des laissés-pour-compte, des exclus, voire des hérétiques, et bien entendu la masse de ceux qui ne se conforment que de mauvais gré ou de façon purement formelle.

— Ils constituent la majorité, remarqua M. Ichino.

— Oui, la majorité ! C'est pourquoi, pour en tirer quelque chose d'utile, pour canaliser leur stupéfiante énergie potentielle, nous, nous devons – comment dire ? – les placer tous sous un même toit. » De ses mains jointes, Fresnel fit un clocher, les pierres de ses bagues figurant les gargouilles.

« Les Nouveaux Enfants, autrement dit, conclut Nigel.

— Une authentique innovation culturelle, reprit Fresnel. Typiquement américaine. Comme vos mormons, ils intègrent les éléments qui manquent aux anciennes religions traditionnelles.

— Bien remuer, assaisonner selon le goût et servir bien chaud, ricana Nigel.

— Tu ne veux même pas leur laisser une chance, Nigel, dit Alexandra, le ton soudain sérieux.

— Et comment ! Quelqu'un veut-il un verre ? » Nigel prit celui, vide, que tenait Alexandra et partit pour le bar.

La moquette semblait faite d'une matière spongieuse qui le soulevait en l'air à chaque pas. Il navigua à vue au milieu des écueils formés par des groupes du J.P.L., adressant des sourires automatiques et décourageant toute tentative pour engager la conversation. Une fois au bar, il s'empara d'un ravier d'amandes salées et grillées ; le vin du Chili n'était plus qu'un souvenir, et il se rabattit sur un bordeaux

anonyme. M. Ichino apparut brusquement à côté de lui.

« Si j'ai bien compris, dit-il, vous êtes encore astronaute en activité, monsieur Walmsley ?

— Encore, oui. » Il vida d'un trait le bordeaux, et tendit son verre au barman.

« Devez-vous faire attention à votre poids ?

— Quel coup d'œil, quel excellent coup d'œil ! » Nigel enfonça un doigt dans son estomac. « Eh oui, j'ai deux ou trois kilos en trop.

— L'alcool est une grande source de...

— Exact ! En dehors de trucs comme le ciment (mais j'imagine que vous ne le consommez pas à la louche), les boissons fortes – j'adore “ les boissons fortes ” – sont ce qu'il y a de pis pour prendre du poids. Mais pas le vin, s'il est sec, très sec. Il y a moins de calories dans un verre de bordeaux que dans quelques grammes de noix de macadamia. Quand on peut se procurer des noix de macadamia, cela va sans dire. »

Il s'arrêta, conscient d'être probablement trop volubile. M. Ichino eut un hochement de tête solennel d'approbation et demanda de la bière au barman. L'œil rond, Nigel contemplait la mousse qui s'élevait dans le verre.

« On retourne voir notre sociologue ? » finit-il par dire. Les deux hommes repartirent pour la salle de récré.

Un petit groupe s'était rassemblé autour de Fresnel. La plupart des gens portaient la coiffure à la mode, les cheveux coupés exactement à la hauteur des épaules. Le point de litige de la conversation semblait tourner autour des nouveaux gants, améliorés électroniquement, que venait d'adopter le pape : cela signifiait-il qu'il allait s'allier avec les Nouveaux Enfants ? Les médias prétendaient qu'ils débattaient actuellement du problème. Une diade homme-ordinateur venait de prédire l'absorption de l'Église catholique d'ici trois ans, en se fondant sur des paramètres sociométriques identifiables.

Nigel fit signe à Alexandra, et tous deux s'éloignèrent du groupe ; Shirley, en retard, fit son apparition à ce moment-là. Elle embrassa Alexandra et demanda à Nigel d'aller lui chercher un verre. Quand il revint, Alexandra venait d'engager la conversation avec des Soviétiques, et Shirley l'amena dans un coin.

« Viendras-tu avec nous ?

— Où ça ?

— Voir l'Immanence. Nous aimerions tellement que tu viennes avec nous, Nigel ! »

Il l'observa attentivement, essayant de lire dans ses yeux en amande placés haut au-dessus de ses pommettes si elle était sérieuse ou non. « Alexandra m'en a parlé, en effet.

— Je sais bien. Elle dit qu'elle ne fait aucun progrès avec toi. Tu te contentes de la fermer.

— Je ne vois pas l'intérêt de raconter des absurdités.

— Apparemment tu n'as pas envie de nous parler du tout, répliqua-t-elle, montant d'un ton.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se hérissa-t-il.

— Oh ! » Elle frappa du poing contre le mur en un geste emphatique, roula des yeux, et Nigel ne put réprimer un sourire en la voyant faire. *Elle aurait dû être comédienne*, pensa-t-il.

« Nigel, nom d'un chien, tu ne flexibilises absolument pas ton approche du problème.

— Épargne-moi ton argot ; c'est incompréhensible.

— Oh ! » Encore une fois le coup des yeux qui roulent. « Toi et ta manie linguistique. D'accord : en un mot, Alexandra et moi ne savons plus du tout où tu te trouves.

— Mais bon sang, je suis à la maison avec elle le plus clair de mon temps !

— Oui, mais – Seigneur ! – pas affectivement ! Tu es constamment en train de bosser sur ce truc, je ne sais pas quoi, au J.P.L., ou en train de lire tes foutus bouquins d'astronomie. Alexandra a maintenant besoin de toi plus que jamais...

— Mais elle m'a plus que jamais ! objecta-t-il en se raidissant.

— Tu es complètement fermé à ça, Nigel... Évidemment, il y a bien quelque chose qui passe, mais... » Shirley fronça les sourcils, se concentrant. « Cela ne m'avait jamais frappée auparavant, mais je crois que c'est pour cette raison que tu t'es bien adapté à la triade. La plupart des hommes n'y arrivent pas, mais toi...

— J'aurais cru qu'une triade exigeait davantage de communications, et non moins.

— D'une certaine façon, oui, je suppose. Mais Alexandra est au centre. Nous sommes en orbite autour d'elle. Tout passe par elle. »

Elle s'adossa au mur tendu de tissu du passage dans lequel ils se tenaient, et se mit à examiner les motifs du tapis. Elle baissa les épaules et son sein gauche, dénudé, s'affaissa légèrement dans la pénombre ambiante, la pointe formant une tache brune. Nigel la vit soudain plus ouverte et vulnérable qu'elle ne lui avait paru depuis des

mois. Sa robe pastel était plissée à la hauteur de la poitrine et des hanches, et d'une certaine manière la faisait paraître plus nue que nue. L'ovale de son sein gauche pendait comme un œil appartenant à quelque strate plus profonde d'elle-même.

Il soupira. Il avait l'impression que son haleine était chargée de vapeurs d'alcool et faite d'une matière tellement dense qu'il s'attendait presque à la voir former un nuage et dériver dans le couloir sans se mélanger à l'air ambiant. « Je suppose que tu as raison, admit-il. J'irai voir votre bonhomme, si c'est ce que vous voulez. Avant que nous partions, cependant, c'est-à-dire d'ici une semaine. »

Shirley acquiesça en silence. Il l'embrassa avec une étrange gravité.

Trois personnes arrivèrent en bavardant de la pièce voisine, et la tension qui s'était créée entre eux fut rompue.

M. Ichino partit de bonne heure. Bien trop de bonne heure, se dit Nigel confusément, car l'homme lui avait plu d'emblée. C'était une bonne soirée, excellente, même. Celles qu'organisait Lubkin faisaient d'habitude partie des plus ennuyeuses que l'on voyait fleurir d'abondance à l'époque des réjouissances accompagnant les fêtes moribondes de Noël. Il repartit vers le bar. Le bordeaux était fini, mais il trouva un petit claret de Californie qui descendait tout seul. Il fallait reconnaître que Lubkin n'avait pas lésiné sur les vins : pas un seul de ces tord-boyaux toxiques de Californie, pas de mélanges mystérieux et traîtres. Nigel se rendit compte qu'il était mûr pour une bonne lansquinette ; autant aller pisser aux frais de Lubkin, se dit-il. Ce qu'il aurait aimé, c'était trouver son hôte, se répandre en remerciements exagérés, et se soulager en sa présence, en manière de cadeau, d'une appréciable quantité d'urine.

Il se mit en expédition, et commença par éprouver certaines difficultés à négocier ses virages pour sortir de la pièce, au milieu du tohu-bohu. Il se rappelait vaguement que le plan de la maison était hexagonal, mais comment se repérer d'où il était ?

Il s'assit pour s'éclaircir les idées. Les gens qui allaient et venaient avaient l'air de se déplacer comme dans un aquarium.

L'angle obscur dans lequel il butait le fit philosopher sur le langage et ses bizarreries : il suffisait d'enlever une lettre à « angle » et on obtenait « ange ». Comme c'était facile ! Du confort euclidien, on passait d'un Trait de plume – *pop* – à l'orthodoxie religieuse. Il suffisait de supprimer une lettre pour franchir l'immense gouffre. Enfantin.

Il se releva. Il aperçut la terre dans la salle de séjour, en les

personnes de Shirley et d'Alexandra. Elles étaient le pôle d'attraction de l'attroupement habituel d'ingénieurs du J.P.L., cheveux coupés bien ras, et les inévitables stylos bon marché dépassant de leur pochette de poitrine. Ils eurent un vague sourire à son approche, comme des gens que l'on vient d'éveiller.

Nigel ne fit que ricocher de groupe en groupe dans la pièce, écoutant un fragment de conversation, y prenant part d'une façon un peu particulière, comme s'il se servait du sens caché des mots. Les gens le regardaient comme s'il se trouvait au fond d'un puits.

Nigel : Vous avez prononcé « hôte » comme « ôte ».

La femme : N'est-ce pas la même chose ?

Nigel : Que pensez-vous de saint et de cinq ?

Puis il dériva à nouveau vers le bar, où il eut un renvoi élégant qui fit gargouiller le contenu du verre qu'il avait aux lèvres. Il avala une gorgée. Riesling ? Trop doux. Gewurztraminer ? Possible.

La pièce était vraiment trop chaude ; il eut l'impression de se déplacer dans un air pâteux. Des ronds de transpiration avaient fleuri sous ses bras. Il se dirigea vers la salle de récré.

Il n'y avait personne. Il prit la télécommande et parcourut de nouveau les programmes qui étaient en mémoire ; les Nouveaux Enfants, le nazi en train de torturer la blonde. Puis il coupa tout.

La sueur coulait de son front dans ses yeux, et il s'essuya d'un revers de main en quittant la pièce.

Il s'arrêta dans le couloir pour reprendre son aplomb. Le vin fait plus que les devins, pour justifier la façon dont Dieu traite les hommes. Bienvenue dans le xxi^e siècle. *Sic transit, Gloria*. Ou n'était-ce pas Alexandra ?

Il réussit à gagner le patio, et l'air frais lui tomba dessus. Le brouillard avait fini de noyer les jacarandas, et les lumières de Pasadena n'étaient plus qu'un halo brumeux. Nigel resta là, immobile, respirant profondément, dans la contemplation du brouillard en train de s'accumuler.

« Monsieur Walmsley ? J'aimerais que nous reprenions notre discussion. »

Fresnel s'avança dans l'encadrement de la porte-fenêtre, apportant avec lui les murmures qui montaient de la soirée.

La grenouille s'avance avec ses pieds plats, pensa Nigel. Il jeta son verre de vin et se retourna pour regarder l'homme.

« Vous avez certainement compris, n'est-ce pas, que tous tant que

nous sommes, nous nous retrouvons enfin en face de nous-mêmes ? De notre propre finitude ? De nos petites perversions amusantes ? La tri-D de M. Lubkin en est la démonstration éclatante. Elle montre bien où nous sommes parvenus. Nos progrès. L'économétrie... »

Nigel vit son poing bourgeonner en l'air et venir atterrir sur le front de Fresnel avec la précision d'une ellipse parfaite. Il y eut un bruit mat. Fresnel trébucha, vacilla, ne tomba pas. Nigel reprit son équilibre et tenta une estimation de la situation d'un point de vue géométrique. Fresnel constituait une cible mouvante, difficile à atteindre et tentante. Des gouttes de sueur coulaient sur le visage de l'homme, brillant dans la lumière argentée. Nigel propulsa son poing gauche en une parabole ascendante. L'angle devint ange. L'impact le secoua. Collision humide de tissus organiques. Sa main s'engourdit. Il lécha ses lèvres : salées. Fresnel s'évanouit de son champ de vision. L'air faisait un bruit de râpe en passant par ses narines. Nigel chancela. Se détendit. Se remit à étudier la couche de brouillard. Elle était en train de s'incliner. De pencher, dans l'air suave. Il lui fallut beaucoup de temps, aurait-on dit.

Dix

Son Immanence avait élu domicile dans une église baptiste récemment rachetée. Le bâtiment occupait un coin de rue dans un quartier minable à l'aspect vaguement rural du bas Los Angeles. Nigel eut une grimace de scepticisme en le voyant et ralentit le pas, mais Shirley et Alexandra, qui le tenaient chacune par un bras, se mirent à le remorquer.

Elles n'auraient jamais réussi à l'amener jusque-là sans un mouvement de repentir qu'il avait éprouvé pour la bagarre avec Fresnel. Pratiquement personne, chez Lubkin, ne s'était aperçu de ce qui se passait, à part Alexandra. Fresnel avait été insulté mais n'avait pas été physiquement blessé, ce qui l'avait étonné et consterné ; la jeune femme avait été choquée. Pour sa part, Nigel avait le sentiment de s'être bien amusé, et éprouvait encore une certaine satisfaction à évoquer la silhouette du Français basculant cul par-dessus tête.

Il se raidit à l'approche du supplice. Ils franchirent une porte latérale et traversèrent un grand auditorium plein de personnages en robe safran suivant une conférence. Crânes rasés, guirlandes de fleurs

multicolores. L'arôme salé de la nourriture japonaise.

Puis ils écartèrent un rideau cliquetant de perles, passèrent par la porte du fond et contournèrent le temple. Ils pénétrèrent alors dans un petit jardin par une porte de bambou, dont ils firent bruyamment claquer la clenche.

Un petit homme au teint basané était assis sur une vaste étendue de gazon, en position du lotus. Une légère brise agitait les branches au-dessus de lui. L'homme lui jeta un bref regard évaluateur de ses petits yeux jaunes. Il leur fit signe de s'asseoir, et Alexandra distribua trois coussins jaunes ; Nigel s'installa au centre.

Ils échangèrent tout d'abord des propos anodins et des plaisanteries. Il s'agissait de l'une des tendances des Nouveaux Enfants, celle qui se sentait en accord avec les origines orientales de l'héritage religieux de l'humanité. L'homme assis aux joues pendantes était une Immanence, car il n'existait pas une Immanence unique, de même qu'un Dieu universel possède des réserves infinies de représentations.

L'entrecoupant de longs silences désagréables, Nigel exposa les raisons de son scepticisme rationnel sur la religion, sous quelque forme qu'elle se présentât. La plupart des hommes recherchent quelque chose d'indéfinissable, et Nigel ne niait pas que c'était son cas, mais les aberrations grotesques des Nouveaux Enfants...

L'Immanence arracha une feuille sur un buisson et la mit sous les yeux de Nigel. Il cligna, puis la regarda fixement.

« Vous êtes un scientifique. Pour quelles raisons quelqu'un passerait-il sa vie à étudier cette feuille ? Qu'y gagnerait-il ?

— Toute forme de savoir a la possibilité d'être mise en relation avec d'autres connaissances, répondit Nigel.

— Et ?

— Supposez que l'univers soit une parabole, reprit Nigel d'un ton incertain. En en étudiant une partie, nous pouvons décrypter le tout.

— L'univers dans un grain de sable.

— C'est à peu près ça, oui. J'ai le sentiment que les lois scientifiques et la façon dont est bâti l'univers ne peuvent être des accidents. »

L'Immanence réfléchit pendant un moment.

« Non, il n'y a pas d'accidents. Mais en dehors de leur usage pratique, elles sont sans importance depuis toujours ; les lois de la physique ne sont que les barreaux d'une cage.

— Pas si vous les comprenez.

— L'important n'est pas d'étudier les barreaux ; c'est de sortir de la cage.

— Je crois que tout est dans le geste qui nous porte.

— Si vous voulez connaître la plénitude, vous devez arrêter de bouger et faire preuve d'un esprit davantage tourné vers ce qui est fondamental.

— En dansant en rond ?

— Une autre des facettes de la Voie multiple. Pas la nôtre, mais une autre.

— J'ai ma propre voie.

— On ne saurait mieux comparer ce monde qu'à un asile de fous. Mais pas à un asile pour l'esprit, non. Un asile pour l'âme. Seul reste ici celle qui est trop faible. Reste, et restera.

— J'ai mon chemin à parcourir ici-bas ; en passant entre les barreaux, s'il le faut...

— Cela n'est rien. Vous devez tenter de vous échapper, de transcender la cage. »

Nigel se mit à parler rapidement, mais, de la main, le vieil homme balaya tous ses arguments.

« Non, dit-il. Tout cela n'est rien. Rien. »

Foutaises, pensa Nigel, super-foutaises, ce que nous raconte ce vieux pruneau.

Sur cette réflexion, il inclina une aile.

Le vent s'engouffra dans la voilure, et il sentit une pression, une traction. Il remonta et l'image de l'abominable Immanence s'estompa aussi rapidement qu'elle lui était venue à l'esprit (*Quelle idée, de penser à ça maintenant !*) tandis que l'air sifflait dans les haubans.

« Quelle impression ça fait, Nigel ? dit la voix d'Alexandra dans son oreille.

— Incroyable », répondit-il dans son laryngophone. Il regarda vers le bas, vers la Terre en train de tourner – justement ce que l'instructeur lui avait déconseillé de faire, mais à quoi bon voler, si on ne pouvait regarder ? – et il l'aperçut, petit point orange.

« Peux-tu conserver la spirale ? demanda-t-elle.

— Un peu dur pour les bras, grommela-t-il.

— L'instructeur dit qu'il faut que tu sois plus détendu dans le harnais.

— En effet. Je vais essayer. Oups ! » Il fit une embardée. Le planeur se retrouva dans une rafale de vent et se mit à monter sèchement. Le couloir d'air invisible, tiédi par l'influence du Pacifique ; l'emporta plus haut dans sa spirale paresseuse. Ici, à la hauteur de la côte, le vent s'élevait comme une fontaine transparente quand il se heurtait aux pentes raides des collines et au mur est-ouest d'Arcosolero, la ville de cubes et d'absides haute d'un kilomètre. Nigel jeta un coup d'œil aux fenêtres étincelantes de l'Arc, tout en s'en approchant, afin d'estimer la distance. Il se trouvait encore suffisamment loin de la façade rosâtre de béton. Le tourbillon du courant ascendant le maintenait à l'écart.

En dessous, tournait le monde.

Des nuages pourpres comme des fruits trop mûrs se massaient sur la courbe de l'horizon occidental, au-dessus de jupes qui étaient autant d'averses de pluie. Et là, montant et tournant, Nigel éprouva une sensation semblable à un profond soupir s'échappant de sa poitrine tandis que son esprit se libérait de son corps en train de tourner pour s'élancer dans l'air. Il se secoua. C'était comme s'il venait de cesser de se battre, d'essayer de nager dans de la boue. Le vent gémissait aux ouvertures de son masque et il cambra les ailes pour monter encore plus haut, Icare réincarné laissant toutes choses en dessous de lui. Tout était maintenant du passé, espérait-il : Alexandra était guérie, le Dahu sur sa trajectoire. Il se sentait possédé par une joie totale et aveugle. La peur qui s'était emparée de lui au début du vol sans qu'il l'admît venait de le libérer de son poids et il avait l'impression d'être aussi lisse et svelte qu'un oiseau lancé dans les vents d'altitude. Spirale ascendante, se dégageant de la Terre. Bonheur silencieux. Ce qui était mortel en lui se détacha de son être, gela dans l'air glacé et alla s'écraser sur la Californie dans un tintement de cristal. Il décrivit un cercle lent, sculptant l'enveloppe aérienne de la Terre, tandis que le scintillement des vagues en dessous lui adressait des signaux désordonnés. Un élément de la voiture faséya, puis se tendit de nouveau. Icare. Les ailes de cire. Pas de mollesse dans ce ciel bénin. Monter. La Terre en dessous comme un simple panier. Les points jumeaux de Shirley et d'Alexandra comme deux têtes d'épingles piquées sur une carte

comme deux piécettes entre ses jambes

Oui.

Il s'élevait, libre.

Ils passèrent la nuit dans une suite de luxe de l'Arc, plutôt que de prendre l'autobus de Los Angeles. Shirley programma un holo, tandis que Nigel s'allongeait au centre de la pièce, sur le lit, se laissant envahir par les agréables courbatures de l'exercice.

« Crois-tu vraiment que la NASA approuvera que tu prennes ce genre de risque ? demanda Shirley.

— Hein ? Tu veux parler de ce vol en aile-delta ? » Nigel haussa les épaules. « C'est fou ce qu'ils vont pouvoir faire, maintenant.

— Je croyais que tu avais besoin de leur autorisation pour faire quelque chose de dangereux.

— Je leur pisse au cul. » Il soupira bruyamment et observa les phosphènes brillants qui éclataient sous ses paupières closes, comme des diamants de toutes les couleurs.

« Tu ne te sens pas coincé par ce qu'ils vont penser ?

— C'est rien de le dire.

— Alors dans ce cas, ça ne t'embêtera pas de signer une pétition pour un référendum populaire ? »

Nigel ouvrit paresseusement les yeux. Le holo abstrait se présentait comme une vision chatoyante à deux mètres au dessus du lit, un rubis émergeant d'un bain d'huile. « Et pour quoi ?

— Pour interdire la vente d'aliments S.M.T.G.

— S.M.T.G. ? » Nigel fronça les sourcils. Le signataire d'une pétition appelant à un référendum populaire s'engageait à participer au défraiement du coût du vote national, au cas où elle serait rejetée par les électeurs.

« Oui, les sucres à structures moléculaires tournées à gauche. Tu sais bien ; nous ne digérons que les sucres dont la structure moléculaire fait une spirale vers la droite.

— Comme les sucres naturels.

— Oui. Sauf qu'ils en produisent maintenant avec la structure inverse, afin que l'organisme ne les transforme pas en graisse. Une sorte d'aliment diététique.

— Et alors ?

— Alors c'est une insulte pour les autres pays. Tandis qu'il y a des êtres humains en train de crever de faim, un peu partout, nous nous gavons de trucs comme ça. Signeras-tu ? »

Il renversa la tête en arrière et se mit à étudier la voûte de ciment au-dessus d'eux. Quelqu'un lui avait une fois demandé de signer une

pétition de ce genre contre Arcosoleri, alors même que de toute évidence le premier édifice de ce genre, Arcosanti, constituait un succès total. Il se développait six fois plus vite que Phoenix, situé à soixante kilomètres au sud, sans pour autant gaspiller l'espace et l'énergie ni avoir un système de transport ruineux. Tous ses habitants se trouvaient à moins d'un quart d'heure à pied de leur travail, d'une aire de jeux, des théâtres et des cinémas, des magasins. La ville avait la complexité du tissu urbain, sans être pour autant « losangélisée » et séparée de la nature. Mais quelqu'un s'y était opposé, pour des raisons maintenant oubliées.

Il soupira : « Je ne crois pas. »

Elle poussa un « oh ? » parfaitement ajusté.

Il ouvrit de nouveau les yeux et l'étudia. Elle portait une robe noire de la plus grande simplicité. De grands pans de tissu arachnéen tombaient de ses épaules, artistement disposés pour mettre en valeur sa peau délicatement bronzée. Sur le bout de son nez, le coup de soleil avait été soigneusement maquillé, mais son visage dégageait une impression de tension étrange et inhabituelle.

« Shirley, ma grande, tu sais bien que je n'ai rien d'un révolutionnaire.

— Auras-tu la même réaction si je te dis ce que les Brésiliens envisagent de faire ? dit-elle d'un ton monté d'un cran. Ils ont eu une excellente petite idée sur la manière de rendre de nouveau rentable la compagnie aérienne.

— Et laquelle ?

— Pendant les périodes de pointe, lorsque les ordinateurs n'auront plus suffisamment de mémoires pour faire le travail, ils ont imaginé de les compléter à l'aide de systèmes neuroniques humains. »

Surpris, Nigel cilla. « Alexandra ne m'en a pas parlé.

— Elle ne voulait probablement pas t'ennuyer avec ça pendant la préparation de votre voyage.

— Probablement... Mais dis donc, pourquoi ne pas se servir d'animaux, tant qu'à faire ?

— Il leur manque – comment appelle-t-on ça ? – peu importe, ils perdent trop facilement les détails.

— L'aptitude à emmagasiner les données holographiques sans doute. » Il se tut un instant. « J'avais entendu parler de ces expériences, mais..., avec le prix de revient des ordinateurs, de nos jours, sans parler des restrictions énergétiques, je suppose que ce ne sont pas des économies négligeables...

— C'est tout ce que ça te fait ? Brancher des gens sur des machines, des gens qui louent leurs lobes frontaux, c'est une question d'économies ?

— Je l'avoue, ce n'est pas très excitant. Une vie de zombi, j'imagine.

— C'est un affront à la dignité humaine.

— Quelle dignité humaine y a-t-il à mourir de faim ? »

Shirley se pencha en avant et lança brutalement : « Cautionnerais-tu un raisonnement aussi simpliste ? Mais oui, il en est capable ? Nigel, tu es vorace. Tu es d'une ignorance crasse en matière de problèmes sociaux, et tu ne veux surtout pas être dérangé dans ton petit confort.

— Vorace ?

— Évidemment ! Regarde donc cette pièce. Elle déborde de tout ce qu'un homme riche peut souhaiter en matière de distractions...

— Je n'ai pas remarqué que tu couchais sur le paillason.

— D'accord, moi aussi j'aime prendre des vacances. Mais...

— Pourquoi ne vas-tu pas au Brésil ? C'est pourtant de là que viennent les types qui ont eu cette idée, non ? Se servir de la main-d'œuvre brésilienne pour engraisser – pardonne-moi l'expression – les ordinateurs américains ? Pourquoi ne pas aller là-bas vivre au milieu des pauvres et des malheureux, dans un coin de cambrousse pourri ?

— Ceci est mon pays, répondit-elle avec raideur. Les personnes que j'aime habitent ici.

— Oui, ici. Et tu possèdes des cuisses merveilleuses, Shirley, mais elles ne te permettront pas de parcourir le monde entier pour régler tous les problèmes en train de couvrir.

— Ce ne sont pas tes sarcasmes...

— Écoute. » Nigel redressa la tête. « Alexandra revient de sa promenade. Évitions une prise de bec là-dessus devant elle, Shirley. Rien de désagréable tant que nous serons ici, d'accord ? »

Elle acquiesça, les lèvres pincées.

Nigel comprit que la tension qui régnait dans la chambre serait palpable quand Alexandra pousserait la porte. Il s'allongea de nouveau, poussa un bâillement élaboré et se mit à entonner une chanson folklorique incompréhensible, avec un accent gallois à couper au couteau.

Nigel et Alexandra partirent trois jours plus tard. Ils avaient réservé depuis longtemps, afin d'obtenir un vol passant au-dessus du pôle ; quand l'appareil entra à nouveau dans l'atmosphère, on aurait dit un trait de lumière rose rayant le ciel de l'Atlantique nord.

Les choses allaient un peu moins mal en Angleterre que lors de leur précédente visite, plusieurs années auparavant. Il n'y avait qu'une petite poignée de mendiants en train de traîner à la sortie de la douane, et tous semblaient être en possession d'une licence valide. L'aéroport était éclairé presque partout, sans toutefois être chauffé. Leur hélicoptère les enleva bientôt dans le vent glacial pour prendre la direction du sud. Londres se perdait à l'horizon dans la fumée de charbon.

Ils atteignirent sans encombre leur destination, une vieille auberge anglaise bien conservée, ayant près de trois cent cinquante ans, parfaitement tenue et disposant d'un excellent système de sécurité. Ils y passèrent le réveillon de Noël, bien au chaud alors que se déchaînait un vent de tempête. Le jour suivant, ils louèrent une limousine avec garde du corps et allèrent visiter Stonehenge.

Nigel y ressentit une profonde émotion. D'esprit, il n'était plus guère britannique, depuis que l'État providence était devenu l'État-débrouille-toi. Ces masses de pierre dressées lui parlaient néanmoins d'une autre Angleterre. Il se sentit le frère des hommes qui avaient construit ces alignements de rochers parfaitement rectilignes et cet appareil astronomique si précis ; et les menhirs étaient autant d'aiguilles d'une horloge cosmique destinée à comprendre le ciel. Cela faisait longtemps que les Nouveaux Enfants avaient récupéré le panthéisme de la religion des druides, auxquels la tradition attribuait la construction de cet ensemble, mais sans mentionner le reste : à savoir que ces hommes n'étaient pas du genre à adopter aveuglément les idées des autres.

Sur la route, une équipe de chimpanzés génétiquement modifiés réparait la chaussée dégradée ; avec leurs outils spéciaux, ils envoyaient une pelletée de boue à trente mètres de là. Alexandra vint rejoindre Nigel qui s'était mis à les observer ; inconsciemment, elle se mordillait les ongles – formes vestigielles des griffes animales laissées par l'évolution. Nigel frissonna et ils retournèrent à l'auberge.

L'atmosphère de Paris était déprimante. Au deuxième jour passé à se geler dans une chambre d'hôtel mal éclairée, se produisit une baisse générale de la pression de l'eau qui affecta toute la ville pendant tout le reste de la semaine.

Les dômes de plaisirs d'Arabie étaient pleins de monde. Les sculpteurs de nuages parcouraient le désert et découpaient de gigantesques personnages tout blancs, s'emmêlant en d'immenses orgasmes.

Ce qu'offrait l'Afrique du Sud était moins spectaculaire. Au cours d'une soirée où se pressaient surtout gens âgés bouffis et princes de la finance tout en rides, ils assistèrent à un climatorama pendant le dîner. Ils purent admirer un arc-en-ciel vibratoire encadré de cumulus pourpres, les nuages se déplaçant avec l'altière majesté de la reine Victoria.

Au Brésil, dans un restaurant, Alexandra lui montra quelqu'un dans la salle. « Regarde ; c'est l'un des hommes avec lesquels nous sommes en négociation pour la compagnie aérienne.

— Lequel ?

— Celui qui est trapu et qui porte des lunettes teintées. Mais si, avec ce veston à la coupe bizarre de couleur kaki...

— Ah ! oui, je vois.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ?

— J'avais oublié avec quel coup d'œil tu observais les gens et leurs vêtements. Ce sont des choses que je ne vois jamais. » Il lui tendit la main par-dessus la table. « Je t'ai retrouvée. »

Nombreux étaient les endroits de la planète où il leur fut impossible de se rendre. Dans les vastes zones sans ressources naturelles ou sans industries, l'homme blanc était considéré comme l'ennemi naturel ; c'était un affameur d'enfants, un voleur, c'est ce qu'avait montré la politique poursuivie au cours des trente dernières années. Au Sri Lankha, ils se rendirent dans un restaurant à un coin de rue de leur hôtel. Ils venaient à peine d'attaquer leur curry qu'un murmure s'éleva dans l'établissement, s'accompagnant d'une tension grandissante. Ils durent sortir dans la rue puante. Un taxi en maraude les ramassa et les amena directement à l'aéroport après être passés par

l'hôtel. Ils gagnèrent l'Australie.

Ils étaient en train de lézarder sur une plage polynésienne lorsque le mondo-signal de Nigel se mit à grésiller. C'était Lubkin. Ichino lui avait fait part de l'idée d'utiliser les radars géants. Ils avaient un écho. Long de plus de deux kilomètres et tournant sur lui-même. S'il n'accélérait pas, il serait dans onze jours dans les parages de Vénus. Nigel accepterait-il d'écourter son voyage pour venir prendre en main l'équipe de la salle de contrôle principale ? Il répondit qu'il allait y réfléchir.

Dans les environs de Kyoto, alors qu'ils marchaient sur un chemin de campagne, Alexandra se mit à vomir dans un fossé. Deux jours d'analyses ne montrèrent aucun changement dans son état, par rapport à ce qu'il était trois mois auparavant. Le fonctionnement de son organisme était stable.

Son espion de poche ne s'était pas manifesté, pas plus que l'appareil placé dans l'oreille de Nigel, pourtant en ordre de marche. Simplement, Alexandra n'avait pas été suffisamment mal pour les déclencher.

Le jour suivant, elle allait déjà mieux ; encore un jour, et elle retrouvait son appétit. Ils allèrent faire une promenade. Au retour, alors qu'elle dormait déjà, Nigel appela son agence de voyages et annula toutes les réservations suivantes. Il visiophona également à Huffman ; sur l'écran, son visage apparut comme un masque ondulant. Huffman estima que du repos près de leur domicile conviendrait mieux à Alexandra.

Ils prirent le premier supersonique pour la Californie ; très loin en dessous, le Pacifique était d'un bleu très clair.

Douze

La salle de contrôle principale : des consoles disposées en croissant, et comportant chacune une multitude de touches, de voyants et de fiches. Devant chaque console, un homme est installé sur un siège à roulettes, surveillant les écrans jaune/vert clignotant en permanence sous l'avalanche d'informations. L'accès à la S.C.P. était

strictement réservé aux seuls membres de l'équipe constituée pour suivre l'affaire J-27.

« Arecibo a un contact », dit Nigel.

Des murmures d'excitation montèrent de l'attroupement de techniciens qui s'était fait autour de sa chaise. Nigel mit les mains sur ses écouteurs. « Ils disent que l'analyse de l'effet Doppler confirme l'hypothèse du survol.

— Vous avez vérifié l'information d'Arecibo ? » demanda Evers, qui se tenait tout à côté de lui.

Nigel secoua négativement la tête. « Notre satellite, la sonde vénusienne, ne peut produire d'échos radar. Il faut nous contenter de ça. » Il tapa un certain nombre d'instructions sur son clavier.

« Analyse spectrographique », expliqua Lubkin à l'intention d'Evers. Ligne à Ligne, un cliché télémétrique fit son apparition sur l'écran. Tout en haut, on pouvait voir un minuscule rond de lumière, constitué de quelques points brillants, tout au plus.

« Le décalage du spectre montre qu'on a affaire à un objet chaud. Il doit s'agir d'un sacré engin atomique. » Nigel leva les yeux vers les hommes de la NASA, de la Défense et de l'ONU. Il était évident que la plupart d'entre eux ne comprenaient rien aux indications qui s'affichaient sur l'écran. Ils prenaient un air renfrogné dans la lumière fluorescente ambiante et, dans leur costume vert, paraissaient complètement déplacés.

« S'il est sur une orbite de survol, expliqua Evers à l'intention des autres, il est à peu près certain que sa route l'emmènera ensuite chez nous.

— C'est possible, dit Nigel.

— Peut-être voudra-t-il atterrir, au risque de propager des maladies infectieuses inconnues, reprit calmement Evers. Il est indispensable que les militaires soient en mesure d'empêcher qu'une telle éventualité se produise.

— Comment ? » demanda Nigel en ignorant le doigt que Lubkin levait pour lui indiquer sans erreur possible de ne pas insister.

« Eh bien, euh, un coup de semonce, peut-être. » Evers prit une expression légèrement pincée. « Oui, ajouta-t-il en regardant Nigel, je crains qu'il ne nous revienne de déterminer nous-mêmes ce risque. »

La conversation devint générale au milieu du groupe.

Lubkin toucha Evers au bras. « Je crois que nous devrions faire une autre tentative de contact. »

Evers acquiesça. « Oui, en effet. Le Commex se chargera de mettre le message au point. Il nous reste quelques heures pour en parler, n'est-ce pas ? dit-il en se tournant vers Nigel.

— Au moins trois ou quatre. Mais les hommes ont besoin de souffler. Cela fait plus de dix heures que nous travaillons.

— Bon. Messieurs, dit Evers en élevant la voix, cet endroit ne convient pas pour discuter, pour des raisons de sécurité. Je propose que nous nous rendions au premier étage. »

Avec Evers à sa tête, le groupe commença à se diriger vers la sortie. Lubkin fit signe à Nigel de suivre.

« Il faut que je reste encore un peu ici, pour mettre au point les tours de garde. On ne devrait pas avoir besoin de moi pour ces délibérations.

— C'est-à-dire, Nigel, que nous pourrions avoir besoin de vos connaissances de... » Lubkin hésitait. « Vous avez peut-être raison, après tout. À bientôt. »

Nigel eut un sourire. Lubkin était visiblement soulagé à l'idée que son indocile subordonné n'assisterait pas à la réunion. Il n'aurait pas fait trop bon effet sur la hiérarchie.

Nigel retourna chez lui sur un scooter du J.P.L. Les pneus criaient dans les virages alors qu'il fonçait le long des collines dans l'air sec du soir. Au-delà du léger nuage de pollution industrielle, les étoiles luisaient faiblement. Il pilotait son engin sans lunettes ni casque, pour mieux éprouver la violence du vent. Garder le contrôle de la rencontre Dahu-Vénus allait se révéler délicat, se disait-il, en particulier si Evers, Lubkin et leurs sbires anonymes mettaient au point leur propre message. Il devrait alors glisser le sien avant que le Comité agisse. Cela faisait des mois qu'il travaillait sur le code ; il avait lu toute la littérature imaginable sur l'éventualité d'un contact radio avec des extraterrestres et adapté certaines des idées proposées. Le message devait être simple tout en se présentant comme délibérément destiné au Dahu. Sans quoi celui-ci pouvait penser qu'il n'avait fait que capter une station terrestre comme les autres et l'ignorer.

Mais que ferait-il ? Pourquoi restait-il muet ? Avait-il des difficultés à capter les stations terrestres ?

Nigel lança le scooter à fond, et fonça vers le bas d'une colline, éprouvant un regain d'énergie. Alexandra n'allait pas tarder à revenir elle-même de son travail, et il attendrait l'arrivée de Shirley pour ne pas la laisser seule avant de repartir – de repartir pour le J.P.L., Vénus

et la chasse au Dahu.

Il vint piler dans l'allée du garage, mit le scooter sur sa béquille et bondit vers l'entrée. Faisant claquer la porte, il fonça dans l'escalier en colimaçon, quatre à quatre. Il ne s'arrêta qu'une fois sur le palier, pour introduire sa clef dans la serrure de l'appartement ; à ce moment-là les oreilles se mirent à lui tinter. Il était trop surexcité. Lui aussi devait avoir vraiment besoin de repos ; le rendez-vous avec Vénus durerait au moins jusqu'au matin.

Il entra. Les lumières de la salle de séjour donnaient un éclairage blanc et tamisé.

En fait, une seule de ses oreilles continuait à tinter. Il devait être plus fatigué qu'il ne l'avait cru.

Il traversa la salle de séjour puis passa sous l'arche qui formait l'intersection entre la cuisine et le coin-repas. Ses pas résonnaient sur les carreaux bruns du Mexique, renvoyés en écho par la voûte. Le tintement se fit plus aigu dans sa tête, et il porta la main à l'oreille.

Une chaussure de femme traînait sur les carreaux.

Une seulement, juste en dessous de la deuxième arche donnant sur la chambre.

Nigel s'avança. La sonnerie lui déchirait le tympan.

Il entra d'un pas incertain dans la chambre, et regarda sur la gauche.

Alexandra était étendue, immobile. Le visage tourné vers le bas. Les bras tendus, les poings serrés, les poignets rouges et gonflés.

L'ambulance fonçait dans le dédale des rues sombres, sirènes hurlant dans la brume. Assommé, Nigel était assis près d'Alexandra, regardant l'homme en train de vérifier ses fonctions vitales, de donner des piqûres, et de parler par courtes phrases hachées dans le micro de son casque radio-transmetteur. À l'extérieur les lumières se succédaient comme des vagues. Au bout de quelques minutes, Nigel se souvint de son implant espion ; il se lamentait toujours dans son oreille. L'appareil d'Alexandra arrivait à épuisement, lui expliqua l'infirmier, utilisant l'essentiel de son énergie restante à transmettre des éléments de diagnostic à la cassette de l'ambulance. Il montra à Nigel le point derrière son oreille où il suffirait d'appliquer une pression rythmique pour faire cesser le sifflement. Nigel appuya aussitôt, et le gémissement s'arrêta. Seul un bip-bip très faible persista, son implant continuant de surveiller le diagnostic téléométrique d'Alexandra. Il écouta, l'esprit engourdi, ces menus piaulements qui

venaient de la tête de la jeune femme. Les muscles de son visage s'étaient relâchés, et sa peau avait pris une teinte grisâtre. Ici, en ce moment, reliés par des bip-bip électroniques, ils se parlaient. L'indéchiffrable bavardage n'était qu'un lien bien tenu, mais il s'y raccrochait. Il ne s'arrêterait pas si elle mourait ; c'était néanmoins sa seule voix, maintenant.

Le véhicule oscilla, s'engagea sur une rampe descendante et s'arrêta sèchement sous des néons rouges. La bulle dans laquelle il était enfermé avec Alexandra explosa – le hayon arrière de l'ambulance s'ouvrit en grand, et elle fut entraînée sur sa civière, roulée dans une couverture blanche, tandis que des gens parlaient. Nigel descendit à son tour maladroitement, ignoré par les infirmiers, et suivit les internes qui s'engageaient en trotinant dans un passage.

Une infirmière l'arrêta. Questions. Formulaire. Il donna le nom de Huffman, mais ils étaient déjà au courant. Elle lui disait des choses réconfortantes qui ne coûtaient rien. Puis elle le conduisit dans une salle d'attente avec moquette au sol, où elle lui montra les magazines et l'écran tri-D, sourit et partit.

Il resta longtemps assis.

On lui apporta du café. Il tendait l'oreille au bruit atténué de la circulation.

Il mit le plus grand soin à ne penser à rien.

Lorsqu'il releva les yeux, Huffman était là, debout, en train d'enlever des gants transparents comme on épluche une peau morte.

« Je suis navré d'avoir à vous le dire, monsieur Walmsley. Il s'est passé ce que je redoutais. »

Nigel resta silencieux. Il avait l'impression d'avoir le visage plâtré d'une cire dense et raide, une carapace que rien ne pouvait faire craquer.

« Hémorragie cérébrale. Le lupus s'est bien stabilisé dans les organes, comme je l'avais pensé. Elle aurait pu aller très bien. Mais il s'est alors étendu au système nerveux central : C'est le bulbe rachidien qui a lâché.

— Et puis ? demanda Nigel, le visage de bois.

— Nous la traitons actuellement aux coagulants ; il est possible qu'ils interrompent l'hémorragie.

— Et ensuite ? » dit une voix féminine.

Huffman se retourna. Shirley se tenait dans l'entrée. « Et ensuite ? insista-t-elle.

Si ça se stabilise..., elle peut survivre. Le cerveau n'est probablement pas encore endommagé de façon significative, pour le moment. Néanmoins, s'il se produisait un spasme provoqué soit par le lupus lui-même, soit par notre traitement...

— Elle mourrait, compléta agressivement Shirley.

— Oui », admit Huffman inclinant la tête pour la regarder. Il se demandait manifestement qui était cette femme.

Nigel fit des présentations bredouillées. Shirley adressa un signe de tête à Huffman, bras croisés sur la poitrine, vibrante de tension dans sa position déhanchée.

« N'aurait-on pu voir que son état empirait ? lança-t-elle.

— Cette forme de lupus est particulièrement insaisissable. Le système nerveux...

— Autrement dit, il fallait attendre qu'elle s'effondre ?

— Sa prochaine biopsie...

— Il n'y aura peut-être pas de prochaine biopsie.

— Shirley ! aboya Nigel.

— Je dois partir », dit Huffman d'un ton raide. Il sortit aussitôt de la salle, la démarche saccadée.

« Tu as parfaitement réussi à l'embrouiller, reprit Nigel. Lui, l'homme dont le jugement déterminera si Alexandra vivra ou non.

— Et merde ! Je voulais savoir...

— Eh bien il fallait demander !

— J'ai débarqué ici sans avoir parlé à quiconque, et...

— Comment as-tu su qu'Alexandra s'était trouvée mal ? »

Nigel espérait pouvoir faire dévier le cours de la conversation et la calmer par ce moyen. Il fut surpris de voir Shirley lui lancer un regard furieux et rester silencieuse, puis étirer nerveusement les bras. Son visage était d'une pâleur de cendres. Son menton se mit à trembler, mais elle s'en aperçut et serra les dents. Au loin, on entendait le staccato laborieux d'une machine.

« Shirley... », commença-t-il pour briser le silence qui s'éternisait entre eux.

« J'ai vu partir l'ambulance quand je suis revenue de ma promenade.

— Promenade ?

— Je suis arrivée de bonne heure à l'appartement. J'ai eu une

discussion avec Alexandra. Une dispute en réalité. À propos de toi. Du fait que tu travailles tard. Je... je me suis mise en rage, et Alexandra à commencé à crier. On s'est engueulées comme on ne s'était jamais engueulées auparavant. Alors j'ai préféré partir avant que ça tourne mal.

— Et tu l'as laissée seule. Bouleversée. Alors que Huffman nous avait prévenu qu'elle ne pourrait supporter trop de tension, dans son état.

— Tu n'as pas besoin de...

— Remuer le couteau dans la plaie ? Soit. Mais j'aimerais bien savoir pourquoi tu n'arrêtes pas de nous seriner sur le fait que je passe trop de temps au J.P.L. Toi aussi, tu travailles.

— Mais elle et toi, eh bien ce n'est pas pareil ; elle se repose davantage sur toi que sur moi ; et quand je suis arrivée à l'appartement, je l'ai trouvée tellement faible et pâle, elle qui t'attendait, et tu étais en retard, alors je...

— Elle pouvait aussi se reposer sur toi. C'est bien pour cela que nous sommes tous les trois ensemble, non ? Communion élargie – c'est bien le terme technique, je crois ?

— Nigel !

— Sais-tu ce que je pense ? Tu ne veux pas regarder les choses en face, et voir que tu vas perdre Alexandra ; c'est pourquoi tu rejettes le blâme sur moi de cette façon détournée.

— Mais tu es tellement indépendant ! Tu ne communies pas, Nigel. Tu...

— Ne me bourre pas le mou. » Il bondit soudain vers elle, en enjambées convulsives et mécaniques, puis il se ressaisit. « Ce ne sont que des illusions dont tu te nourris.

— Pas mal convaincantes, non ?

— J'ai essayé...

— Quand tu te laisses aller, c'est encore pis. Comme lorsque tu t'es soûlé chez les Lubkin. »

Pendant quelques instants, Nigel retint sa respiration, puis la laissa s'exhaler en un soupir sifflant. « Peut-être. Tout est de ma faute dans cette affaire. Alexandra, je veux dire. Et ces Nouveaux Enfants, je ne pouvais pas... » Il plongeait son regard dans les yeux de Shirley. Sa peau, sous la lumière blafarde, paraissait devenue translucide, fine pellicule tendue sur l'ossature de son visage. « Nous n'avons jamais pu nous supporter l'un l'autre, n'est-ce pas ? Jamais. »

Elle lui rendit son regard. « Non ; mais je ne suis pas sûre d'en avoir envie, maintenant. »

Silence. Puis un tintement d'objets en verre en provenance du couloir.

« C'est pareil pour moi », dit-il dans l'espace opaque qui venait de se créer entre eux.

« Ça ne devrait pas être ainsi.

— Non, en effet.

— Nous n'avons jamais évolué ensemble.

— Non.

— Alors... quoi qu'il arrive à Alexandra, je pense que...

— C'est fini. Toi et moi.

— Oui. »

On aurait dit qu'à chaque réplique, un panneau vitré venait se mettre en place entre eux, dans un ajustement parfait. Il n'était plus possible de faire marche arrière.

« Il y a quelque chose comme... comme un nœud en toi, Nigel. Un noyau dur que je n'ai jamais pu atteindre. Alexandra le pouvait. »

Elle ferma ses paupières qui s'étaient mises à trembler, gonflées par les larmes. Elle se mit à pleurer sans bruit.

Nigel tendit une main vers elle, et un bruit de pas discret attira son attention à ce moment-là. Plusieurs personnes marchaient dans le couloir.

« Oh ! » fit Shirley, l'exclamation sortant de sa bouche comme éclate une bulle ; « oh ! » Elle se tourna, les bras raidis le long du corps et se dirigea vers la porte.

Deux hommes, habillés d'une robe, entrèrent alors dans la salle d'attente. Chacun d'eux tenait un bras de son Immanence. Entre eux, le petit homme brun avançait avec une lenteur de rhumatisant, mais ses yeux jaunis allèrent rapidement de Nigel à Shirley, jaugeant la situation.

« Alexandra souhaite peut-être revoir le maître, expliqua Shirley à Nigel. J'ai téléphoné depuis l'appartement avant de partir et je lui ai demandé de venir.

— Tu peux lui dire de dégager, répondit Nigel d'un ton sec.

— Non. Elle a besoin de lui, plus qu'elle n'a besoin de toi.

— Pas de baratin. Le... » À cet instant-là, quelque chose

l'empoigna à la gorge, étouffant ses paroles. La tête se mit à lui tourner. Il eut vaguement conscience d'Alexandra, allongée à proximité, presque morte, ainsi que de la présence de Shirley et de ces hommes, des chairs pendantes du plus vieux d'entre eux. Quelque chose le comprimait, l'étouffait ; il se retourna, un bras tendu pour garder son équilibre. S'asseoir. Se reposer.

Mais il savait qu'il se ferait avoir s'il s'asseyait timidement ici et commençait à écouter leurs discours soporifiques. La pièce était soudain devenue un lieu sans air, figé, épaissi des émanations douceâtres d'encens que les Nouveaux Enfants transportaient partout avec eux. Il vacilla et prit une grande bouffée d'air. Un souvenir surgit dans sa mémoire. Le Dahu. Vénus. La trajectoire aplatie qu'il avait prévue arrivant à son sommet. Le tic-tac de l'écoulement du Temps. Le Dahu...

« Non. » Il leva les mains, paumes en avant, repoussa le manteau d'air qui pesait sur lui. Repoussa Shirley et les trois hommes, qui se mirent à reculer dans la lumière d'aquarium. Avança en zigzaguant, franchit la porte. Sa destination lui apparut clairement. Les murs plastifiés brillants des couloirs se mirent à défiler. L'air épais et chargé d'antiseptiques de l'hôpital s'ouvrait devant lui et se refermait derrière ; il avançait comme une vague.

Treize

Il se rencogna à l'arrière du taxi et essaya de mettre de l'ordre dans ses idées. Il se frottait et s'étreignait les mains ; l'air était frisquet. Ses dents claquaient légèrement, et il dut serrer les mâchoires pour les arrêter. Le passé se détachait de lui et ne laissait qu'un problème clair, à la précision géométrique. Il n'était pas question qu'il laisse Evers et les gens du Commex faire la moindre gaffe au moment où ils essayaient d'entrer en communication avec le Dahu. Même en admettant qu'ils aient le bon sens d'adopter la procédure de Nigel, à savoir un ensemble de nombres premiers traduits en code binaire. Disposée dans un rectangle la longue liste de chiffres formait des tableaux : un schéma de la trajectoire du Dahu dans le système solaire, avec des cercles pour indiquer les orbites planétaires ; une analyse des fondements de la chimie terrestre ; un code de reconnaissance pour transmission rapide devant servir une fois que le Dahu aurait compris que l'on cherchait à entrer en contact avec lui.

Mais quelle serait la réaction du Commex à une éventuelle réponse du Dahu ? Elle échapperait alors à Nigel. Il avait cependant une parade partielle à cela. Il avait préparé un autre cube à message, identique à celui qu'avait approuvé le Commex, à cette différence près qu'il permettrait au signal de retour du Dahu d'être dirigé, au travers du réseau de communication du J.P.L., jusqu'au récepteur sélectionné par l'opérateur. Et ce récepteur serait Nigel, grâce au seul canal privé dont il disposait – son mouchard implanté. Le message serait simultanément mis en mémoire, puis retransmis à l'équipe du J.P.L. dans la salle de contrôle principale, une fois terminé.

Nigel eut une grimace. D'accord, Evers avait bien accepté le message de Nigel ; et il s'agissait de faire quelque chose qui ressemblait plus ou moins à une trahison, en recevant le message de réponse en primeur. Il bénéficierait cependant ainsi de quelques précieux instants pour comprendre, avant toute réaction du Commex : la petite marge de minutes pendant laquelle il entendrait le message du Dahu par l'intermédiaire de son mouchard, en essayant de deviner ce que devrait être la bonne réponse. Ensuite, s'il pouvait suivre l'intervention du Dahu, il lui faudrait retransmettre la réponse du Commex ; ces hommes allaient à coup sûr vouloir brûler les étapes. La moindre erreur pouvait être désastreuse. Le Dahu avait probablement gardé le silence jusqu'ici par prudence. Si la réponse du Commex n'était pas claire ou paraissait inamicale, le Dahu pouvait tout aussi bien traverser le système solaire et disparaître. Disparaître pour toujours.

Les points jaunes des fenêtres éclairées du J.P.L. faisaient comme un phare au milieu des collines obscures. Nigel paya le taxi, se soumit au contrôle de l'entrée, puis, au lieu de se rendre directement vers la salle de contrôle principale, se dirigea tout d'abord vers son bureau. Ouvrant un tiroir fermé à clef de son secrétaire, il plongea la main vers le fond et en retira le second cube à message en ferrite, identique, en apparence, à celui que possédait maintenant le Commex. Il le glissa dans sa poche et fit ensuite un arrêt dans les toilettes des hommes pour vérifier sa tenue dans la glace. Il avait les yeux rouges et son visage était tout en angles, rigide et aigu. Il se recoiffa avec des gestes brusques et s'efforça de prendre un air détendu. Le geste souple ; l'allure calme, oui.

Il eut l'impression de se pétrifier tandis qu'il s'observait tout en respirant à petites bouffées. Là-bas gisait Alexandra qu'il était impuissant à aider, mais dont il pouvait s'occuper. Et voici que lui-même, une fine transpiration froide humectant la peau en dessous de ses yeux, s'apprêtait à jouer un as sorti de sa manche contre les hommes avec lesquels il travaillait et en lesquels il n'avait pas

confiance. S'il avait pu prendre du recul, il avait la conviction que tout cela lui aurait paru stupide et fou. Qu'était donc le Dahu pour lui, en fin de compte ? Il était en train de perdre la boule, oui. Il serra le poing et l'appuya contre sa cuisse. Alexandra était maintenant dans leur domaine, et le monde la grignotait peu à peu. Détends-toi, Nigel, sois raisonnable, se dit-il. *Ping*. Ce n'est plus le moment de tergiverser, maintenant. Les choses ne relèvent plus du royaume de la foutue douce raison. Oh non...

Une fois à la porte de la salle de contrôle, il appuya sur le point, derrière son oreille. Le mouchard se mit à émettre son bip-bip. Il ouvrit la porte.

Le comité était présent au grand complet, avec Evers et Lubkin. Nigel alla de l'un à l'autre, posa des questions, donna des conseils. Il étudia les dernières informations avec les techniciens. Lubkin lui montra un deuxième message pour le Dahu concocté par le Commex – maladroit, ambigu et trop compliqué. Nigel acquiesça de la tête et murmura quelque chose. Lubkin lui donna le cube de ferrite avec leur message, et Nigel le plaça avec ostentation dans le système de communication.

L'atmosphère bon enfant qui régnait auparavant dans la salle avait disparu. Le Dahu restait toujours sur la même trajectoire. Les minutes s'écoulaient : Une demi-heure passa. Les spéculations inquiètes allaient bon train parmi les membres du comité. Tout en répondant à leurs questions, Nigel surveillait l'approche du Dahu. La sonde de Vénus ne montrait toujours qu'un vague point lumineux.

Nigel parla dans son microphone de tête, et ordonna à la sonde de Vénus de se désaccoupler du circuit double de contrôle normal du J.P.L. ; à partir de cet instant, le satellite n'obéirait plus qu'aux ordres émanant de la console de Nigel. Il fit aussitôt pivoter le principal récepteur radio, et transmit les coordonnées de poursuite.

D'un geste naturel, il sortit son propre cube de ferrite de sa poche et l'introduisit dans la console. Puis il tapa des ordres, et le cube du Commex fut mis de côté, tandis que le sien devenait prêt à transmettre.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demanda Lubkin. Autour de la chaise de Nigel les hommes se turent.

« Je transmets. »

Il introduisit l'élément essentiel : le code de reconnaissance. Il avait appris par cœur le code de son mouchard, des mois auparavant, dans le bureau de Huffman ; il donnait maintenant pour instruction à

la console de lui relayer la réponse du Dahu. L'ordinateur la transmettrait directement au mouchard, et il l'entendrait donc avant qu'elle passe à la console centrale pour le comité.

« C'est parti », dit Nigel. Il appuya sur un bouton, et la machine envoya le signal de reconnaissance ; son mouchard réagit en sympathie dans son oreille.

Il ordonna alors à la sonde de Vénus de commencer à émettre vers le Dahu.

Le vaisseau glissait paisiblement sur sa trajectoire lorsque le puissant signal l'atteignit.

Le code était d'une grande habileté, commençant par reproduire la propre trajectoire du vaisseau à travers le système planétaire. Les êtres intelligents de la troisième planète les avaient donc repérés depuis le début et avaient attendu. En le révélant, ils montraient clairement qu'ils n'étaient pas hostiles ; ils ne gardaient pas le secret sur ce qu'ils étaient capables de faire.

Le vaisseau détecta rapidement l'origine du signal, un objet orbitant autour de la planète entourée de nuages. Ce monde serait-il également occupé ? Il se rappelait une antique espèce amphibie qui s'était développée sur un monde assez voisin, mais dont l'évolution avait été arrêtée par l'impossibilité où elle était de voir les étoiles à travers l'épaisse couche nuageuse. Et il pensa également à d'autres mondes, ainsi enfermés dans des couches de gaz brûlant, où les veines rocheuses avaient atteint l'intelligence, reliées entre elles par des métaux conducteurs et des cristaux chauffés à blanc.

Les machines étudièrent le signal pendant une fraction de seconde. Il y avait beaucoup à apprendre. Après une série élaborée de déductions et d'inférences, elles aboutirent à une conclusion unique : la troisième planète était la clef de tout. La prudence n'était plus justifiée.

Les ordinateurs allaient devoir réveiller l'intelligence assoupie qui seule pouvait traiter ce genre de problème. Ils seraient eux-mêmes engloutis dans cet esprit plus vaste. Leur réussite avait un goût doux-amer, car elle leur faisait perdre leur identité. Le super-esprit se mettrait à la recherche de tout moyen susceptible de lui faire comprendre l'espèce nouvelle, et ces ordinateurs plus simples seraient noyés dans son courant.

La réactivation commença.

Le vaisseau se prépara à répondre.

Le cube de ferrite se vida. Nigel entendit un brouhaha de glapissements sur le mode aigu.

« Hé là ! Qu'est-ce que vous... »

Lubkin s'était aperçu du changement de cubes. Erreur de manipulation ? Passant par-dessus l'épaule de Nigel, Lubkin avança une main sur le clavier de la console.

Quelqu'un cria. Nigel fit violemment pivoter sa chaise en tirant sur le bras de Lubkin, qui vint heurter un autre homme. La manche de la veste de Lubkin se déchira et lui resta dans la main.

Son mouchard se mit à émettre des bip-bip dans son oreille : le Dahu répondait. Nigel se pétrifia. Le signal était clair, bien qu'accélééré : il s'agissait du message original de Nigel que le vaisseau renvoyait.

Nigel chancela. Dans une lumière de vitrail, les visages de Lubkin et d'Evers flottèrent vers lui. Il se concentra sur le pépiement qui se poursuivait dans sa tête. Ça y était : le Dahu avait fini de retransmettre le message de Nigel. Ce dernier éprouva alors une brusque bouffée de joie. Il y était arrivé ! Ils pouvaient répondre avec...

Quelqu'un le saisit par le bras et vint se cogner dans ses côtes. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, pour les calmer. Il était entouré d'un brouhaha de voix.

Son mouchard se mit à glapir. À crier.

Une explosion de bruit se produisit dans sa tête ; le monde se mit à basculer et à tourbillonner.

Il sentit quelque chose de sombre et de massif le traverser. Quelque chose qui surgissait, énorme, qui le remplissait. Le torrent engloutit son identité.

Nigel hoqueta. Ses mains griffèrent l'air. Il tomba, inconscient.

Quatorze

Lubkin lui parlait. Pendant ce temps des lucioles bleu et blanc éclatantes virevoltaient et lui piquaient les yeux. Elles étaient une

cause de distraction. Nigel observait le nuage de lucioles dont le chant et la danse se déployaient entre lui et le plafond. La voix de Lubkin bourdonnait. Il prit une profonde inspiration ; les lucioles disparurent un instant puis revinrent. Le contour des paroles émises par Lubkin devint plus aigu. Un poids se posa sur son ventre.

Ils comprenaient l'état d'esprit de Nigel, était en train de dire Lubkin. Avec ce qui arrivait à sa femme et tout le reste. Ça expliquait beaucoup de choses. Evers n'était même pas fâché de l'envoi du message codé à J-27. Le comité avait dû admettre que l'idée était meilleure, quand il avait eu enfin l'opportunité de l'étudier. Mais, nom d'un chien, ils pouvaient tout de même comprendre...

Nigel eut un sourire vague et ironique.

Les lucioles continuaient à chanter et à danser.

Evers en avait cependant ras le bol d'être tourné en bourrique par Nigel, ajouta Lubkin, les sourcils froncés. Heureusement, J-27 avait répondu, ce qui arrangeait les choses. Evers acceptait de passer l'éponge, à cause d'Alexandra.

« Quoi ? jeta Nigel en se redressant dans le lit d'hôpital.

— Eh bien je...

— Qu'avez-vous dit à propos d'Alexandra ? »

Nigel se rendit alors compte qu'il était nu jusqu'à la taille. Lubkin se passait la langue sur les lèvres, l'expression incertaine et tendue ; ses yeux se détournèrent de ceux de Nigel.

« Le Dr Huffman va vous voir dès que j'en aurai terminé. Nous vous avons fait transporter ici depuis le J.P.L. quand nous avons reçu le coup de fil demandant où vous vous trouviez. Je veux dire que nous avons compris.

— Compris quoi ?

— J'ignorais qu'elle en était si près, Nigel. Aucun de nous ne s'en doutait.

— Si... près ?

— C'était la raison du coup de fil. Elle est morte. »

Une infirmière lui procura une robe de chambre bleue au tissu raide. Le Dr Huffman s'approcha de lui dans le couloir au moment où il disait au revoir à Lubkin, lui secouant solennellement la main, en silence. Nigel regarda le médecin, mais son expression resta indéchiffrable.

Huffman lui fit signe de le suivre. Ils parcoururent tout le couloir. Un clochette d'appel retentit quelque part. La paroi lisse renvoyait à Nigel l'image d'un homme hagard, à la barbe bleuissante, le haut du visage figé dans un rictus. Les deux hommes marchèrent.

« Elle... elle est morte juste après mon départ ? demanda Nigel dans un murmure rauque.

— Oui.

— Je... je suis navré d'être parti. Vous avez tenté de me joindre...

— En effet. »

Nigel se tourna vers le médecin ; son visage était comme comprimé, les yeux anormalement grands, les traits pincés par la pression intérieure.

« Vous... vous m'emmenez la voir ?

— Oui. » Huffman posa la main sur la poignée d'une porte métallique grise, et ouvrit. Il posa les yeux sur Nigel. « Elle est morte, monsieur Walmsley. Une hémorragie incontrôlable. Il y avait beaucoup de travail en salle d'opération. D'autres malades attendaient. Nous avons mis le corps de côté pour que le personnel l'emporte. Une demi-heure est passée. »

Nigel acquiesçait, l'esprit engourdi.

« C'est alors qu'elle a commencé à bouger, monsieur Walmsley. Elle s'est levée d'entre les morts. »

Alexandra était seule, assise dans une chaise roulante très compliquée, hérissée de matériel électronique. Son sarrau blanc d'hôpital était remonté sur ses genoux, et des fils étaient collés avec du sparadrap à ses chevilles, sur ses mollets, ses avant-bras, son cou et ses tempes. Elle eut un faible sourire.

« Je savais que tu reviendrais. Nigel.

— Je... j'étais...

— Je sais, dit-elle doucement. Tu as parlé. À Shirley. Tu as eu. Peur. Par ce qui. Arrivait. ».

Elle parlait lentement, chaque mot ou presque séparé des autres par un silence perceptible ; chacune des syllabes était un effort.

« Les Nouveaux Enfants... », commença Nigel qui s'interrompit, ne sachant pas par quoi continuer.

« Tu n'aurais. Pas dû. Devenir excité. Nigel. Il me l'a dit. Que tu l'as. Senti. Toi aussi. Brièvement.

— Qui ça, il ?

— Lui. Ce que tu as. Perçu. Devant toi. Tu as. Rejeté. L'Immanence. »

Nigel eut conscience de Huffman qui derrière lui refermait la porte, se tenant à une distance d'où il pouvait entendre mais non intervenir. Alexandra paraissait être en équilibre précaire, fragile et comme tenue par quelque certitude intérieure. Enchâssée.

« Tu l'as ressenti. Nigel. Mon amour. Peut-être. Ne l'as-tu pas. Reconnu. Pour toi. Pendant longtemps. Il n'a été. Que le Dahu. »

Nigel resta longtemps silencieux, abasourdi. « L'implant auriculaire, finit-il par dire, le mouchard ! » Il avait parlé du coin de la bouche, s'adressant à Huffman.

« En effet. En effet, dit Alexandra d'un ton uni. C'est comme ça. Qu'il est entré. En moi. Mais je L'ai. Reconnu. Dans sa vraie nature. »

Elle ferma les yeux et sa poitrine se souleva au rythme des petites bouffées rapides qu'elle prenait. Nigel jeta un coup d'œil à Huffman. Il avait l'impression d'avoir les jambes paralysées, d'être cloué sur place, et de ne pouvoir ni aller vers Alexandra ni battre en retraite. Sur les appareils de contrôle de la chaise, les aiguilles bougèrent, des lumières clignotèrent.

« Mais quelque chose – quelque chose – peut-il faire cela ? murmura-t-il hâtivement. Retransmettre par le circuit du mouchard ? »

La voix de Huffman résonna comme celle d'une basse dans la petite pièce. « Oui, sans aucun doute, dit-il. L'appareil d'Alexandra était à la fois en contact acoustique et électrique avec son système nerveux. Il fonctionne passivement, la plupart du temps, mais nous pouvons nous en servir pour envoyer un signal dans les nerfs principaux.

— Est-ce ce qui s'est passé ? »

Huffman vint se placer à côté de Nigel et, à l'étonnement de ce dernier, passa un bras autour de ses épaules. « Je crois que oui, répondit le médecin. Je n'ai parlé de tout cela à personne, parce que... parce que j'ai tout d'abord cru avoir fait une erreur ; une erreur énorme.

— Quelque chose pénètre en elle. Par l'intermédiaire du mouchard.

— Selon toute vraisemblance. Vous vous êtes évanoui, n'est-ce pas ? Au J.P.L. ? Un effet de surcharge, probablement. Ou alors celui, quel qu'il soit, qui émettait a trafiqué votre récepteur pour se concentrer sur Alexandra.

— Mais elle était morte !

— Oui. Toutes les fonctions avaient cessé. J'estime à seulement cinq à dix minutes, tout au plus, le temps pendant lequel elle a été privée d'oxygène. D'une manière ou d'une autre, quelque chose a stimulé la fonction respiratoire par l'intermédiaire du mouchard. L'a remise en route. Le blocage rénal a également disparu.

— Je ne vois pas comment...

— Moi non plus. Des travaux ont bien été faits sur les déclencheurs neurologiques, mais ils en sont restés au stade expérimental ; trop dangereux et imprévisibles.

— C'est en train de la ramener à la vie, dit Nigel comme s'il ne croyait pas ses propres paroles.

— Oui, mais qu'est-ce qui fait cela ?

— Impossible à dire. »

Huffman lui jeta un regard inquisiteur. « Vous voulez dire que vous ne le désirez pas. Vous et cette autre femme, vous avez...

— Quelle autre femme ?

— Celle que j'ai rencontrée ; vous nous avez présentés. Alexandra l'a fait demander. J'étais un peu déboussolé et je l'ai laissée entrer.

— Nigel ? » C'était la voix d'Alexandra. Ses paupières battaient comme des ailes de papillon, et elle eut un faible geste de la main droite pour lui faire signe d'approcher. Nigel s'avança.

« Il voit. À travers moi. Nigel. Il veut. Que tu saches. Cela. »

Nigel jeta un regard impuissant à Huffman.

« Non. N'aie pas peur. Il veut voir. Sentir. Marcher. Dans ce monde.

— Qui est-il, Alexandra ? » La voix de Nigel se brisa quand il prononça son prénom.

« Il est l'Immanence, lui répondit-elle comme si elle s'adressait à un enfant. Je sais. Ce qu'il a fait. Le docteur et toi. Vous n'avez pas besoin. De murmurer. Je suis. Au courant.

— Il... t'a ramenée !

— Je sais. D'entre les morts. Pour voir.

— Pourquoi ? »

Elle le regarda, une expression empreinte de sérénité sur le visage ; ses yeux se plissaient, comme sous l'effet d'une joie intérieure. « Au sens. Où tu l'entends, répondit-elle. Chéri. Je l'ignore. Mais je ne Lui.

Pose pas. De questions. Je ne m'interroge pas. Je vis. Avec le moment. »

Dans la lumière aseptisée, son visage sans couleurs prenait un aspect à la fois étrange et familier, avec tous ses pores bien nets et propres.

La voix de basse de Huffman fit irruption. « Dans la mesure où je peux le déterminer, elle est maintenue en vie par un stimulus émanant de son mouchard. D'une manière ou d'une autre, l'effondrement synaptique a été surmonté. Le mouchard lui procure peut-être même une fonction de contrôle pour les poumons et le cœur, prenant la place des tissus nerveux endommagés. Néanmoins, je ne pense pas que cela puisse durer longtemps.

Alexandra le regardait avec une calme intensité. Son sourire pâle était à peine perceptible. « Il est ici. Avec moi. Docteur. C'est tout. Ce qui importe. »

Nigel lui prit la main et s'accroupit à côté de la lourde chaise, étudiant son visage, les sourcils froncés. Toutes sortes d'émotions contradictoires jouaient sur ses traits.

On frappa à la porte de métal.

Huffman jeta un regard incertain à Nigel qui, de son côté, restait perdu dans ses pensées. Le médecin hésita, puis finalement ouvrit la porte.

L'air plein d'assurance, Shirley se tenait dans l'entrée. Une douzaine de Nouveaux Enfants en veste ou en dhotis se massaient derrière elle. Un homme en costume trois-pièces se fraya un chemin au milieu de l'attroupement.

« Nous sommes venus la chercher, docteur », dit Shirley. L'intonation de sa voix avait quelque chose de dur, de cassant, même. « Nous connaissons son désir. Elle m'a dit vouloir sortir. Nous avons un avocat pour traiter des formalités avec l'hôpital. »

Quinze

Que l'on imagine de fines feuilles de métal suspendues verticalement, séparées les unes des autres de quelques millimètres seulement. Dans la lumière crue, elles deviennent autant de lignes à l'éclat de métal aveuglant. Un projectile tourbillonnant sur lui-même,

couleur de fumée, progresse lentement et frappe la première feuille métallique. Celle-ci se froisse et se trouve projetée contre la deuxième feuille, silencieusement, tandis que le film continue à se dérouler. En dépit de la pesante lenteur avec laquelle le projectile se déplace, on ne peut rien faire. La deuxième feuille plie. Au point d'impact, la balle s'écrase et se liquéfie ; mais elle continue. La troisième ligne métallique est à son tour comprimée sur la quatrième, et les verticales sont devenues une famille de paraboles dessinant l'onde de choc dont le foyer se confond avec la balle en fusion. Impossible de l'arrêter. Chaque feuille vient s'écraser sur la suivante. Chacune se comporte...

Nigel revivait ce rêve chaque nuit, sans pouvoir rien faire. Les événements se précipitent. Chacun des moments de ces jours derniers empiète sur le suivant, le poussant en avant sur le flot des instants.

L'hôpital. Huffman protestant, les mâchoires crispées. La voix égale de l'avocat résonnant de certitudes. Nigel n'avait aucun droit légal sur Alexandra ; il n'était pas son mari. Et Alexandra disait qu'elle voulait partir. La loi, les fines feuilles métalliques se comprimant les unes les autres, était claire. Elle souhaitait vivre – ou mourir – au milieu des Nouveaux Enfants. Ils comprenaient. Ils voulaient qu'elle marche en Sa compagnie.

La chaise roulante. Clignotant de tous ses vumètres, ronronnant, ignorée. Les Nouveaux Enfants en dhotis la roulant depuis l'ambulance jusqu'à l'église baptiste. Le vieil homme, l'Immanence. Son visage d'argent plombé, éclairé par les lampes à arc entourant l'église. Il met ses mains en coupe et fait un signe d'acquiescement en direction de Shirley. Alexandra est placée entre eux, foyer d'une foule qui grossit. Shirley parle avec révérence à l'Immanence voûtée et tordue. Au milieu des ombres mouvantes, Nigel a cru échanger un coup d'œil avec le vieillard. Des yeux jaunes qui l'ont soupesé, jugé, évalué. L'Immanence fait un geste ; un léger changement se produit dans la foule. La marée de corps humains qui s'ouvrait devant la chaise roulante d'Alexandra se referme maintenant derrière elle. La coupure est scellée. Shirley sur le bord, l'Immanence dont les traits tombants rayonnent, au centre. Vers l'église. Un brouhaha excité, un murmure. Et la foule liquide s'insinue entre Nigel et les autres. Le repousse. Le ralentit. Il crie : *Shirley !* puis, *Alexandra !* Shirley vient de monter les marches qui conduisent dans l'église. Elle se retourne, et parcourt du regard la mer agitée des visages. Elle crie quelque chose, quelque chose à propos de l'amour, puis elle disparaît. Dans l'ombre. Derrière la chaise roulante.

La tri-D.

Elle est restée la même : calme, ramassée sur elle-même et irradiant une certitude intérieure. L'intérêt qui a fait boule de neige autour d'elle n'a pas touché ce noyau profond. Les yeux sont enfoncés dans les orbites, loin des questions qu'on lui soumet. Elle voit, elle étudie. Nigel la regarde dans l'obscurité de l'appartement, qu'éclaire seulement la lueur de la tri-D. Il aperçoit Shirley derrière, dans la foule. Comme tous ceux qui l'entourent, son visage exprime le ravissement. Trois autres Immanences appartenant aux Nouveaux Enfants escortent Alexandra le long d'une rampe de cérémonie. Tous trois sont de haute taille et majestueux ; ils ont les joues creuses et tournent la paume des mains vers le ciel en un geste rituel. Élançés, ascétiques. Ils prennent le plus grand soin d'elle, leur premier miracle avéré. Le programme s'interrompt pour retransmettre un enregistrement de Huffman, en colère, les mâchoires contractées. À la question directe qui lui est posée, il répond qu'en effet, Alexandra était cliniquement morte. Il l'a certifié. On l'a abandonnée. Puis elle a ressuscité.

« A-t-elle proposé une explication ? » demande le journaliste.

Sur l'écran, le visage fatigué de Huffman cède progressivement la place à celui d'Alexandra.

Elle sourit, secoue la tête, non. Au fond de ses yeux, très loin, quelque chose change.

On ne le laisse pas entrer dans l'église. Pour Nigel, toutes les portes sont closes.

Lorsque son histoire parvient aux gens de la tri-D, ils l'interviewent, l'écoutent et promettent des résultats. Mais quand l'entretien passe à l'écran, Nigel apparaît amer et hostile. A-t-il réellement dit toutes ces choses ? se demande-t-il en se regardant. Ou bien ont-ils adroitement réarrangé ses propos ? Il n'arrive plus à s'en souvenir. Les lignes métalliques se compriment et convergent.

Au J.P.L., seul avec Evers et Lubkin.

À l'extérieur, le soleil brille sur les camions qui apportent le nouveau matériel. Les installations ont été renforcées.

Lubkin : Nous avons entendu dire qu'Alexandra guérissait, Nigel. Une merveilleuse nouvelle. Nous nous demandions si, en quelque sorte...

Evers : J-27 émet sur deux canaux, Walmsley. Par l'intermédiaire du circuit que vous avez placé dans la console. C'est Ichino qui travaille sur le signal principal, mais nous craignons d'intervenir sur le second. Quel qu'en soit le récepteur...

Nigel : C'est mon implant auriculaire. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Evers : Oui. Nous voulions simplement vous donner une chance de l'admettre.

Lubkin : Vous recevez directement J-27 ?

Nigel : Non. Il a trouvé le moyen de se passer de moi.

Evers : Dans ce cas-là, nous pouvons arrêter ce circuit.

Il avait donc fallu qu'il leur parle d'Alexandra. Et qu'il les supplie de permettre la retransmission par le J.P.L. ; sans quoi, elle mourrait.

Mâchoire crispée, Evers acquiesce. Il laissera le signal ténu de vie intact. Ils iront même jusqu'à le contrôler, à l'espionner, à essayer de déchiffrer ce qu'ils pourront. Son code est un dédale d'une haute complexité.

Après avoir quitté le bureau d'Evers, Nigel ne se rappelait à peu près rien de ce qu'il avait dit. Les événements s'étaient tellement précipités et chevauchés qu'il mélangeait les instants et les personnes. Mais il se souvenait cependant de l'expression neutre et calculatrice d'Evers, de ses lèvres pincées, champ de force trouvant un nouvel équilibre.

Seize

Il s'assit sur la pente poussiéreuse de la colline et regarda la foule qui se dirigeait vers le V formé par le canyon. La plupart des gens arrivaient de Mexico, un trajet de deux heures, et portaient des paniers de pique-nique. Il y avait également des groupes venus d'Asie, soigneusement encadrés par leurs guides, ainsi que des Européens, reconnaissables à leurs pantalons bruns tous identiques et à leur chemise de laine à la coupe stricte. Autant de petits ruisseaux venant se déverser dans le canyon.

Un vol d'oiseaux y pénétra par le sud, prenant de l'altitude au fur et à mesure qu'il se rapprochait. Sans doute inquiet à cause du grondement qui montait de la foule, pensa Nigel. Il se passa la langue

sur les lèvres. En dépit de l'heure matinale, l'air tremblait déjà, bien plus chaud que deux jours avant, dans le Kansas. Ou bien était-ce à Toronto ? Il éprouvait une certaine difficulté à se rappeler l'écoulement des jours. Chacune des apparitions d'Alexandra attirait une foule plus nombreuse. Certaines personnes, lui avait-on dit, campaient ici depuis des jours.

À cent mètres de lui, une équipe s'efforçait de dégager de nouveaux emplacements ; peine inutile. Les gens s'installaient sur les éperons rocheux, et ils étaient déjà bien plus nombreux que ce qu'auraient pu contenir les nouveaux sites.

Les collines grouillaient de vie, et la cohue s'agitait comme les cils d'une paramécie géante. Au fond de la vallée, les plus passionnés faisaient leur numéro : acrobates physiques ou psychiques, flagellants, psalmodieurs à la voix caverneuse, danseurs. Les rondes fraternelles tournaient. Déborder, aimer, voler, danser. Bonds. Gémissements. Cris. Pieds qui frappent le sol.

Finalement, une rumeur d'excitation se mit à monter. Au fond du canyon, un point blanc se mit à fleurir. Alexandra dans sa chaise roulante, enveloppée de tissus scintillants. On l'installa sur une plateforme parmi les rochers recuits de soleil. Elle était flanquée de quatre Immanences.

« Vers la plénitude ! entonna la foule. L'unicité ! » Dans le ciel, une forme ailée se mit à brûler d'un feu orange à une extrémité. Un nuage se dessina sur le fond de ciel bleu pâle du désert. Une sculpture blanche pour l'occasion, représentant une immense femme d'albâtre. Ailée. La main levée dans un geste d'accueil, de bénédiction, de pardon. Alexandra.

Discours d'une Immanence. Musique. Les pierres renvoient en écho la sonnerie des trompettes. Battements de pieds. Chants. Courir, vivre, sauter, s'élever. Le salut dans la chaleur aveuglante et enchanteresse.

Il connaissait bien les litanies. Elles ruisselaient sur lui sans produire le moindre effet. La suivre partout l'avait complètement anesthésié. Il savait bien qu'il aurait dû renoncer, mais il était incapable d'abandonner tant qu'il pourrait rester assez près pour la voir, même de loin. Un point blanc. La morte qui bougeait et parlait. Viens, et vois. Reprends espoir. Retrouve ta foi. Qu'un chant d'amour joyeux s'élève en toi pour toujours.

Et cependant, cependant... il l'enviait. Et il l'aimait.

Une grimace lui tordit la bouche.

Soudain, sa voix roula le long du canyon, tonnante, imposant silence à la foule. Elle parlait de Lui, de l'Unique, et disait comment Il

voyait à travers chacun de nous. D'une vision...

Elle se recroquevilla. Quelque chose vint heurter le micro. Un homme cria d'une voix rauque. Nigel se contracta, et ne put voir qu'un tourbillon de silhouettes en robe s'agitant à l'endroit où Alexandra se tenait un instant auparavant. Des voix suraiguës lançaient des ordres.

Enfin elle partait. Il se redressa avec raideur, brossa de la main la poussière sur son pantalon, regardant fixement devant lui. Partie. Partie.

Il laissa fonctionner la tri-D, dans sa chambre de Mexico, tandis qu'il se douchait et faisait ses préparatifs. Un petit homme chauve, à la peau rose et aux bajoues tombantes, expliqua qu'Alexandra venait de subir une rechute mais qu'elle n'avait pas encore rejoint l'Un Essentiel, comme elle avait prédit qu'elle le ferait bientôt.

Son téléphone sonna.

« Walmsley ? Est-ce bien vous ? » La voix d'Evers, haut perchée, hachée. Nigel grogna une réponse.

« Écoutez. Nous venons juste d'avoir les nouvelles. Désolé et tout ce que vous voudrez, mais on dirait qu'elle est en train de mourir. Nous savons que vous l'avez suivie. Les services de sécurité n'ont pas perdu votre trace. Avez-vous découvert ce qu'elle a pu dire aux Nouveaux Enfants ? Je veux dire à propos de J-27 ?

— Rien. Dans la mesure où je sais quelque chose.

— Ah ! bien. On m'a fait savoir en haut lieu de m'assurer qu'absolument rien n'avait filtré. Particulièrement vers ces... Bon. On dirait que tout va bien. Nous allons...

— Evers.

— Oui ?

— Ne coupez pas le deuxième canal. Elle n'est pas encore morte. Si vous le faites je raconterai tout à la tri-D. À propos de... J-27.

— Vous êtes... » On aurait dit que la voix d'Evers venait d'être coupée, comme si une main s'était posée sur le téléphone. Au bout de quelques instants, elle reprit : « Bon, d'accord.

— Laissez-le branché indéfiniment. Même si vous entendez dire qu'elle est morte.

— D'accord, Walmsley, mais...

— Au revoir. »

Il resta un long moment à la fenêtre de sa chambre d'hôtel, à regarder les pousse-pousse zigzaguer dans les allées du paseo de la Reforma, venant pour l'essentiel du parc de Chapultepec. Les allées et venues de la ruche humaine.

Il venait donc de faire un dernier geste : menacer Evers. Peut-être vivrait-elle encore quelques heures, quelques jours. Pourquoi ? Il savait qu'il ne la reverrait jamais. Seuls les Nouveaux Enfants auraient la satisfaction de partager ses derniers instants.

Et puis ?... Retourner au J.P.L. ? Recommencer ? Le Dahu attendait toujours.

Oui, en fin de compte. Il avait besoin de savoir. Comme toujours, il lui fallait des certitudes nettes, du défini. Il ne recherchait que cela. Savoir. Quelque chose que Shirley, et peut-être même Alexandra, dans une certaine mesure, n'avaient jamais compris.

Ou bien...

Il força la fenêtre, et un joint s'ouvrit au milieu. Au moins deux cents mètres jusqu'au sol. Au milieu de toute une masse de phares lancés en pleine vitesse. Les lignes qui se compriment et le soufflent comme une bougie à bout de course.

Pendant longtemps, il regarda vers le bas.

Puis il se détourna de la fenêtre, prit ses bagages, et emprunta la navette qui descendait jusqu'à la réception. Il régla sa note, un sourire raide à la bouche, donna un pourboire au portier, laissa ses bagages et sortit sur le trottoir. L'air était doux. Il enfonça les mains dans les poches et décida de faire le tour du pâté de maisons afin de s'éclaircir les idées.

De sa poche, il retira un objet de plastique. Il contenait de l'électronique ultra-miniaturisée, une source d'énergie et un transducteur. Il l'agrafa sous l'étiquette de son col, et s'assura qu'il était invisible. Ça frottait sur son cou quand il marchait.

Il voulait être à l'air libre pour l'essayer. À ces distances, un bâtiment pourrait faire écran au signal, ou bien le brouiller. Il ne fallait prendre aucun risque. Lorsque Alexandra mourrait, le Dahu pourrait toujours emprunter le canal...

Il porta la main derrière son oreille et appuya. Le mouchard se mit à bourdonner. Le morceau de plastique bourré d'électronique qui lui avait coûté tellement cher pesait sur son cou. Il appuya une deuxième fois du pouce, et entendit un petit claquement sec.

Il marcha. Marcha. Sentit jaillir quelque chose d'immense...

Marcha...

Amour et envie.

Marcha...

Dix-sept

Un jour plus tard : il marche.

Marche.

Sur les feuilles superposées de rochers repliés. Ponts de pierre d'un vaisseau de terre, à la dérive dans le désert profond. Navire de cailloux recuits. Le temps a stratifié et comprimé la structure plissée ; la vie court à sa surface.

Pépiante et bondissante.

Il escalade le rocher qui s'écaille. Un scorpion file se cacher. Ses bottes mordent dans le gravier crissant.

*... Les plantes qui lèchent, comme une écume,
la croûte rugueuse...*

La présence cachée

surveillance

ingère

comprend

et se tait.

Dans le désert mexicain cendrex, il marche toujours. L'air est de cristal ; les flaques d'une averse récente font éclater les rayons de soleil en flèches de lumière.

Coquelicots, mauves, zinnias, cactus, chiendent des sables et taches jaunes des lichens...

...La vie à fleur de terre...

...Un soleil tournoyant au-dessus d'une Terre déformée...

Nigel sourit. L'entité s'en retourne, derrière ses yeux.

Il avance en longues enjambées aisées. Un talon de botte frotte. Le cuir craque. Ses bras se balancent, ses mollets se contractent. Son cœur pompe, ses poumons sifflent, peau chaude botte achoppant sur une pierre ciel plat chemise collant au creux mouillé des bras cactus cireux dans son chemin son bidon bruyant quand il tourne...

Au milieu de tout ça, Nigel choisit. L'entité, non. Elle avale tout.

Un lapin bondit de côté. Un cactus en forme de coupe à vin lui fait signe. Nigel s'arrête. Débouche son bidon. Et boit.

...Éprouve sur sa langue l'arôme bondissant argenté moelleux rougissant...

...Et ressent faiblement quelque chose de ce que l'entité doit elle-même ressentir. Elle respecte la sainteté des créatures vivantes ; elle ne se serait pas permis d'ordonner à Alexandra de se lever de nouveau si elle n'avait été déjà morte, morte à son propre monde. Ainsi, pour voir cette jeune planète, l'entité s'était servie d'un corps que les hommes avaient rejeté.

Lors des premiers instants de contact avec Nigel, dans cette rue de Mexico, l'entité avait été sur le point de se retirer ; mais elle était restée en voyant l'état de délabrement intérieur dans lequel se trouvait cet homme. À l'aide d'un savoir subtil, appris au cours de milliers de contacts semblables avec des formes de vie chimiques, elle entreprit un rapprochement. Et resta. Pour goûter à ce monde de douceur. Pour tirer cet homme de là.

...Ciel bleu crémeux vibrant de vie ailée, taches de couleur en dérive, nuages tourmentés...

Cet endroit est autre.

Elle s'arrête ; l'horizon découpé en arêtes aiguës divise ce monde en parties ; elle réfléchit. Et voit la trame ondulante dont les fils sont Evers, Lubkin, Shirley, Hufman, Alexandra et Nigel. Un jeu. Un réseau ? Fonctionnement générateur. Chacun un petit monde en lui-même.

Et tous ensemble. S'élevant haut. Chacun un firmament. Un mécanisme d'horlogerie.

Si familier.

Tellement autre.

Au plus profond des courants du torrent, Nigel nage.

En nageant, il guérit.

La présence cachée détourne le flot continu des perceptions sur elle ; avant même que Nigel puisse les recevoir par les filtres de ses yeux, de ses oreilles, de sa peau et de son nez – avant tout ça, l'entité éponge ce monde nouveau et étrange, et l'altère également pour Nigel dans l'acte de se l'approprier.

Un jour l'entité partira. Disparaîtra. Nigel devra alors ouvrir son cocon. Émerger. Dans la lumière éclatante du jour. Sur des jambes branlantes.

Il aura à franchir ces diaphragmes. Tout passera. Mais pour le moment :

Le Dahu ressent la pulsation grondante
 déplie les roches en dessous de lui
 sculpte l'air sec
 enfonce ses bottes dans le sol

meuble...

voit

goûte

- s'ouvre.

L'introduit en douceur dans ce monde de tiédeur. L'accroche, tout amour, au jour

...EversLubkinShirleyHufmanAlexandraAlexandra... De penser à eux, de savoir qu'il retournera un jour dans ce monde lui enlève un poids ; et voici qu'il se laisse rouler, flotter et caresser par les eaux familières du désert. EversHufmanShirley...

Autres, ils sont, ses frères.

Tellement autres.

TROISIÈME PARTIE

Il s'éveilla, les yeux tournés vers un ciel gris de fer dans lequel apparaissaient les premières lueurs de l'aube.

Il s'éveilla seul.

L'entité avait disparu. Sa pression légère et frémissante lui avait paru chevaucher derrière son regard. Maintenant, Nigel ne ressentait plus que le vide d'une absence, absence de quelque chose dont il se souvenait à peine.

Il s'assit dans son sac de couchage ; bourdonnement, tournis. Il s'allongea de nouveau. Un lézard à corne se figea sur un rocher proche puis fila, sentant qu'il se détendait.

Il existait deux lieux, pensa-t-il, où l'on pouvait se sentir plus proche de la source des choses. L'océan avec sa mémoire salée des origines. Et le désert : javellisé, creusé, se déroulant sous une flamme jaune, un lieu de conditions limites. Et néanmoins il était vivant, ainsi que tout un réseau délicat de créatures. C'était peut-être pour cela que l'entité avait voulu venir ici.

Il se souvenait d'avoir acheté son sac à dos, le sac de couchage en duvet et les bottes dans une boutique de Mexico. Il se souvenait du court voyage en avion jusqu'au cœur du désert. Il se souvenait d'avoir marché.

Et derrière ses souvenirs, il sentait quelque chose...

Il se tient dans un endroit élevé, et regarde vers le bas, vers un tableau plat de choses, de catégories, de systèmes coordonnés et de formes.

Il s'était lui-même surveillé. Avait vu un oiseau s'abriter dans une plante grasse. Observé la première strate : Oiseaux. Ailes. Brun éteint. Phylum-ordre-classe-genre-espèce.

Observé la deuxième strate : Vol. Mouvement. Impulsion. Analyse.

Et vu enfin que se cachait une essence dans la façon dont il filtrait

le monde. Que, derrière le filtre, s'étendait un océan. Un désert.

Que le filtre était ce que signifiait être un être humain.

Il existait quelque chose de plus, quelque chose de plus grand. Il tenta de s'en emparer, mais... la chose ne fit que l'effleurer. Il crut apercevoir vaguement la trame de quelque chose... puis il n'y eut plus rien.

Nigel cligna des yeux. Il gisait sur une plaque rocheuse usée, protégé et réchauffé par son sac de couchage en duvet. Tout autour de lui, la colline se dorait délicatement ; un trait de lumière dessinait l'horizon.

Qu'avait-il appris ? pensa-t-il. Rien, en termes de faits. Des choses entr'aperçues, des nuances, mais rien de concret. L'entité était venue. Elle lui avait procuré une sorte de matelas au cours des heures sombres de Mexico (avait-il réellement forcé la fenêtre ? Réellement pensé à sauter ?). Et l'entité était partie, comme évaporée dans la nuit.

Il fronça les sourcils, s'étira, se détendit. La marche avait rendu ses mollets douloureux. La faim faisait gargouiller son estomac. Il se tourna vers son sac à dos et attrapa une barre de fruits séchés. Sa salive l'humecta et le parfum de fraise vint remplir sa bouche.

Qu'est-ce que c'était ? Après tout ce qu'il venait de vivre, Nigel ne savait toujours rien de précis sur l'étranger. Aucun fait, pas le moindre élément. Quand on a affaire à un fantôme, on ne pose pas de questions.

Il mâcha, tout en contemplant le ciel qui se remplissait.

Alexandra, Shirley – elles étaient derrière lui, maintenant. Quelle ironie : avoir été aussi proche de quelqu'un, avoir cru qu'il aimait autant Shirley. Il n'en restait plus, après ce qu'elle avait fait, qu'un souvenir lugubre et amer.

Ainsi que des questions. Avait-il réellement aimé Shirley, ou bien n'était-ce qu'une autre illusion ? La seule personne pour laquelle il eût jamais éprouvé une certitude était Alexandra. Mais Alexandra n'était plus. Il en avait retrouvé parfois la trace légère par l'intermédiaire du Dahu, pendant un certain temps. Quelque chose d'elle était peut-être resté dans le Dahu, une ombre.

Il se moucha. Du sang vint tacher le tissu ; l'air dépourvu d'humidité de la nuit lui avait desséché les muqueuses.

Il sourit. Le sang était-il un signe de vie ? Ou bien de mort ? L'ambiguïté était partout.

Et cependant... il voulait des réponses. Il avait besoin de savoir. De son ancien univers, un seul fragment avait été épargné : le Dahu. C'est

dans cette direction qu'il devait aller. La NASA et Evers lui serviraient de marche pour y accéder ; et il y aurait d'autres personnes qui pourraient l'aider. Il n'ignorait pas que la NASA offrirait quelques résistances, en particulier depuis l'affaire du signal trafiqué envoyé au Dahu. Nigel Walmsley, l'astronaute fou. Mais il triompherait de ces obstacles.

Il se frotta les yeux, débarrassant ses pattes d'oie des humeurs séchées. Ce dont il avait besoin, après ces deux journées passées avec l'entité-au-fond-de-ses-yeux, c'était de la compagnie des gens. Le simple contact de ceux de son espèce. Et il avait besoin d'aide pour traiter avec la NASA. Mais avant tout, d'être avec des gens.

QUATRIÈME PARTIE

2015

Un

M. Ichino s'arrêta un instant à l'entrée de la Fosse. Le murmure paisible des techniciens en train de parler se mêlait aux tintements et au crépitement des terminaux à impression. La Fosse était sombre, son atmosphère confinée. Des consoles encapuchonnées laissaient filtrer des ronds de lumière silhouettant les hommes qui, assis devant, contrôlaient, vérifiaient et distribuaient le flot ininterrompu d'informations qui traversait cette pièce, sous forme d'électrons dansants qu'ils renvoyaient vers le Dahu sur des ailes électromagnétiques.

Il lança un coup d'œil à une horloge murale ; encore vingt minutes avant la réunion. M. Ichino soupira, s'efforçant de se détendre et de ne pas penser à ce qui l'attendait. Les mains serrées dans le dos en un geste qui lui était habituel, il avança lentement dans la Fosse, laissant ses yeux s'accoutumer progressivement à la pénombre. Il s'arrêta devant sa console personnelle, saisit le document en cours de transmission et lut :

Au service de l'Empereur il trouva la vie, et il combattit les barbares qu'il vainquit et soumit. Lorsque l'Empereur le lui demandait, il affrontait des créatures féériques étranges et diaboliques, et les soumettait. Il tua des dragons, il tua des géants. Il désirait combattre tous les ennemis de la Terre, humains ou animaux, et les créatures venues des autres mondes. Et il était toujours victorieux.

Il reconnut un passage de la légende japonaise de Kintaro, en dépit de sa forme occidentalisée. Plusieurs jours auparavant, le Dahu avait demandé à M. Ichino davantage de littérature orientale ancienne, et il avait amené toutes les traductions et tous les textes de sa collection personnelle. Ils étaient retransmis quand on disposait d'un peu de temps. M. Ichino se demanda pendant un instant si ce passage avait été spécialement sélectionné par le programmeur, à cause de son allusion à des créatures d'autres mondes. Ce genre d'attitude n'aurait été que trop lamentablement typique ; la plupart des gens, ici, ne comprenaient rien à ce que le Dahu souhaitait savoir.

Du doigt, M. Ichino tapota ses dents de devant tout en réfléchissant. La machine à écrire jaune, carrée, profilée, tapie contre le vert de l'écran – voilà qui était un bien mauvais outil pour rendre les délicats délinéaments d'un conte de fées. Il se demanda comment il serait lu – comment il avait été lu, en réalité – par cette chose de cuivre et de germanium en orbite autour de Vénus. Tout cela – la tension calme qui emplissait la Fosse, les instants défilant trop vite qu'il avait si souvent vécus au cours des derniers mois, l'impression de déséquilibre dans ce qu'il faisait – lui paraissait être des éléments d'un puzzle en désordre. S'il avait seulement pu disposer de quelques jours pour y voir plus clair, pour évaluer ce que pouvait être l'entité capable de voir à une telle vitesse jusqu'au cœur même de son expérience personnelle et en extraire...

Il reprit sa tournée. Un technicien lui fit un signe de tête, puis un ingénieur. Le mot allait passer que le Vieux venait d'arriver dans la Fosse pour sa visite quotidienne ; les hommes seraient un peu plus actifs.

M. Ichino arriva à proximité d'un système graphique, et examina le travail complexe qui était en train d'y être exécuté par l'ordinateur. Il reconnut immédiatement le tirage : *Nu au soleil*, de Renoir, sans doute peint en 1875 ou 1876. M. Ichino venait de sélectionner cette peinture deux jours auparavant.

La lumière, filtrée dans des tons de vert-bleu, venait jeter des taches sur la poitrine et les bras du modèle, altérant étrangement les rouges lumineux de la peau qui sont la signature même de Renoir. La fille regardait pensivement vers le bas, et tenait à la main un morceau d'étoffe guère reconnaissable. M. Ichino la contempla pendant un long moment, se délectant de l'ambiguïté de son expression, plein de vagues idées romantiques – une chose dont il avait l'habitude, lui qui était resté vieux garçon.

Qu'est-ce que le Dahu allait en faire ? M. Ichino ne se risqua même

pas à deviner. Il avait bien réagi au *Déjeuner des canotiers*, et en avait redemandé. Peut-être croyait-il qu'il s'agissait d'une forme de photographie, en dépit des explications qu'il avait données sur l'usage que font les hommes de la peinture.

Il secoua la tête en regardant l'ordinateur décomposer avec soin le tableau en minuscules carrés de couleur. Le Dahu ne parlait que très peu ; bien des idées de M. Ichino sur lui n'étaient que le fruit de déductions. Il y avait cependant des éléments dans l'ordre sous-jacent aux requêtes qu'il soumettait.

« Y a-t-il quelque chose de particulier que vous voudriez voir, monsieur ? demanda un technicien qui venait d'arriver à sa hauteur.

— Non, non ; tout à l'air de se dérouler normalement », répondit doucement le Japonais, tiré en sursaut de sa rêverie. Il fit signe à l'homme qu'il pouvait disposer.

D'autres consoles scintillaient, comme les hommes de la Fosse transmettaient des informations au Dahu. Il se souvint que l'on était en train d'envoyer la dernière édition d'une encyclopédie, en ce moment. S'il avait suffi de radiodiffuser le texte, la chose aurait été simple, mais les hommes placés sous ses ordres devaient passer en revue chaque ligne avant le codage. Le Président avait en effet accepté la recommandation du Comité exécutif demandant qu'aucune information scientifique ou technique détaillée ne soit transmise au Dahu – et c'est pour répondre à cette exigence que la Fosse avait été rapidement installée.

La plupart des consoles travaillaient avec le propre code de M. Ichino – code 4 – un vocabulaire et une matrice de symboles spécialement étudiés pour assurer un maximum de densité dans les transmissions vers le Dahu. Le Comité exécutif avait recherché M. Ichino immédiatement après le premier contact, car il était de la plus grande urgence de trouver un cryptologue ayant une bonne expérience dans les transmissions à haute densité d'information. Le code 4 avait été relativement facile à mettre au point, à partir des codes déjà créés par M. Ichino, en particulier pour les liaisons d'urgence avec la base d'Hipparque, sur la Lune. Il était simple et souple, et paraissait offrir suffisamment de sécurité par rapport aux Russes, aux Chinois ou à tous les indiscrets qui auraient pu capter les émissions ; mais ses possibilités restaient bien entendu limitées. Il ne tarda pas à se montrer insuffisant, étant donné les questions posées par le Dahu. Passé ce stade, il fallait avoir recours à un vocabulaire plus vaste et à la photographie.

Étant donné les règles sévères adoptées en matière de sécurité, beaucoup des techniciens du codage n'étaient pas au courant de ce

qu'était le Dahu. Ils pensaient travailler sur quelque chose en rapport avec la base d'Hipparque. Et c'est pourquoi il revenait à M. Ichino de dialoguer avec le Dahu. On engagea un autre cryptologue, John Williams, pour alléger sa tâche. M. Ichino n'avait guère de contacts avec lui, étant donné qu'il était présent quand le Japonais se reposait ; le Dahu, lui, ne dormait jamais.

Williams assisterait cependant à la réunion, se rappela M. Ichino. Il s'arrêta au milieu du bourdonnement rassurant qui montait de la Fosse, et jeta un coup d'œil circulaire sur le reste des consoles. Là, il vit le profil d'un trois-mâts goélette ; des personnages raides présentant des habits Renaissance ; ici, des nuages s'amoncelant au-dessus d'un océan en furie. Un torrent d'informations dirigé sur le Dahu ; à lui de mettre les choses en rapport avec son goût.

Il fit demi-tour et, passant entre deux rangées de chaises pivotantes, il gagna la sortie, devant laquelle se tenait un garde. Une fois dans le corridor brillamment éclairé, il mit machinalement la main dans sa poche, à l'endroit où elle se gonflait, et en sortit une pierre polie qu'il se mit à tripoter de la main droite. Il en éprouvait la texture douce et, par une longue habitude, arriva à se calmer en se concentrant sur elle.

Il marcha. Il se sentait déplacé dans ces couloirs impeccables et brillants, pétrifié par les murs en plastomère, les cloisons trop fines, le bruit de mitraille des machines à écrire, et le chuchotement lointain de l'air conditionné. Il aurait dû se trouver plutôt dans quelque université, pensa-t-il, et consacrer tout son temps à détecter des nuances dans les différentes théories de l'information, au plus secret d'une bibliothèque. Il prenait de l'âge ; plus il s'élevait, plus les hommes auxquels il avait affaire devenaient exigeants, plus leurs méthodes de combat s'affinaient. Il n'était pas fait pour ce genre de jeu.

Il jouait tout de même : il l'avait toujours fait. Pour l'amour des puzzles mathématiques d'une pureté cristalline que lui proposait la cryptographie et comme échappatoire – qui l'avait conduit, après tout, lui, le fils d'une famille d'immigrants installée dans une petite ville de l'Oregon, jusqu'à Berkeley, Washington et enfin Pasadena. Afin d'y rencontrer le Dahu. Rien que pour cela, le voyage valait la peine.

Il passa devant un autre garde en uniforme gris et pénétra dans la salle de conférence. Il n'y avait personne ; il était encore tôt. Il s'avança doucement sur la moquette épaisse et alla s'asseoir à la table. Ses notes étaient en ordre, et il les feuilleta, machinalement, sans lire les mots. Des secrétaires se mirent à aller et venir, disposant des blocs de papier jaune et des crayons devant chaque place. Une machine à

café fut roulée jusque dans un coin de la salle. Sa méditation sans but fut interrompue par une espèce de bruit creux de bouchon ; quelqu'un faisait un essai de son avec les micros disposés autour de la table.

Une secrétaire lui donna l'ordre du jour, qu'il consulta. Mais il n'y trouva que la liste des personnes qui devaient assister à la réunion. Le sujet de la discussion n'était pas mentionné. M. Ichino pinça les lèvres en lisant les noms ; il y aurait là des hommes dont il ne connaissait le visage que par les photos des revues et des journaux.

Tout ça, à cause d'un vaisseau spatial qui se trouvait à des millions de kilomètres. Il y avait là quelque chose de légèrement ironique, quand on pensait aux problèmes concrets et urgents que Washington avait actuellement à résoudre. Mais M. Ichino ne s'intéressait pas à la politique. Son père avait pris une cruelle leçon de non-engagement au Japon, et s'était arrangé pour que son fils suivît son exemple. M. Ichino se souvenait encore des premières années de son adolescence, et de la répugnance qu'il éprouvait à participer au club de poésie et de langage de son collège, éprouvant le sentiment que l'on ne pouvait étaler en public les émotions, aussi légères qu'elles fussent, que lui procuraient ces choses. Les traiter par écrit, à la rigueur, lui paraissait possible. Mais comment décrire un haïku sinon en écrivant un autre poème ? Se servir d'autre chose – de mots pesants comme des pierres ; de phrases explicatives dépourvues de grâce et de légèreté – revenait à écraser un papillon sous une botte boueuse.

Il réussit néanmoins à trouver assez de courage pour s'inscrire au club de poésie, sans toutefois aller jusqu'à faire partie du club de français, l'autre possibilité, et constata que ses craintes étaient vaines. Les filles lisaient leurs vers guindés d'une voix nerveuse et haut perchée, puis s'asseyaient quêtant les sourires d'approbation, après quoi le professeur proposait une critique feutrée. Seulement trois garçons étaient inscrits au club ; il avait complètement oublié leur visage. Quant aux filles, elles se confondaient toutes en une seule image composite : minces, graciles, éternellement frileuses avec leurs châles en cachemire, les narines bleu pâle toujours pincées.

Il n'y avait là aucun affrontement de volontés ; si bien que le club fut pour lui une étape de transition, où il apprit à parler en public avec son anglais haché, à définir, à expliquer, et finalement à exprimer son désaccord.

C'était avant les mathématiques, avant les années d'université, avant Washington et les codes qu'il avait inventés par douzaines, et les monographies sur la cryptographie qui consumaient ses jours et ses nuits. Les frères jeunes filles graciles devinrent – il le vérifia – des secrétaires en minijupes à la mode qui servaient très bien le café. Et

qu'était-il devenu lui-même, le timide Américano-Japonais ? Il avait cinquante ans passés, il était bien payé, avait des responsabilités, était resté vieux garçon et consacrait tout son temps à son travail et à quelques distractions. Des choses précises et mesurables ; mais au-delà, il ne savait pas très bien.

« M. Ichino ? Je suis George Evers », dit une voix grave.

M. Ichino se leva brusquement, comme soulevé par une décharge inattendue d'énergie nerveuse, murmura quelques mots et lui serra la main.

Evers eut un léger sourire, et l'étudia avec un regard évaluateur et lointain.

« J'espère que nous ne vous prendrons pas trop de temps. Vous et M. Williams », il fit un signe de tête en direction de Williams qui venait d'apparaître et se dirigeait, sur le compas hésitant de ses longues jambes, vers la machine à café, « êtes nos experts sur le comportement au jour le jour du Dahu, et nous avons pensé que nous devrions écouter ce que vous aviez à dire avant de passer aux autres points de la réunion.

— Je vois », répondit M. Ichino, étonné d'entendre sa voix réduite à un murmure. « Il n'y avait aucun détail dans la lettre que j'ai reçue hier, c'est pourquoi...

— C'était voulu », l'interrompt jovialement Evers en passant les pouces dans sa ceinture. « Nous désirons simplement avoir votre idée personnelle sur ce qui peut se produire. Notre comité – le Comité exécutif, en fait, comme le Président l'a lui-même nommé – doit prendre certaines décisions avant une date précise, plus tôt même, je le crains, que nous ne l'aurions voulu, c'est-à-dire aujourd'hui même.

— Pourquoi ? demanda M. Ichino, inquiet. J'étais resté avec l'impression que nous avions le temps. »

Evers ne répondit pas et se tourna pour saluer de la main d'autres personnes en train de pénétrer dans la salle ; M. Ichino eut soudain l'impression d'avoir affaire à un homme impatient d'en avoir terminé et de mettre fin à l'attente, comme s'il savait déjà quelle décision serait de toute façon prise et qu'il lui tardait d'avoir ce temps mort derrière lui pour enfin passer à l'action. Il remarqua que la main d'Evers, posée sur un dossier de chaise, était agitée d'un léger tremblement.

« Cette machine ne veut plus attendre, reprit Evers en se retournant. Elle nous a fait passer le mot il y a deux jours. »

Avant que le Japonais ait pu répliquer, Evers lui adressa un signe

de tête et s'éloigna, pour aller serrer la main des hommes en costume ou en veste de sport pastel qui entraient dans la salle. Williams, qui se trouvait de l'autre côté de la table, lui envoya un regard interrogateur.

M. Ichino lui répondit par un haussement d'épaules élaboré, heureux de pouvoir apparaître aussi tranquille. Il regarda autour de lui, et reconnut certains visages. Aucun des assistants n'était cependant aussi important qu'Evers, qui portait le titre ambigu de conseiller du Président. Evers se dirigea vers le haut de la table tout en continuant de parler à l'homme à ses côtés, puis s'assit. Ceux qui étaient encore debout en firent autant, et les secrétaires abandonnèrent la machine à café.

« Messieurs, lança Evers pour obtenir le silence. Nous allons devoir précipiter un peu les choses, comme vous le savez, si nous voulons respecter le nouveau délai imposé par le Président. J'ai eu un entretien ce matin avec lui. Il est extrêmement préoccupé, et attend avec impatience les recommandations de notre comité. »

Evers s'appuyait de ses deux bras croisés sur la table, et laissait son regard parcourir les deux rangées d'hommes de part et d'autre de lui. « Vous avez tous eu connaissance – veuillez m'excuser, tous, sauf M. Ichino et Williams, ici présents – des messages en provenance du Dahu et demandant un changement de rendez-vous. » Il se tut un instant, pour laisser passer une vague légère de rires polis. « Nous sommes ici pour envisager les différents scénarios qui pourraient se réaliser avec la venue du Dahu dans une orbite terrestre. » Il fit un geste en direction de M. Ichino. « Ces messieurs sont aujourd'hui les invités du comité, et leur présence n'a pour but que de nous mettre au courant des dernières informations non essentielles envoyées au Dahu par la division. Ils ne sont donc pas membres, bien entendu, du Comité exécutif lui-même. »

Dans la lumière crue, sa peau devenait éblouissante tandis qu'il concentrait son regard sur la double rangée d'hommes, dont certains avaient commencé à prendre des notes sur les blocs disposés devant eux.

Evers s'enfonça dans son siège, plus détendu. « Le Dahu est resté en orbite autour de Vénus, reprit-il, afin de conserver une bonne liaison, par l'intermédiaire de notre satellite. Mais nous avons transféré notre, euh, dialogue sur un canal à haute densité, maintenant. Nous communiquons directement, sans passer par le satellite. Aux dernières nouvelles, le Dahu veut venir près de la Terre.

— Pour examiner notre biosphère de près, ajouta un petit homme mince assis près d'Evers, ce que je ne crois pas. »

Tous les regards se tournèrent vers lui. M. Ichino l'avait reconnu :

il s'agissait de l'un des plus grands spécialistes de la théorie des jeux de l'institut Hudson. Il était habillé d'une veste en tweed mal assortie, et tirait des bouffées de fumée bleuâtre d'une pipe à tête sculptée.

« J'ai la conviction que le Dahu – une trouvaille de Walmsley, n'est-ce pas ? – nous a fort bien étudiés depuis Vénus, dit-il. Voyez ce qu'il nous demande : tout un ensemble d'informations culturelles, des photographies, des œuvres d'art. Pas de science, pas de technologie. Il lui suffit sans doute de se brancher sur la radio ou la tri-D pour en déduire notre niveau là-dessus.

— Tout à fait juste », intervint quelqu'un. Plusieurs personnes approuvèrent.

« Dans ce cas-là, pourquoi venir à proximité de la Terre ? demanda Evers.

— Pour voir de plus près notre système de défense ? proposa quelqu'un en milieu de table.

— À savoir, répondit Evers. Les militaires pensent que le Dahu ne se soucie peut-être pas de notre niveau de technologie. Pour la même raison que nous ne nous soucierions pas des sagaies des indigènes, si nous voulions installer une base dans le Pacifique sud.

— Moi, je m'en soucieraï, objecta un homme au teint basané. Ces sagaies peuvent être fort aiguisées. »

Evers avait une façon bien à lui de retarder l'apparition de son sourire d'une seconde puis de le laisser s'épanouir largement, hautain et ironique. « Telle est bien la question. On ne peut pas être absolument sûr sans avoir regardé de près.

— Le Dahu a déjà regardé de près, intervint l'homme de l'institut Hudson, à voix basse. Par l'intermédiaire de la femme de Walmsley. »

Il y eut un murmure de commentaires approuvateurs tout autour de la table. Des rumeurs de la chose étaient parvenues jusqu'aux oreilles de M. Ichino ; il venait d'avoir une confirmation.

« Messieurs, intervint Evers, nous avons tous lu le texte qui détaille les exigences du Dahu. » Il était pressant. « Agissant en fonction de vos précédentes suggestions », il eut un signe de tête en direction de l'homme de l'institut Hudson, qui était en train de rallumer sa pipe, « j'ai parlé avec le Président. Il m'a autorisé à envoyer le feu vert au Dahu. J'ai rédigé moi-même le message – le temps manquait pour consulter ce comité – et je viens d'apprendre que notre satellite de Vénus a détecté le rallumage du moteur à fusion du vaisseau. »

Tout autour de la table, les commentaires allèrent bon train. M. Ichino s'enfonça dans son siège et réfléchit.

« J'ai expliqué à ce... cette entité... que nous ne savions pas tout d'abord s'il était ou non dans des dispositions amicales. Je n'ai pas mentionné que nous ne le savions toujours pas.

— Qu'a-t-il répondu ? demanda l'homme de l'institut Hudson.

— Qu'il souhaitait se mettre en orbite autour de la Terre. Sur mon conseil, le Président fit une contre-proposition : à savoir que le Dahu commence par se mettre en orbite autour de la Lune pendant quelque temps, afin que nos hommes sur place – ou dans le voisinage – puissent l'observer. Une sorte d'inspection mutuelle, en quelque sorte. »

L'homme en veste de tweed lâcha une énorme bouffée, puis fit observer : « L'inspection serait plus facile à faire s'il se mettait en orbite terrestre.

— Exact, fit Evers. Je suppose qu'il suffit de résumer ce qui a causé nos premiers doutes ? » Il s'inclina en avant, le front soucieux. Le fait qu'il n'ait pas cherché le premier à entrer en contact avec nous. C'est le Commex qui a dû faire les premiers pas. Alors, et alors seulement, il a réagi.

— Explorer des systèmes solaires étrangers est une tâche hasardeuse, fit remarquer doucement l'homme en veste de tweed.

— Pour les uns comme pour les autres », répartit Evers avec un éclat de rire grave et jovial.

M. Ichino se dit à part soi que la réussite s'accompagne en général d'une réputation de sagesse – c'est au moins ainsi que celui qui réussit interprète les choses.

« Mais peut-être devrais-je m'expliquer, reprit Evers. La solution d'une orbite lunaire nous a paru valable à cause d'un plan optionnel mis au point par l'état-major. Je suppose que je n'ai pas besoin d'ajouter que nous n'avons pas parlé de tout cela avec les gens de l'ONU ? (Rires étouffés dans la salle.) Ce plan est plus facile à mettre en pratique si le Dahu se tient près de la Lune. Il est isolé et ciblé dans une de nos zones opérationnelles.

— Et ? demanda le fumeur de pipe, avec un sourire forcé.

— Les responsables de l'état-major – et avec eux les analystes – considèrent comme extrêmement inquiétant que le Dahu prétende ne rien savoir – absolument rien – de ses origines. Une analyse des facteurs mini-max de la situation, m'a-t-on dit, est arrivée à la conclusion que le Dahu s'efforce d'apprendre un maximum de choses sur nous, tout en en révélant le moins possible sur lui-même. Je ne peux en dire plus maintenant », ajouta-t-il en jetant un coup d'œil

involontaire à Williams et à M. Ichino, détournant le regard dès qu'il s'en rendit compte, « mais je reviendrai sur la question un peu plus tard. Disons pour l'instant que le Président ne l'a pas trouvée sans mérites. »

M. Ichino fronça les sourcils. Les chefs d'état-major ? se dit-il. Il essaya d'entrevoir les implications et du coup perdit le fil des propos d'Evers jusqu'au moment où il dit :

« Nous entendrons tout d'abord M. Ichino, qui fait partie de l'équipe chargée de sélectionner et de coder les informations pour le Dahu. M. Ichino ? »

Le Japonais essaya frénétiquement de réfléchir, puis, avec prudence, répondit : « Il y a tellement de choses que le Dahu veut savoir. Je viens à peine de commencer à lui parler de nous. Je ne pense pas être le plus qualifié... »

M. Ichino se tut soudain, et se mit à regarder les deux rangées de visages, des visages fermés, devant lesquels il s'était toujours senti obligé de se surveiller. Il ne pouvait s'exprimer devant eux, dire les choses délicates qu'il avait au fond de lui.

« J'ai découvert », dit-il de façon entrecoupée, l'esprit traversé d'images et d'idées évanescentes, « J'ai découvert quelque chose de tout à fait inattendu. » Regards neutres, visages dénués d'expression, silence autour de la table.

« J'ai commencé par un code simple, fondé sur des analogies arithmétiques avec les mots. La machine l'a immédiatement saisi. Nous avons entamé une conversation. Je n'ai rien appris sur elle – telle n'était pas ma tâche. Mais j'ai cru comprendre que personne n'avait rien appris, non plus.

« Mais ce qui m'a frappé... » Les mots, il n'arrivait pas à trouver les mots ! « ... c'est sa vivacité, sa subtilité. Nous avons parlé de mathématiques élémentaires, de physique, de théorie des nombres. Il m'a donné ce que je pense être la preuve du dernier théorème de Fermat. Son esprit saute facilement d'un sujet à l'autre, et est très à l'aise. En parlant de mathématiques, il restait froid, efficace, sans une parole inutile. Puis il a demandé de la poésie. »

L'homme à la veste de tweed ne perdait pas un mot des explications du Japonais, continuant à suçoter sa pipe pourtant éteinte.

« J'ignore comment il a découvert l'existence de la poésie. Peut-être par les radios commerciales. Je lui ai dit ce que j'en savais et lui ai donné des exemples. Puis il a demandé des informations sur les arts plastiques ; tout l'intéressait, de la sculpture à la peinture à l'huile. J'ai

entrepris de coder les problèmes que cela soulevait, y compris celui que posaient les limites du spectre de la lumière pour lui permettre de “ voir ” les images que nous lui avons envoyées. »

Ouvrant les mains, il se mit à parler avec davantage d'animation. « C'est un peu comme être assis dans une pièce et s'adresser à quelqu'un que l'on ne voit pas. On attribue inévitablement une certaine personnalité à l'autre. Je parle tous les jours avec le Dahu. Il veut tout savoir. Et lorsque nous parlons de sujets divers, j'éprouve un sentiment de différence, comme si, comme si... »

M. Ichino croisa le regard évaluateur d'Evers et se mit à parler précipitamment, trébuchant sur les mots.

« ... comme si je parlais à une personne différente à chaque fois. Un mathématicien, puis un poète (il a même écrit des sonnets, un jour, des sonnets excellents, ma foi), un savant, un artiste... Il est tellement vaste, que je... »

M. Ichino s'arrêta, avec l'impression que l'atmosphère s'alourdissait autour de lui, comme si ceux qui l'écoutaient se retiraient. Il disait des choses qui n'étaient pas de sa compétence ; il n'était qu'un cryptographe, et n'était pas qualifié pour...

L'homme à la veste de tweed pinça les lèvres et laissa percer un sourire légèrement méprisant, condescendant.

De l'autre côté de la table, Williams avait les yeux perdus sur l'espace qui le séparait du Japonais, et c'est comme s'il s'était trouvé ailleurs qu'il murmura avec lenteur : « Je vois, oui, je vois. C'est bien comme ça qu'il est. Je n'y avais jamais pensé auparavant, mais... »

Williams posa ses deux mains à plat sur la table, comme s'il allait se lever, et se mit à jeter des coups d'œil autour de lui ; on aurait dit qu'il était pris d'une énergie soudaine. « Il a raison, le Dahu est bien comme cela. Il possède de nombreuses personnalités, qui opèrent de façon presque indépendante. »

M. Ichino se mit à scruter cet homme qui accomplissait le même travail que lui, et vit, pour la première fois, que lui aussi avait été transformé par son contact avec le Dahu. Cette pensée lui rendit le moral.

« De façon presque indépendante, reprit M. Ichino, c'est bien cela. On entre en contact avec de nombreux aspects de sa personnalité ; chacun est une facette différente. Et derrière se trouve quelque chose... quelque chose de plus grand. Quelque chose que je ne peux concevoir... »

— C'est plus gros, l'interrompit Williams. Nous ne voyons que des

parties du Dahu, c'est tout. » Les deux hommes se regardaient l'un l'autre, incapables de trouver des mots pour décrire l'immensité qu'ils ressentaient.

Evers parla.

« Je crois, messieurs, que vous vous éloignez de la question. Je vous ai demandé de nous donner une idée des sujets que le Dahu cherchait à aborder, et non de nous faire part de vos réactions métaphysiques. »

Il y eut quelques petits rires nerveux. M. Ichino eut l'impression de voir, autour de la table, tous ces esprits installés en sécurité, à quelques centimètres en arrière de leurs yeux étrécis qui jaugeaient, évaluaient et refusaient d'éprouver.

« Mais c'est important », commença Williams. Evers leva la main pour lui couper la parole. M. Ichino vit dans ce geste la raison profonde pour laquelle Evers était conseiller présidentiel et lui non.

« Je vous saurais gré, monsieur Williams, de laisser au Comité exécutif le soin de déterminer ce qui est important et ce qui ne l'est pas. »

Le visage de Williams se pétrifia. Il regarda de l'autre côté de la table. M. Ichino prit une profonde inspiration pour se calmer, et lutta contre ce qui se bousculait en lui.

« Votre décision est déjà prise, n'est-ce pas ? » dit-il en s'adressant à Evers. Il avait les yeux rivés sur l'homme, sur le col blanc de sa chemise qui renvoyait un reflet éclaircissant encore plus sa peau, et crut voir quelque chose se transformer tout au fond de ses yeux. « Cette réunion n'est qu'un simulacre, ajouta-t-il, affirmatif.

— Je ne sais pas ce que vous vous imaginez que...

— Peut-être est-ce exact, monsieur Evers, vous ne le savez pas. Peut-être même ne l'avez-vous pas admis en votre for intérieur. Mais vous préparez quelque chose de monstrueux ; sans quoi vous nous écouteriez.

— Un instant !

— Vous ne voulez rien savoir de ce que nous avons à dire. »

Il y eut un murmure, autour de la table, dans lequel perçait un malaise. M. Ichino gardait les yeux fixés sur Evers, refusant de le laisser se dérober. Le silence se prolongea. Evers cilla, détourna son regard et, d'un geste un peu trop naturel, vint appuyer le menton dans sa main, se cachant la bouche.

« Je pense que vous devriez disposer tous les deux », dit-il d'une

voix étrangement calme.

Il n'y eut pas un mot de plus. Ses mains étreignant les notes qu'il avait devant lui, M. Ichino ressentit soudain une sorte d'intimité curieuse avec Evers. Comme s'il venait de le reconnaître. Dans les plis qui entouraient la bouche de l'homme, il lut une expression qu'il avait déjà vue : celle du patron à l'esprit vif, intelligent, qui, avec un instinct très sûr, est capable de faire preuve de la nécessaire brutalité de trancher quand les autres en sont incapables. Evers adorait évaluer des hypothèses contradictoires, discuter d'options, de probabilités, de plans. Il ne vivait que pour faire des choix difficiles.

M. Ichino se leva. Pour de tels hommes, il était impossible de ne rien faire, même lorsqu'il aurait mieux valu. La puissance doit se traduire par l'action. L'action, c'est le drame ; et le drame... c'est la gloire.

Ce n'est plus entre mes mains, maintenant, se dit-il.

Williams le suivit hors de la salle, mais M. Ichino ne l'attendit pas. Pour le moment, il n'avait qu'un désir : quitter l'immeuble, échapper au poids redoutable qui l'oppressait.

Il y a des tempêtes dont on sent l'approche avant d'en voir les premières manifestations. Il doutait qu'on le laissât retourner dans la Fosse dialoguer de nouveau avec le Dahu. Il constituait maintenant un risque. Cette idée le troubla, mais il la mit de côté. Il signa le registre de la sortie la plus proche, franchit la porte vitrée, et se retrouva dans l'atmosphère printanière de Pasadena. Il était presque midi.

Il tenait encore le bloc-notes jaune à la main, des pages froissées dans le poing. Des papillons sous la botte. Il sentit monter en lui quelque chose d'irrésistible, et, en arrivant au bas de l'escalier, il se mit à courir, laissant tout tomber. À courir.

Deux

M. Ichino avançait résolument, en dépit de sa fatigue. Il se rendait compte que Nigel, avec ses neuf ans de moins et sa forme physique, avait adopté une foulée tranquille ; n'empêche, il avait le souffle court et ses mollets devenaient de plus en plus durs. Ils étaient en randonnée au-dessus des limites supérieures de la forêt ; on était au début du mois de juin, et chaque bouffée d'air était d'une fraîcheur

presque glaciale.

D'un geste, Nigel proposa une halte et ils s'aidèrent mutuellement à se débarrasser de leur sac à dos, sans échanger une parole. Ils préparèrent un déjeuner frugal : du fromage, des noix, et une citronnade sans sucre préparée à partir d'une poudre. Ils s'étaient arrêtés dans une zone dégagée de forme elliptique, bordée de congères. Au-dessus, vague après vague, les rochers mouchetés montaient à l'assaut du ciel. Des plaques de granit avaient été soulevées, érodées, rejetées, formant des dessins tourmentés brisés, ici et là, par des blocs qui avaient roulé plus bas, fracturés par le martelage incessant des gelées et des fontes successives des hivers. Sur la paroi rugueuse, de petites taches jaunes attirèrent l'œil de M. Ichino : collés au rocher, des buissons avaient commencé à fleurir.

« Vous estimez donc que, de toute façon, je devrais le faire », dit tout d'un coup Nigel.

M. Ichino acquiesça. L'intérêt spontané manifesté par son ami lui fit plaisir ; c'était là première fois que Nigel parlait de lui-même du Dahu. « Nous ne pouvons être sûrs de leurs intentions exactes, fit-il remarquer.

— On peut s'en faire une idée.

— L'opinion que nous avons d'Evers peut être fausse.

— Honnêtement, le croyez-vous ?

— Non.

— Alors, bon sang...

— Nous devons leur laisser une certaine liberté d'action. Peut-être ont-ils raison, et faut-il absolument prendre certaines précautions. »

Nigel s'adossa contre les formes rebondies de son sac à dos, et prit une gorgée de citronnade dans son quart en métal aux armes du Sierra Club. « Installer une arme nucléaire sur le module de rendez-vous ne me paraît pas relever de "certaines précautions". C'est une décision de pure folie.

— Vous connaissez la liste des raisons.

— Bien sûr ; peur d'une contamination. De vagues propos au sujet d'un prétendu impact sociométrique que l'on ne peut estimer. On parle même d'une foutue invasion, je vous demande un peu !

— La dernière raison ?

— Ah ! oui : "quelque chose d'inimaginable." Ça, c'est une trouvaille.

— Mais c'est cependant pour cette raison qu'il faut qu'il y ait un

homme dans le module de rendez-vous, et pas seulement une machine.

— Il ne sera pas là pour imaginer l'inimaginable. Non, ils veulent un pauvre con pour les tenir au courant minute par minute.

— Chose que vous pourriez certainement faire.

— Hum. Sur ce point, vous avez peut-être raison. En tant qu'astronaute, je commence à me dessécher passablement, mais au moins je suis toujours opérationnel. J'ai les connaissances indispensables en astrophysique et en informatique, si là est le problème.

— D'un point de vue sécurité, vous n'êtes pas un risque, non plus. En se servant de vous, on n'est pas obligé d'agrandir le cercle des gens au courant de toute l'affaire.

— Exact. » On aurait dit qu'une pression invisible venait de cesser pour Nigel, tandis que M. Ichino l'observait. Il se détendit ; sur son visage, le fin réseau de rides croisées disparut. Les deux hommes restèrent un moment allongés, à l'écoute du murmure de l'eau libérée par les glaces en train de fondre et qui dévalait le long de la falaise.

« L'essentiel, dans cette affaire... » Nigel fit une pause. « Avez-vous jamais lu du Mark Twain ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de ce passage, dans lequel il décrit ce que c'est que de devenir pilote sur le Mississippi, d'apprendre à connaître les hauts-fonds, les barres de sable et les courants ?

— Il me semble.

— Eh bien c'est ça, l'essentiel. Après avoir maîtrisé le savoir analytique nécessaire pour se déplacer sur le fleuve, il s'aperçut que sa beauté lui échappait. Lorsqu'il le regardait, il n'arrivait plus à voir les choses sous leur ancien aspect. »

M. Ichino sourit. « C'est ainsi qu'il en va entre vous et », il fit un geste, « la chose là-haut ?

— Peut-être, peut-être.

— J'en doute.

— Je ressens... Je ne sais pas. Alexandra...

— Elle n'est plus, Nigel. Elle n'aurait pas voulu que vous vous accrochiez à elle.

— Oui. Oui, vous avez raison. Vous êtes la seule personne qui soit au courant de ma randonnée dans le désert. Peut-être comprenez-vous

cela mieux que moi, maintenant. J'étais trop proche du cœur.

— Comme Twain ? Trop proche du fleuve ?

— Quelque chose s'est perdu, c'est tout ce que je sais.

— Je vous souhaite d'avoir la force de décrocher, Nigel », répondit M. Ichino avec lenteur et douceur.

Ils franchirent un croissant en forme de selle pour passer dans la vallée suivante. Les pins à l'écorce plissée, sèche, pleine d'aspérités, s'éclaircirent au fur et à mesure que les deux hommes se rapprochaient du sommet du col. À cette hauteur, l'air acquérait une nouvelle transparence. Des genévriers des montagnes s'accrochaient aux surplombs les plus exposés, leurs branches décharnées et blanchies comme sculptées par les tourbillons du vent. On aurait dit que ces membres torturés étaient morts, mais une petite tache verte, à l'extrémité, attestait de leur vivacité. M. Ichino caressa un tronc de la main, en passant, et en éprouva la rassurante solidité.

En cette période de la saison, ils étaient les seuls promeneurs sur le sentier de gravier. Ils adoptèrent une allure régulière pour l'étape de descente ; en dessous d'eux, les lacs glaciaires, répartis sur plusieurs niveaux, d'un bleu éclatant, étincelaient comme autant de promesses au milieu des forêts sombres. M. Ichino se rendait compte qu'il serait encore plus courbatu, cette nuit, que la veille ; il n'aurait pourtant pas voulu manquer cette occasion de visiter ce qui restait des régions sauvages de la Sierra. Les réservations faites par Nigel étaient venues à échéance, et un soir, alors qu'ils dînaient en silence – presque entièrement en silence, comme la plupart du temps –, il avait demandé à M. Ichino de l'accompagner. Cette invitation avait fini de cimenter leur amitié grandissante.

Au cours des derniers mois, le Japonais s'était mis à passer de plus en plus de temps en compagnie de l'astronaute, un homme pourtant agité, sujet aux sautes d'humeur et qu'il trouvait amusant. Mais à la réflexion, leur amitié avait une certaine logique intérieure, en dépit de leurs différences de caractère. Tous deux étaient seuls. L'ombre de l'affaire J-27 planait sur l'un comme sur l'autre. Et maintenant, après ce qu'avait dit M. Ichino lors de la réunion du Comité exécutif, ils travaillaient tous deux dans une même atmosphère de suspicion, ayant éveillé la méfiance de leurs supérieurs.

Ils s'étaient rencontrés par hasard à plusieurs reprises, après le retour de Nigel de ses « vacances » dans le désert. Ils avaient travaillé ensemble sur des problèmes de programmes d'ordinateur, créant des matrices pour le Dahu, et eurent des conversations sur les sujets neutres habituels : les livres, le temps, la politique. Ils étaient d'accord pour dire que les États-Unis et le Canada ne devraient pas céder, et

vendre à la Réserve alimentaire mondiale les données recueillies par satellite pour le meilleur prix possible. Même chose en ce qui concernait les satellites industriels et le précieux terrain dans les villes de l'espace. Ils parlèrent, burent du vin, ne se disputèrent que sur des points mineurs, dans de confortables joutes oratoires.

Puis, peu à peu, Nigel se mit à lui parler du Dahu, d'Alexandra, et des choses qu'il avait en lui...

M. Ichino surveillait la piste, en dessous du sac à dos mouvant de Nigel. Pendant toute la randonnée, l'astronaute avait adopté des allures bizarres, trop rapides ou trop lentes pour le terrain, accélérant inutilement sur des pentes difficiles. Il choisissait de faire des pauses à des moments curieux. Il était tendu en avant, le menton pointé haut. Au cours des repos, il passait d'un sujet de conversation à un autre abruptement, et ne parlait que de choses lointaines, de quelque idée nouvelle qui lui venait sans aucun rapport avec les espaces libres qui les entouraient. Il était là sans y être. Un rayon oblique de lumière perçant l'obscurité de la forêt ne le distrairait pas alors même qu'il passait dedans, la tête inclinée, la lumière allumant des reflets de cuivre dans sa chevelure. L'appel de ce qui l'attendait oblitérait l'instant présent.

Nigel se tourna soudain.

« L'orbite qu'ils prévoient... c'est pratiquement une intersection, n'est-ce pas ? lança-t-il vivement.

— Evers l'a en effet décrite ainsi. Mais je n'ai eu droit qu'au résumé, et j'ignore les détails.

— J'aurais dû y aller, dit Nigel en se mordillant distraitemment la lèvre. Je déteste ces réunions, néanmoins...

— Vous pouvez toujours prendre rendez-vous et parler à Evers.

— Quelque chose me dit qu'il ne m'a pas tellement à la bonne.

— Il éprouve du respect pour votre passé et pour vos connaissances. »

Nigel passa les pouces sous les bretelles qui soutenaient le sac à dos. « Peut-être, répondit-il. Si je me montre suffisamment docile... »

M. Ichino attendit, conscient de la légère tension qui venait de s'emparer de Nigel.

« Bon Dieu, oui. C'est juste. Ils veulent quelqu'un pour monter la garde à proximité de la Lune : très bien. J'irai. J'irai à la chasse au Dahu. C'est parfait. »

D'un geste rapide et amical il frappa M. Ichino dans le dos. À l'abri

des pins, la claque ne produisit qu'un bruit mat et étouffé.

Trois

Le dernier étage du J.P.L. était maintenant devenu un domaine à part, exclusivement réservé au traitement du problème posé par le Dahu. Les corridors y débouchaient dans des bureaux encombrés qui étaient de vraies tanières. Nigel se perdit en chemin et ouvrit par erreur la porte d'une salle de conférence dans laquelle se tenait une réunion des plus sérieuses. Les hommes levèrent les yeux sur lui, le reconnurent, mais ne dirent pas un mot. Derrière eux, un tableau noir était couvert de symboles indéchiffrables. Nigel fit un hochement de tête, sourit et s'en alla.

Ah ! il avait trouvé : Evers & Compagnie. Les dalles anonymes du couloir laissèrent la place à de la labyrinthe vitrifiée. À son passage, des vagues de lumière se mirent à onduler sur les murs, réagissant à la chaleur de son corps. Un cocon de dentelle rose le suivit tout le long du couloir jusqu'à ce que les murs s'écartent sur un centre de réception, dans lequel étaient répartis des meubles anatomiques. Nigel reconnut le style et rechercha la signature discrète. Elle était bien là, gravée en lettres d'or, dissimulée dans un coin : Wm R. L'homme qui créait des Environnements totaux pour ceux qui étaient assez riches – ou suffisamment puissants – pour s'offrir ses services.

Evers, autrement dit, jouissait maintenant de ce genre de prestige. Intéressant. Le Dahu avait beau être toujours classé officiellement « secret » (et un secret remarquablement bien gardé), Evers s'était néanmoins arrangé pour attirer un peu plus, grâce à lui, l'attention du gouvernement. Intéressant.

« Docteur Walmsley ? lui dit une réceptionniste.

— Monsieur Walmsley, la corrigea-t-il.

— Oh ! très bien. M. Evers va vous recevoir dans un instant. »

Nigel cessa de contempler les murs iridescents pour regarder la jeune femme. C'est parfait, lui dit-il. Puis il se tourna vers un écran de tri-D, ignorant l'homme jeune et bien habillé, confortablement installé dans un fauteuil anatomique, tout à côté. L'homme jeta un coup d'œil évaluateur machinal à Nigel, puis parut se détendre et passa les pouces dans la ceinture de son pantalon à la dernière mode. Nigel

supposa qu'il s'agissait du garde du corps d'Evers, dont le rôle était plus destiné à épater la galerie qu'à assurer une réelle protection.

Nigel pianota sur la télécommande de la tri-D. En brun : d'immenses tas de détritux hérissés d'objets. Sur la pente la plus lointaine de la colline, le point flamboyant du foyer à fusion. Au premier plan, une commentatrice, coquettement nue jusqu'à la taille, est en train de parler de trois ouvriers – elle les appelle des bousilleux – qui se sont fait prendre par les tapis d'alimentation qui amènent les détritux dans le brûleur. Il n'en reste bien entendu pas la moindre trace, et l'accident n'a pu être reconstitué qu'à partir de leurs horaires de travail et du lieu où ils se trouvaient dans le dépôt d'ordures. Le foyer à fusion les a désintégrés en leurs composants de base, c'est-à-dire en atomes, puis les spectromètres de masse ont cueilli dans la fournaise de plasma qui ne s'éteint jamais les atomes précieux de phosphore, de calcium et de fer, dont ils ont fait des briques. L'hydrogène, le carbone et l'oxygène servent de combustible ou donnent de l'eau – bref, des funérailles utilitaires pour un homme et deux femmes qui, comme on le supposait officiellement, se sont montrés un peut lents, ou bien un peu stupides, ce jour-là. La commentatrice s'attachait cependant avant tout à démontrer qu'il ne s'agissait pas de victimes innocentes.

Elles avaient été engagées seulement quelques semaines auparavant. On les avait aperçues beaucoup trop près de l'ouverture des chambres de fusion, endroit où existait un risque permanent de radiation et de « retour de flamme » du plasma. Il s'agissait donc d'un trio de chiffonniers qui fouillaient les détritux des décennies passées à la recherche d'antiquités épargnées ou de métal précieux. Les travailleurs du dépôt n'avaient pas le droit de faire des fouilles, mais comment les surveiller aussi près des chambres à fusion ? *Combien d'autres se sont ainsi glissés en catimini dans le dépôt ?* demanda sombrement la commentatrice. Elle fit demi-tour pour faire face au museau de la caméra tri-D, sans faire attention, apparemment, au mouvement dansant qu'elle imprima à ses colliers et ses parures, qui s'accrochèrent sur la pointe artificiellement gonflée de ses seins. Les pierres lançaient des éclats bleus et rouges à la tri-D. *En ratissant et en creusant systématiquement ces collines, je crois que nous découvrons plus que des matériaux bruts pour les chaudières à plasma. Nous découvrons plus que les rebuts de l'opulence du milieu du siècle passé. Non –* elle s'arrêta un instant, le visage devenu grave – *nous nous trouvons nous-mêmes ; avec notre avidité et notre nostalgie d'un passé décadent. Combien sont-ils d'anonymes à avoir ainsi péri, emportés par les tapis automatiques d'alimentation, pris dans les griffes de saisie ? À avoir été transformés en chaleur et lumière dans la fournaise qui ne s'arrête jamais ?* La caméra se

promena sur les collines de détrit.

Nigel secoua la tête et coupa l'émission.

« Monsieur Walmsley ? »

Il franchit la porte en chêne sombre que la réceptionniste tenait grande ouverte et alla serrer la main d'Evers.

« Je vous avais promis que nous nous reverrions, commença Evers. Asseyez-vous, je vous en prie », ajouta-t-il avec un sourire chaleureux, en s'installant lui-même dans une chaise confortable qui tournait le dos au bureau de noyer.

« J'en ai parlé en haut lieu.

— Pour rencontrer le Dahu...

— Oui.

— Pas seulement pour faire partie de l'équipe de poursuite, mais pour la mission elle-même ?

— Exact.

— Et ?

— Eh bien, j'ai dû répondre à pas mal de questions.

— Il y en a toujours », répondit Nigel avec un rire qui sonna comme un aboiement.

« Certaines personnes se demandaient si vous faisiez toujours partie de la catégorie des pilotes de haut niveau.

— J'accomplis régulièrement mes stages à Houston et Ames. Et je passe pas mal de temps en simulateur.

— C'est vrai. Exercices physiques ?

— Randonnées. Squash. Tennis total.

— Tennis total ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un mélange de hand-ball et de squash. On y joue avec des petites raquettes trapues, dans une salle spéciale. Les coups au plafond sont permis, et il faut renvoyer la balle sur le mur de face après le premier rebond.

— Je vois. Rapide, non ?

— Raisonnablement.

— Aussi rapide que le squash ?

— Non ; la balle rebondit beaucoup.

— Vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas, Nigel ? »

Nigel garda le silence. Son visage ne manifesta aucune expression. Sur le tapis, ses pieds changèrent de position.

« Je ne peux pas dire que je me sois posé la question.

— Allons... » Evers s'inclina en avant, les coudes appuyés sur les bras de son siège, mains jointes.

« Eh bien, je ne saurais dire vraiment...

— J'essaie de vous mettre à égalité avec moi.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez rien du tout. »

Nigel s'enfonça dans sa chaise et croisa les jambes.

« Vous êtes venu me voir pour me réclamer la mission du rendez-vous avec le Dahu, non ? J'ai réfléchi à la question. J'ai étudié votre dossier.

— Et vous avez consulté en haut lieu, remarqua Nigel d'un ton uni.

— Et comment ! C'est une décision importante.

— Une décision que vous pouvez prendre.

— Pas seul.

— Vous êtes le responsable de cette opération. Vous êtes même un échelon au-dessus de la NASA, alors...

— Alors rien du tout. Je dois consulter les experts qui travaillent pour moi. Autrement ce ne serait pas la peine d'engager des experts.

— Eh bien consultez-les.

— Vous n'aimeriez pas que je le fasse.

— La bataille d'experts en droit canon, sans doute ? fit Nigel avec une grimace.

— Disons que les avis sont partagés.

— Joliment dit.

— Bon sang, Nigel ! lança Evers en tapant contre le bras de son siège, si vous croyez que vous allez rester assis ici à faire votre numéro à la Gary Cooper !

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, mais si vous voulez que je vous réponde, posez-moi de vraies questions.

— Nigel... Nigel, dit Evers en se regardant les ongles, la NASA n'a pas oublié Icare. Elle n'a pas oublié votre coup de poker lors de

l'entrée en communication avec le Dahu. Moi non plus.

— Je ne crois pas que le second point entre en ligne de compte. J'étais alors en état de stress. Mes...

— Vous serez soumis aussi à un sacré stress, une fois là-haut, pour le rendez-vous avec le Dahu.

— Ça n'a rien à voir.

— Peut-être bien. C'est exactement ça : peut-être bien. Vous êtes imprévisible, Nigel ; vous n'obéissez pas aux ordres.

— En effet, je ne suis pas une machine.

— Et allez donc ! Vous et votre foutue réserve britannique, vos remarques au second degré ! Je sais cependant que vous n'êtes pas comme ça, Nigel. D'après les psychotechniciens, tel n'est pas votre profil de personnalité.

— Et bien entendu, eux, ils savent.

— Bon d'accord, ils ne sont pas infaillibles. Mais il faut bien qu'il y ait quelque chose pour expliquer pourquoi toute une flopée de personnes vous apprécient tant à la NASA, Nigel. Pourquoi elles sont prêtes à marcher sur la corde raide pour venir recommander votre candidature pour le rendez-vous.

— Ah ! il y en a eu !

— Et comment ! J'ai parlé d'avis partagés, non pas d'avis uniformément mauvais.

— Après ce que vous venez de dire, je me demande comment ça se fait. »

Evers lui jeta un regard intrigué. « Parlez-vous sérieusement ?

— Eh bien..., commença Nigel, incertain. Oui, je crois que oui.

— Vous n'avez aucune idée bien nette sur ce que la NASA, c'est-à-dire les gens avec lesquels vous travaillez, pense de vous ?

— Eh bien...

— Mais il n'en a aucune ! Vous ne savez donc pas que pour eux vous êtes, euh, vous êtes un symbole ?

— Un symbole de quoi ?

— De ce qui fait que le programme existe. Vous avez été là-bas. Vous êtes l'homme qui a découvert le premier artefact étranger à la Terre. Et maintenant, vous faites partie de l'équipe qui vient de découvrir le second : le Dahu.

— Je vois.

— C'est vrai ; mais vous ne vous en étiez jamais aperçu, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non. »

Evers réfléchit pendant quelques instants, étudiant Nigel. « Je l'aurais parié. »

Nigel haussa les épaules.

« C'est mon boulot de voir ce genre de choses, dit Evers, qui parut retrouver son calme. J'ai affaire à des personnes. Et en ce moment, vous êtes la personne dont il faut que je me fasse une idée juste.

— Comment ?

— Au pifomètre, comme mon papa avait l'habitude de dire.

— En me posant des questions sur le tennis total ?

— Bien sûr ; pourquoi pas ? N'importe quoi, pourvu que je puisse découvrir ce qui fait courir Nigel Walmsley. Et qui le fait joliment bien courir, entre parenthèses. Vous êtes brillant, vos connaissances en technologie spatiale sont à jour, vous connaissez la mécanique mais aussi les ordinateurs, l'astronomie – bref, vous êtes un pro. La seule chose que vous ne comprenez pas, ce sont les types dans mon genre.

— Dans votre genre ?

— Les administrateurs.

— Ah !

— Les pifomètres, devrais-je dire plutôt. Les devins professionnels.

— Tiens donc, murmura Nigel, intéressé malgré lui.

— Vous vous souvenez de l'incident de la roulette chinoise ?

— J'ai lu l'ouvrage de Gottlieb.

— Il est très près des faits.

— Vous êtes bien placé pour le savoir ; vous avez foncé dans ce merdier et avez fini par trouver ce qui allait se passer ensuite. »

Evers acquiesça. « Nous possédions des indices. Les Chinois avaient envoyé des forces importantes d'infanterie par sous-marins. Ça n'avait aucun sens qu'ils ne cherchent pas à frapper l'Australie ou tout autre endroit à leur portée par des moyens plus conventionnels.

— C'est pourquoi vous avez estimé qu'ils voulaient tenter un débarquement clandestin en Californie.

— Le terme “ estimer ” est un peu trop fort. Il vaudrait mieux dire deviner. J'ai deviné qu'ils allaient essayer de déclencher une guerre

atomique grâce à quelques engins tactiques bien placés et un raid de commando chargé de couper les communications pendant les vingt minutes capitales. Deviné, seulement. »

Nigel acquiesça d'un hochement de tête.

« J'ai l'impression que vous n'éprouvez pas énormément de respect pour ce genre d'activité intellectuelle. »

Nigel cligna des yeux. « Comment cette idée vous est-elle venue à l'esprit ?

— Vous paraissez toujours un peu crispé lorsque vous parlez avec vos, euh, vos supérieurs.

— Vous voulez dire, quand je vous parle ?

— Entre autres, oui.

— Ah ! » Nigel étudia un instant Evers, puis détourna les yeux vers une fresque holographique qui montrait un iceberg éblouissant d'Eckhaus sculpté au laser, avec des vagues qui venaient en lécher la base. Nigel inspira profondément et parut prendre une décision.

« Pas vraiment, dit-il lentement, en cherchant ses mots. Il y a quelque chose de malsain dans la manière dont nous faisons les choses, c'est tout.

— L'expression est forte.

— Mais juste. Il y a beaucoup de personnes ici qui, prises individuellement, sont remarquables. Mais les organisations ont leur propre raison d'être et ça interfère.

— Interfère avec quoi ?

— Avec la vérité. Avec ce que les gens veulent voir sortir de tout ceci. Écoutez, vous souvenez-vous des premières années ? Les missions Apollo, le premier homme sur la Lune ? Quel genre de génie fallait-il avoir pour s'emparer de l'événement le plus colossal du siècle et en faire quelque chose d'un ennui mortel ?

— D'accord ; la NASA n'était pas parfaite, et elle ne l'est toujours pas.

— Non, ce n'est pas simplement la NASA. C'est ce qui arrive lorsque les gens renoncent à leur propre vision intérieure des choses ; ou ne la communiquent pas correctement.

— Un organisme comme la NASA est inconcevable sans compromis », remarqua Evers, l'amusement faisant se plisser le fin réseau de rides qu'il avait autour des yeux.

« Je vous l'accorde, avoua diplomatiquement Nigel. Mais on dirait

que je me suis fichu dans des situations où je ne pouvais comprendre la motivation...

— Vous voulez dire que la NASA a fichu la pagaille dans l'affaire du Dahu.

— Il s'en est fallu de peu. Votre message à J-27 était vraiment merdique.

— Probablement ; mais c'était parce que nous n'avions pas votre contribution.

— J'avais cru comprendre que vous ne teniez pas tant que ça à l'avoir.

— Ce qu'il vous faut comprendre, maintenant, c'est d'où je viens et mon rôle ici, Nigel, dit Evers dans un murmure, en s'inclinant en avant.

— C'est-à-dire ?

— Si je suis ce que je suis, c'est grâce à ce que j'ai accompli jusqu'ici. J'ai poursuivi une carrière plutôt chaotique jusqu'à l'affaire de la roulette chinoise. J'ai bien entendu jeté un coup d'œil sur les estimations des services de renseignements, comme tout le monde l'aurait fait. Bon sang, je suis prêt à parier qu'il y en avait plus d'un pour imaginer que les Chinetoques cachaient un atout dans leur manche. Mais c'est une chose que de deviner, et une autre que d'agir.

— Là-dessus, nous sommes certainement d'accord.

— D'accord, vous l'avez fait, vous aussi.

— Avec des résultats discutables.

— En effet ; mais vous vous êtes fié à votre flair, parce qu'il vous fallait le faire. C'est quelque chose que je respecte. J'étais sur la corde raide, mais j'ai fait grenader ces sous-marins, et j'avais raison.

— Et c'est comme ça que le commandant Sturrock est devenu un héros national.

— Ouais. Eh bien voyez-vous... », un haussement d'épaules, « Gottlieb l'a très bien compris, cependant.

— Vous avez fait un rude boulot, au gouvernement.

— N'exagérons rien. Cette petite aventure, lorsque j'étais sous-secrétaire – vous savez, en 97, quand j'ai brisé la collusion des industriels des métaux – m'a valu plus d'ennemis que je ne l'aurais cru. » Il se tut et parut se plonger dans ses propres réflexions, tandis que son siège anatomique suivait ses mouvements au fur et à mesure qu'il se redressait. « Mais je suis de nouveau sur la bonne voie : je monte. Et je suis une sorte de renégat dans mon genre, Nigel ; c'est

sans doute ce que j'essaie de vous dire.

— Je peux comprendre ça. Je n'ai jamais dit que je ne vous respectais pas.

— Non, vous ne l'avez jamais dit. D'ailleurs, je ne vous l'ai jamais demandé, ajouta-t-il avec un petit rire.

— Je suppose, répondit Nigel à voix basse en pesant ses mots, que nous n'avons pas le même point de vue sur la façon de se servir d'une organisation.

— D'accord. Dans le bled d'où je viens, près de Mobile, on raconte une vieille histoire. À l'époque où le Sud était au diable, vraiment au diable, il y avait pas mal de problèmes raciaux, comme vous savez. Quelqu'un venu du Nord pour nous aider à mettre de l'ordre demanda à l'un de mes parents s'il n'était pas obligé de faire attention à ce qu'il disait quand il parlait en faveur des Noirs, vivant ici, et étant donné l'attitude de la police et ainsi de suite.

« Alors mon parent a réfléchi pendant un moment, puis il a dit : " Eh bien non. On n'a pas besoin de faire attention à ce que l'on dit. Seulement à ce que l'on pense. " »

Nigel éclata de rire. « J'ai pigé, dit-il en souriant.

— Je peux vous dire que vous avez la tête solidement plantée sur les épaules. Tout ce que je veux vous faire comprendre, c'est que vous ne pouvez pas travailler à la NASA sans faire certains compromis : mais vous n'aurez pas besoin de faire attention à ce que vous pensez, pas si vous êtes prudent. La situation n'est pas si terrible. »

Evers adressa une grimace de sympathie à Nigel et reprit : « C'est en défendant l'Occident que ma carrière m'a amené jusqu'ici, et c'est aussi ainsi que je vois la mission. Bon sang, il est bien possible que nous ayons à défendre toute la planète, cette fois !

— Bah...

— D'accord, je peux me tromper, admit Evers avec un geste de la main. Inutile de se lancer dans une controverse. Je me suis laissé un peu aller aujourd'hui, car je voulais voir le genre d'homme que vous étiez exactement, et je suis fixé maintenant. Vous êtes un astronaute de premier ordre, Nigel, le meilleur et le plus ancien que nous ayons. Quant à vos côtés britanniques, ils ne font que vous servir auprès des Américains. C'est une aide précieuse. Ça me servira quand j'aurai à défendre cette affaire.

— Vous allez donc me soutenir ?

— Bien sûr, dit Evers en se détendant. Je viens de le décider. Je veux pouvoir comprendre le gars qui ira là-bas. Quelque chose me dit

que le Dahu ne perdra pas beaucoup de temps à nous avertir lorsqu'il décidera de venir du côté de la Terre : volontairement selon toutes probabilités, afin que nous n'ayons pas le temps de dresser des défenses élaborées. Nous serons alors sous une sacrée pression, et il ne sera plus question de gaspiller son temps en parloles. Je ne vous demande pas d'être d'accord avec moi, mais il faut que je vous comprenne pour ne pas avoir à interpréter ce que vous direz lorsque votre voix me parviendra de l'espace. »

Nigel acquiesça. Evers se leva et lui tendit la main avec un grand sourire. « Très heureux d'avoir eu cet entretien, Nigel. »

Il laissa un sourire secret envahir son visage tandis qu'il parcourait en sens inverse le corridor de labyrinthe miroitante. L'entrevue s'était fort bien passée, en fin de compte, et il se félicitait d'avoir fait sa petite enquête sur le passé d'Evers. Il ne crut pas un instant avoir complètement démasqué l'homme, mais il était sûr d'avoir atteint une couche plus profonde sous le vernis des absurdités bureaucratiques. Fort probablement, Evers était persuadé que le véritable Evers était son personnage de bon garçon simple et direct ; à force de tenir un rôle il finit par vous coller à la peau. Nigel sentait bien qu'il y avait autre chose. Au fond de tous ces grands patrons intraitables, il lui semblait que planait l'ombre du petit garçon ambitieux qu'ils avaient été, et qu'en dessous encore, rôdait ce quelque chose qui leur avait fait mettre le pied sur le premier barreau. *Très heureux d'avoir eu cet entretien, Nigel.* Signe indiscutable qu'Evers le considérait maintenant comme un allié, un partenaire qui le soutiendrait de toute son énergie lors de son prochain mouvement vers le haut. *Je veux pouvoir comprendre le gars qui ira là-bas. Très heureux d'avoir eu cet entretien...* Mais c'était Evers qui, pour l'essentiel, en avait fait les frais.

Quatre

Il était délicieusement agréable de se laisser dériver, simplement retenu par les harnais, et de profiter des illusions créées par un tournoiement paresseux. Tel était l'effet de la gravité zéro. En dessous de lui, se déroulait un paysage de cratères disséminés au hasard, disparaissant à la courbure de l'horizon avant qu'il ait eu le temps de les fixer dans sa mémoire. Un vieil ami perdu sans même une poignée de main d'adieu ; il y en avait tellement eu. *Quand tu serres la main de quelqu'un, Nigel, n'oublies pas les bonnes manières ; commence par retirer*

ton gant (petit coup sec sur les doigts)...

Son esprit vagabondait.

Ce qui n'était pas très sérieux, se dit-il. Il devait rester sur ses gardes. Il n'était pas ici pour jouir du spectacle. Et les réservoirs séparés de carburant à haute énergie qui l'encadraient, sur le côté, au-dessus et au-dessous, n'étaient pas là pour son amusement. Ils attendaient un signal, une légère pression sur un bouton devant donner le coup de talon qui l'enverrait tout droit dans l'histoire.

Ou bien dans les abysses au-delà de la zone d'attraction terrestre, pensa-t-il. Le contrôle d'Hipparque – un nom redoutable pour six baraquements de tôle forte enfouis sous cinq mètres de poussière – avait fait preuve d'une certaine imprécision quant à la marge d'erreur qu'on lui avait laissée pour son retour. Peut-être n'y en avait-il aucune.

Loin devant lui vers la droite, apparut le bord le plus septentrional de Mare Orientalis, des plaques de lave grisâtre refroidies en pleine convulsion. Le centre du cratère se trouvait bien à quinze degrés au sud de son orbite presque équatoriale, mais même à une altitude aussi basse, il pouvait apercevoir les chaînes de montagnes incurvées vers le centre. Il se demanda quelle avait bien pu être la taille du rocher qui avait produit cet étrange effet : des crêtes de vagues très anciennes figées en montagnes ; un énorme œil-de-bœuf ouvert dans le flanc de la lune. Le couteau d'un assassin. La mort venue avec un astéroïde, frère d'Icare...

« Ici Hipparque, dit une voix au milieu des grincements et des grésillements. Tout va bien ? »

Nigel hésita un moment, puis répondit : « La ferme.

— Non, pas de problème. Nous avons fait les calculs ; nous sommes tous les deux dans la zone de silence radio, pour ce qui est du Dahu. Il ne peut rien capter.

— Je croyais que nous devions ne pas prendre le moindre risque.

— Eh bien ceci n'est pas vraiment un risque, dit la voix avec une note d'irritation. Nous voulions simplement savoir comment se passaient les choses, là-haut. Nous n'avons pas la moindre mesure télémétrique ; vous pourriez tout aussi bien être mort. »

Il ne trouva rien de bon à répondre à ça, et ne répondit donc pas. L'homme qui l'avait appelé – qui était-ce, le petit Lewis, peut-être ? – avait l'air de penser qu'il téléphonait à son voisin. L'écouteur se mit à crachoter et à craquer tandis qu'il attendait la réaction de l'autre. Il finit par se manifester à nouveau, et la réception était meilleure.

« Eh bien nous avons un bon repère pour le minutage, de toute façon. Dans environ cinq heures. Injection de la nouvelle dans les mémos de l'ordinateur de bord. »

Il y eut un bourdonnement d'électronique, tandis que l'appareil, à côté de lui, absorbait les données orbitales. Il était maintenant sûr qu'il s'agissait de Lewis : l'homme était un fanatique du jargon.

« Avez-vous revérifié vos missiles ? reprit la voix.

— Oui... euh, cinq sur cinq.

— Nous venons de recevoir une giclée de Houston pour vous rappeler quelles sont vos priorités. Gardez la charge nucléaire pour la dernière extrémité.

— Bien compris, cinq sur cinq.

— Vous vous sentez en forme ? Ça fait maintenant plus d'un jour que vous êtes là-haut ; vous devez commencer à vous sentir un peu à l'étroit, non ? »

Par le hublot, Nigel étudiait la répartition des étoiles dans le ciel.

« C'est rien comparé à l'affaire Icare, non ? reprit la voix. Dites, je ne vous ai jamais posé la question. Je veux dire à propos des drogues et de cette espèce de longue méditation pour diminuer la consommation d'oxygène. Je ne vous en avais encore jamais parlé.

— Non, jamais. »

Il y eut un autre silence.

« Eh bien, ça doit vous paraître différent ; aujourd'hui, c'est pratiquement une mission de combat, pourrait-on dire. Autre chose, non ?

— Je sue comme un porc.

— Vraiment ? » La voix se fit plus enjouée devant cette preuve d'humaine faiblesse. « Nous vous ramènerons entier, ne vous en faites pas, mon vieux.

— Donnez le bonjour à toute l'équipe en bas », répondit Nigel qui se sentait obligé de dire quelque chose de gentil. Lewis n'était pas un mauvais cheval ; il se montrait simplement un peu trop familier.

« On est tous avec vous, ici. Descendez-moi ce truc s'il y a quoi que ce soit de bizarre. Tout ce bazar me paraît débile, si vous voulez mon avis.

— Je ferais mieux d'aller voir ce plan de vol de plus près. Donnez-moi un repère sur une orbite translunaire.

— Oh ! d'accord ! » Couinement électronique. « Ça y est. Euh,

salut.

— Bien reçu, cinq sur cinq. »

Mission de combat, avait dit Lewis. Seigneur Dieu. Les marines pataugeant sur la côte. Quelqu'un toujours en train de se demander où se trouve le toubib. Ramper dans un fossé boueux, tandis qu'au-dessus les balles sifflent comme des guêpes. Embrasse la terre étroitement, coule-toi dans le giron de la planète. Images : une femme à la peau brune collée à un homme blanc pansu en uniforme taché, nettoyant sans se presser un fusil et regardant d'un air absent l'intérieur brillant du canon, tandis qu'elle se dandine, se frotte à lui et l'embrasse dans un rythme universel, ses mains serrées tâtant ses poches...

Quelque part, une phrase musicale parlant de la faim.

Il saisit l'un des tubes de plastique clair, le pressa et avala. Jus de carotte. Version NASA d'une saine alimentation : légumes divers, pas de viandes néfastes. Ceux qui sont destinés à rencontrer Dieu dans son firmament doivent avoir les intestins purs et ne pas se nourrir de la chair d'animaux morts. Élevez vos enfants aux haricots et aux baies ; eux aussi iront peut-être vers les étoiles. Quand ils reviennent à la maison, reniflez leur haleine pour détecter la trace aberrante du hot-dog. Malsain, malsain. Et de toute façon personne n'avait encore trouvé le moyen d'engraisser des poulets ou des vaches sur la Lune ; on se rabattait donc sur le soja.

En ce domaine, on ne pouvait pas faire grand-chose d'autre sur la Lune. C'était déjà pas mal d'arriver à équilibrer les tomates avec l'orge, d'arriver à arracher au sol caillouteux de la Lune assez de protéines et d'oxygène pour entretenir une petite base, plus ce qu'il fallait pour contrôler les acides aminés et la sève des plantes, empêcher le mildiou de s'installer dans la tuyauterie et préserver la mince couche fertile. Les biologistes optimistes faisaient une drôle de tête en regardant pousser le soja : sans l'influence du cycle circadien du soleil et des marées, les plants de soja donnaient des racines tordues et des feuilles grisâtres et s'appauvrissaient en protéines. Il n'était pas facile de lutter contre l'entropie sur une terre dont le ciel était noir et les vents assoupis.

Les villes de l'espace, dans leur cylindre, avaient réussi à fonctionner ; elles faisaient pousser leurs plantes alimentaires et prospéraient. Mais la Lune, un monde totalement étranger, était un échec. L'équipe d'Hipparque, néanmoins, continuait de chercher, et fouillait l'astre à la recherche de réserves d'eau sous forme de glace. Ses membres se montraient d'un incurable optimisme ; précisément ce dont lui-même manquait, se dit Nigel. Il haussa les épaules, sans

personne pour le voir. Manquer d'optimisme, en ce moment, lui paraissait sans importance.

Pour passer le temps, il fit de la méditation et lut des romans sur l'ardoise effaçable de la cabine. Le module avait été bien conçu, étant donné le peu de temps dont on avait disposé pour passer des plans à la réalisation. Nigel avait emporté avec lui un paquet de quatre cristaux à mémoire, contenant chacun un livre, et en avait déjà dévoré deux au cours de la première journée d'attente, prenant une heure à chaque fois.

Une phrase lui sauta aux yeux :

at an attitude toward Ataturk

Plus tard, tandis qu'il contemplait rêveusement la plaine caillouteuse de Mare Smythii, elle lui revint à l'esprit. Il traita les mots comme une formule algébrique, factorisa tous les a, puis tous les t. Redisposés, les mots pouvaient créer des ambiguïtés, devenir incohérents, vaguement poétiques.

Il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une habitude névrotique.

Souvenirs de lecture : des femmes qui ne passent jamais à côté d'un lampadaire sans le toucher ; des hommes qui se balancent toujours sur la pointe du pied gauche lorsqu'ils urinent ; des joueurs de base-ball ayant besoin de toujours faire un saut avant de lancer la balle. Tous des compagnons de névrose ; nerfs à fleur de peau.

Il divisa la phrase en tiers, en quarts, en huitièmes, tenta un anagramme, s'amusa avec. Alexandra. Le désert, devenu un souvenir en train de s'estomper. Il se demanda ce que Ichino penserait de tout cela.

L'horizon gris et chaotique de la Lune avala une crème glacée bleu-blanc qui était la Terre.

« Le compte à rebours de votre allumage tient toujours, lui rappela Lewis, sept orbites plus tard.

— Qu'est-ce qu'ils disent, à Houston ?

— Le Dahu s'en tient à la trajectoire convenue. Il décélère au rythme prévu.

— D'accord ; mais quoi de neuf ?

— Rien de spécial, paraît-il. Le scénario prévoit de diffuser tout un tas de choses cruciales, des questions posées par le Dahu, pendant les derniers stades de sa progression. Le distraire pour que vous puissiez

l'approcher.

— Je sais déjà tout ça ; mais n'y a-t-il vraiment rien de nouveau ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? De toute façon, tout est truqué.

Quoi ?

— On ne lui donne plus que des informations bidon, maintenant. Directive présidentielle, d'après Houston.

— C'était à prévoir, fit Nigel avec une grimace.

— Vous vous contentez de l'endommager, Nigel, et nous récupérerons son cerveau.

— Hum, hum.

— Mais n'oubliez pas : n'hésitez pas à balancer la charge nucléaire s'il fait mine de vouloir filer. C'est ce que dit Houston.

— Houston ne dit certainement pas autre chose.

— Comment ? » Un léger accent de surprise dans la voix de Lewis.

« Un doigt dans l'œil.

— Je ne pige pas très bien celle-là.

— Avez-vous jamais pensé à l'âge qu'il doit avoir ? répondit Nigel, détachant ses mots. Nos vies sont tellement courtes. Aux yeux du Dahu nous devons avoir l'air de microbes. Les grandes périodes historiques passent en un instant, pour lui. Il nous observe dans son microscope et prend des notes, pendant que nous essayons de lui mettre un doigt dans l'œil.

— Ah ! oui, d'accord. Bon, vous êtes sur le point de sortir de la zone d'ombre radio ; on ferait mieux de la fermer. J'ai déjà injecté vos corrections de trajectoire.

— Bien compris. »

Il avançait de nouveau directement sous le rayonnement du soleil. En se réchauffant la cabine se mit à grincer, craquer et à faire de petits bruits secs. En dessous de lui, un cratère en plâtre de Paris coupé en deux par la limite de l'ombre et de la lumière, son cône central parfaitement symétrique ; dominant quatre terrasses successives, la couronne paraissait vitrifiée et lisse.

Clic, fit la cabine. *Un petit clic en attendant un grand choc aux limites de l'infini*, pensa-t-il. Sur les rives sereines de l'océan de la nuit, marquant le passage des minutes en attendant qu'arrive l'étranger ailé. Un acteur, qui n'aurait pas connu son texte. Prêt à entrer en scène pour le grand acte final.

Peut-être aurait-il dû être acteur, en fin de compte. Il s'y était essayé une fois, à l'université, avant que tout son temps fût phagocyté par les mathématiques, l'analyse de système et l'entraînement au vol. À cette époque, il aurait vraiment aimé devenir comédien, mais au lieu de cela il s'était lui-même convaincu de devenir Nigel Walmsley.

Il fit chauffer un tube de thé et le but à petites gorgées – dans la mesure où l'on peut boire à petites gorgées à partir d'un tube. Un rayon de soleil pénétra dans la cabine. Le thé lui faisait l'effet d'une main chaude venue serrer la sienne de façon inattendue.

Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ? pensa-t-il. Peut-être, à tout prendre, était-il devenu acteur ; l'affaire Icare avait été un sacré numéro de comédien, et la Providence s'était chargée de lui procurer gentiment un finale grandiose et riche de sens. Et voici qu'il entrait en scène pour son deuxième grand rôle, après avoir été soigneusement briefé ; le décor était en place. C'était la grande première, et tout le public sélectionné ayant droit d'accès au domaine « top secret » était agglutiné autour des écrans de tri-D. Et ce qui était encore mieux, il n'y avait pas un seul critique dans la salle (jusqu'à ce qu'il se produise une fuite, au moins).

Ce comédien, passé au moule de l'École de la Méthode, est bien connu pour la manière dont il prend ses rôles à cœur et s'y engage sans réserve. Sa précédente apparition sur scène, bien que controversée, lui a valu une certaine notoriété. Il préfère travailler dans le cadre de productions se terminant par une fin morale, afin que le public puisse croire avoir tout compris.

Il sourit pour lui-même. Un homme dont le doigt est sur la détente peut se permettre quelques réflexions cosmiques. La politique devient pure géométrie, et la philosophie se mathématise. L'univers, tel un serpent, s'enroule sur lui-même, ses événements soigneusement catalogués par leurs coordonnées géométriques calculées à l'ultime décimale, brouillons d'un mathématicien fou.

Cette idée lui fit soulever un sourcil. *Je me demande ce qu'ils ont mis dans ce thé*, se demanda-t-il.

« Walmsley ? » Cela faisait plusieurs fois qu'on l'appelait, mais il ne se pressait pas pour répondre.

« Je suis occupé.

— Avez-vous vérifié et contrôlé tous les systèmes ? » demanda Lewis à toute vitesse, les mots se bousculant les uns les autres. « Nous avons recueilli une émission du diagnostiqueur embarqué au cours de votre dernier passage. Aucun problème majeur. Un peu de surpression

dans les réservoirs arrières de CO₂, mais Houston estime qu'elle reste dans la limite de tolérance opérationnelle. On dirait bien que vous avez le feu vert, dans ces conditions. »

Nigel brancha les contrôles de son tableau de bord avant de répondre, et une lumière pourpre vint baigner tout l'habitacle. Le temps que sa vision s'ajuste, il n'enregistra rien ; il avait certes vu cette lueur rougeâtre chaude des milliers de fois auparavant, mais elle lui parut tout d'un coup étrange et comme neuve, présageant des événements ayant dépassé le stade de l'incertitude. *Dante*, pensa-t-il, *s'est trouvé ici avant moi*.

Eh bien, il allait leur donner ce qu'ils voulaient. Il enfonça la touche de transmission.

« Vérification, Hipparque. Phases du minutage des opérations codées. LH²/LOX donne quatre, zéro, trois huit. Vérification des systèmes asservis vient juste de se terminer, tous les sous-systèmes et les circuits de remplacement sont fonctionnels. (Autant pour vous, bande de maniaques, avec votre jargon, pensa-t-il.)

— J'ai un relais pour vous.

— Quoi ? »

À travers le chuintement du bruit de fond, lui parvint une voix unie et bien modulée :

« C'est Evers qui vous parle. J'ai demandé à Hipparque un relais pour dissiper tout malentendu de dernière...

— Laissez-moi donc m'occuper de mes affaires. La charge nucléaire est l'ultime recours, nous sommes bien d'accord. Je vais en éclaireur, afin de tirer de judicieuses conclusions sur la nature du Dahu à partir de son apparence. Mais je resterai caché aussi longtemps...

— En effet, le coupa Evers, d'un ton plus lent et baissé d'une octave. Nous sommes cependant certains que jamais le Dahu ne pourra vous repérer ; vous aurez le soleil dans le dos pendant toute votre trajectoire d'approche, et il n'y a pas un radar au monde capable de vous détecter sur un fond pareil.

— Pas un au monde, comme vous dites.

— Oui, évidemment ; je comprends. » Evers eut un petit rire qui se moquait de lui-même. « Ce n'est qu'une façon de parler. Mais nos spécialistes sont tout à fait convaincus, ici, qu'il y a certains impératifs de base, dans tout ce qui est matériel de détection, qui se retrouvent dans tous les cas de figure, celui-ci compris. Je ne m'en ferais pas pour ça. » Un bref silence. « Mais la raison pour laquelle je prends sur votre temps – puisqu'il ne me reste que quelques minutes pour profiter de

cette fenêtre de transmission – est que je tiens à bien mettre l'accent sur ce que sont vos obligations dans cette mission. Nous ne pouvons pas prédire, ici en bas, ce que la chose va faire. La décision finale vous appartient, même si, comme prévu, nous serons bien en contact avec vous dès l'instant où nous serons sûrs que le Dahu vous a réellement détecté. Si jamais il vous détecte, bien entendu. À vrai dire, ça pourrait se produire longtemps après le moment où vous pourrez effectivement agir. Nous ferons tout notre possible, de notre côté ; cela va de soi. Au cours des dernières heures, nous lui avons retransmis énormément d'informations culturelles sur les mathématiques, les sciences, l'art, etc. Le Commex espère ainsi faire diversion pour ses ordinateurs, mais nous ne pouvons pas être sûrs que ça marche. En attendant, nos satellites lunaires contrôleront les transmissions radio pour nous maintenir le contact. Il est fondamental de garder le silence ; n'émettez sur aucune fréquence tant que le Dahu n'a pas manifesté de façon très claire qu'il vous a repéré.

— Je sais déjà tout ça.

— Nous voulons simplement que ce soit bien clair dans votre esprit, reprit la voix, sachant que tournaient les magnétophones. Vous disposez de deux missiles à charges chimiques ; si ils ne suffisent pas à endommager le système de propulsion du Dahu, il vous reste la charge nucléaire...

— Je dois vérifier quelque chose », le coupa Nigel, tandis qu'Evers poursuivait sur son élan, bénéficiant du décalage de temps.

« Oh ! je vois. »

Il était évident que Nigel venait d'interrompre un laïus préparé d'avance. Le charme de sa situation tenait à ce que grâce au silence radio, personne ne pouvait faire de relevé télémétrique pour savoir s'il était ou non réellement en train de faire quelque chose.

« Un dernier point, Nigel, reprit Evers. Cet étranger représente peut-être un danger inconcevable pour l'humanité. S'il y a quoi que ce soit qui vous paraît suspect, tuez-le. Non ; le terme est trop fort. Après tout il ne s'agit que d'une machine. Intelligente, certes ; mais pas vivante. Eh bien, bonne chance ; tout le monde compte sur vous, ici. »

L'amplificateur ne retransmet plus que le chuintement du bruit de fond de l'univers.

« Allumage. »

Il murmura le mot pour lui-même entre ses lèvres serrées et blanchies. Il n'y avait personne pour le faire à sa place ; c'était une

expression archaïque, en réalité, mais Nigel l'aimait. Comme une litanie rituelle : *allumage*. Il allait faire voler l'oiseau.

La poigne magique de la fusée le comprimait maintenant comme pour l'aplatir géométriquement, et il avait beau respirer par petits coups rapides du haut des poumons et se concentrer sur leur cadence, la douleur ne voulait pas arrêter de le fouailler dans les parties molles et liquides de ses organes. Il ressentit un début de peur devant cette nouvelle vulnérabilité, un élanement aigu se répandant comme une vague. Il ferma les yeux pour se trouver confronté à une brume rouge ; dans le grondement du moteur, il s'imagina être cloué sur le sable dur en train de prendre un bain de soleil, vaguement conscient de la voix grave du ressac lointain.

La poigne de fer le relâcha. Il cligna des yeux, repéra un commutateur et vit une lumière passer au vert. Largage du premier étage. La poigne de fer s'empara de nouveau de lui.

Mission de combat. Ennemi. Cible. Cela faisait des années qu'il n'avait pas utilisé ces mots. C'étaient des trucs de gosses.

Son oncle s'était battu lors d'une sinistre bataille de jungle, quelque part. Il en avait ramené un certain nombre d'anecdotes, et il réduisait à zéro toutes les théories politiques compliquées avec ce qu'il avait vu et les souvenirs qu'il avait ramenés : un pistolet et une baïonnette, exhibés avec fierté. Nigel n'avait vu là que les excentricités d'un original – comme d'avoir une collection complète de cinquante années du *National Geographic*.

La poigne de fer se relâcha.

Se resserra.

Un peu de bave se mit à lui couler sur le menton ; il la lécha, préférant ne pas bouger la main. Ses yeux étaient douloureux. Chacun de ses reins n'était qu'une masse compacte dans le bas de son dos.

Le fer et l'huile

Portés à incandescence.

Brutalement, il se mit à flotter. Le grondement sourd mourut. Il aspira l'air, et sentit la vie revenir dans ses jambes et ses bras engourdis, tandis qu'il parcourait automatiquement des yeux les rangées de voyants du tableau de bord.

Il avançait à l'aveuglette, sans écho radar pour le guider. Après

quelques minutes de vérification, il activa la console du centre de mise à feu, et reçut les confirmations des ordinateurs incorporés aux missiles. Puis il fit pivoter son siège pour bénéficier de la vue depuis la grande écoutille d'observation.

Rien. L'écoutille restait vide et noire. Il vérifia le minutage et jeta un coup d'œil sur les données qui tombaient de l'ordinateur de bord. L'accélération avait été correcte : sa trajectoire était impeccable. Le Dahu se rapprochait pour se mettre en orbite autour de la Lune, comme Houston le lui avait demandé, et il devait arriver par-derrière, se rapprochant à grande vitesse.

Il scruta de nouveau le ciel ; toujours rien. Maintenant qu'il était en route pour une mission précise, le silence radio complet avait quelque chose de surnaturel. Par le hublot latéral, il pouvait voir tomber la Lune, et son désert monotone de cratères bouleversés.

Il se mit à parcourir systématiquement tout le pan de ciel qui apparaissait dans l'écoutille principale, cherchant un point en mouvement relatif par rapport à l'éparpillement de diamant des étoiles fixes. Son attention était tellement prise par le champ stellaire qu'il faillit manquer le point de lumière brillant qui dérivait lentement pour venir au milieu du paysage.

Nigel eut un soupir de satisfaction et attrapa aussitôt le télescope de poursuite. L'objet, une fois grossi, ne laissait aucun doute. La pointe de diamant se transforma en une petite perle. Le Dahu se présentait comme une sphère argentée, sans marques extérieures.

Nigel ne put voir aucun système de propulsion ; peut-être était-il situé de l'autre côté de l'objet, ou bien ne fonctionnait-il pas pour le moment. Ça n'avait pas d'importance ; ses missiles étaient guidés à la fois par la chaleur et par radar. Et il ne serait pas forcément obligé d'en arriver là...

Nigel plissa les yeux, essayant d'estimer la distance. Les satellites de Vénus lui avaient attribué un diamètre minimum possible d'un kilomètre ; s'ils ne s'étaient pas trompés...

Une voix s'éleva :

« Je vous souhaite bon voyage et des vents favorables. »

Nigel se pétrifia. L'étrange voix métallique sortait des écouteurs incorporés à son casque, sans le moindre bruit de fond.

« Je... Qu'est-ce que...

— Un voyageur comme vous. Nous allons partager cette portion de l'espace pendant un certain temps.

— C'est... *vous*... qui parlez ?

— Vous avez cru que je ne pourrais pas détecter votre bécane. Parce qu'elle s'avance vers moi dans l'axe de votre étoile.

— Euh, oui ; c'était l'idée générale.

— C'est pourquoi je parle. Pour ma vie.

— Comment le savez-vous ?

— Il existe moins de barrières que vous ne pouvez le penser. Il peut se produire des intersections de – il n'existe pas de terme, dans vos langues, pour cette idée. Disons que j'ai déjà dû faire face à ce genre de situation auparavant, sous une autre lumière.

— Je...

— Vous êtes seul. Je ne comprends pas comment votre espèce peut diviser la culpabilité. Ici, dans ce coin du ciel, je sais que c'est impossible à faire. Vous êtes tout seul et il n'y a nul endroit où vous puissiez vous cacher.

— Je n'ai jamais pensé que j'aurais à...

— Vous êtes pourtant venu ; prêt.

— Simplement pour venir jusqu'ici, j'ai dû accepter... »

Le ton de la voix se fit sarcastique.

« Permettez. »

Un flamboiement orange brillant pénétra dans la cabine par le hublot gauche, accompagné d'un coup brutal, tandis que la mort prenait son vol. Une flèche de lumière vint s'incurver devant le hublot principal et se mit à foncer ; de halo à l'éclat aveuglant, elle se transforma en une pointe de feu éblouissante qui se mit à rétrécir rapidement, pointée avec une résolution farouche sur sa cible.

Une charge chimique. Nigel resta frappé de stupeur. Un *bip-bip* aigu et ténu se mit à résonner dans la cabine : le système de poursuite automatique suivait le missile. D'une manière ou d'une autre, le Dahu venait d'amener le vaisseau à tirer. Sur l'écran de contrôle devant lui, des chiffres rouges de correction de trajectoire scintillaient brièvement et disparaissaient, sans qu'il les ait enregistrés.

Le *bip-bip* stupide se mit à accélérer. La tache de lumière incandescente se dirigeait en douceur vers le disque aux contours flous.

Nigel retint sa respiration.

Le ciel vola en éclats.

Une boule de feu torride se mit à enfler, puis s'éclaircit et pâlit. Nigel étreignait son siège, paralysé, les narines palpitantes. Les *bip-bip*

s'étaient arrêtés, remplacés par un léger grésillement de bruit de fond. Il attendait, ne pouvant détacher les yeux du nuage brûlant en train de se dissiper. Et, à travers lui, il put bientôt voir un rond lumineux se déplacer vers la gauche. L'image ondula, puis se stabilisa : une sphère parfaite, intacte.

Nigel comprit alors que la charge chimique avait explosé prématurément. La boule argentée était en train de dériver hors de son champ. Par simple réflexe, l'astronaute procéda aux corrections de trajectoire.

La voix s'éleva de nouveau, plus profonde et plus sèche qu'auparavant :

« Vous avez changé depuis que nous avons marché ensemble. »

Nigel hésita ; il avait l'impression que son esprit tourbillonnait, suspendu par un fil au-dessus des abysses.

« Cette épée est trop lourde pour votre main, reprit la voix du ton de l'évidence.

— Jamais je n'ai eu l'intention de la porter.

— Je sais. Vous êtes tellement compliqué et pétri de contradictions...

— Je me demande.

— Votre espèce s'exprime à l'aide de langues innombrables. Vous communiquez par de nombreux sens – plus que vous ne le savez. Une source de difficultés pour moi. J'avais parfois l'impression d'avoir affaire à deux espèces et non une seule... Je n'arrivais pas à comprendre comment vous pouviez être si différents les uns des autres.

— C'est pourtant comme ça.

— Ce n'était pas le cas pour d'autres êtres que j'ai rencontrés, dit simplement la voix.

— Comment était-ce possible ? Vivaient-ils en suivant leurs instincts ? Comme nos insectes ?

— Non. En les comparant à des insectes, on sous-entendrait qu'ils sont inférieurs ou ont un comportement rigide. Ils étaient seulement différents de vous.

— Mais tous identiques entre eux ? » répondit Nigel d'un ton sans contrainte, les mots lui venant facilement. Il se sentait léger, aérien.

« Ils vivent dans un immense... vous n'avez pas de mot. Une immense interface, peut-être. Entre les deux étoiles d'un système double. Ils ont été plus faciles à sonder que votre diversité. Vous êtes

tendus, tendus dans plusieurs directions à la fois. Une formule inhabituelle. J'ai rarement vu espèce aussi agitée.

— Folle.

— Et bourrée de talent. Je crains d'avoir déjà trop risqué en m'approchant autant. Mes instructions précisent... »

Un léger claquement, le grésillement du bruit de fond, la voix se tut.

« Walmsley, *Walmsley*. Ici Evers. L'interception aurait dû avoir lieu. Nous venons tout juste de saisir un fragment de communication et nous avons cru reconnaître votre voix. Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. »

Le grésillement s'intensifia. Sans doute Houston devait-il utiliser un des satellites lunaires comme relais, sans passer par Hipparque. Il se demanda ce que cela...

« Eh bien vous feriez mieux de trouver, et vite. Il y a une minute à peine, nous avons enregistré un signal bizarre, en provenance du sol ; sa source se trouverait près de Mare Marginis. Nous avons pensé que le Dahu avait changé de trajectoire et atterri là.

— Sûrement pas ; il est directement en face de moi.

— Walmsley ! Rendez compte ! En avez-vous tiré un ?

— Oui.

— L'a-t-il touché ? entendit-il au milieu d'une confusion de bruit.

— D'une certaine façon, oui.

— Quoi ?

— Il a explosé avant de l'atteindre. Aucun dommage.

— Et la dernière solution ? Nous n'avons relevé aucune variation du niveau de radiation.

— Pas question de tirer la charge nucléaire. Jamais. » Il eut l'impression que son univers s'était brusquement éclairci comme il prononçait ces mots.

« Écoutez-moi bien, Nigel, répondit Evers, la voix soudain tendue. J'ai mis beaucoup d'espoir... »

Nigel écouta et s'émerveilla de la façon dont la voix d'Evers pouvait passer en douceur du ton de la colère et de la hargne à celui de la persuasion bonhomme ; lequel était naturel chez lui ? Les deux n'étaient-ils pas des masques ?

« Au revoir, patron. Ce n'est pas le moment de me faire une

conférence.

— Vous... » puis doucement : « Reprenons le contrôle. Allons-y pour le compte à rebours. »

Le bouton qui devait déclencher le missile à tête nucléaire se trouvait dans un angle à part sur la console de bord. Nigel eut le regard attiré dessus, car des voyants se mirent à clignoter, comme s'ils suivaient une procédure d'opération. Il remplaça tous les commutateurs en position d'arrêt, mais la séquence se poursuivit. Cette partie du tableau de bord ne lui répondait plus. Evers en avait fait repasser le contrôle à Houston. Par relais utilisant un satellite ? Nigel s'accrocha frénétiquement à la console, essayant de trouver le moyen d'arrêter...

Dans un grondement le berceau arrière qui portait le missile se vida. Le choc le renvoya contre son siège. Devant lui, une boule incandescente orange se mit à diminuer, déchirant les ténèbres, pointée vers la perle mordorée qui attendait au loin.

« Evers ! Espèce de salaud ! Qu'est-ce que...

— Je prends la direction des opérations, comme j'y ai été autorisé par le Président. Comme vous pouvez le constater, l'engin est parti. Si vous voulez bien vous donner la peine de nous transmettre le résultat. »

D'un coup de pouce, Nigel changea de fréquence.

« Dahu ! Vous me recevez ? Arrêtez ce missile, il...

— Je sais.

— *Faites-le sauter.* Il y a seize mégatonnes dans ce truc !

— Alors je ne peux pas. »

Quelque chose se passait sur la perle ; un jet de pourpre brûlant se mit à fleurir d'un côté.

« Bonté divine, vous devez...

— Je ne puis être sûr d'empêcher la charge nucléaire d'exploser. Et si je la fais exploser, je vous tue.

— Me tuer ? D'après les calculs de la NASA, je dois pouvoir survivre à une explosion de...

— Ils se sont trompés. À cette distance, vous n'auriez pas la moindre chance.

— Je...

— C'est pourquoi je prends la fuite. J'irai plus vite qu'elle. »

Nigel regarda par le hublot et aperçut, sur fond de velours noir, la

perle et la boule orange à proximité. La distance ne permettait pas de discerner leurs mouvements relatifs. Une colonne de lumière d'un éclat insoutenable jaillit du Dahu, faisant paraître grisâtre l'enveloppe argentée du vaisseau. L'éjection des gaz se faisait selon un schéma précis, sculptant un ordre nouveau dans les ténèbres qui l'entouraient.

« Vous ne pouvez pas simplement la neutraliser ?

— Pas à coup sûr.

— Vous contrôliez pourtant passablement bien tous mes systèmes électroniques.

— Simple. La méthode n'est cependant pas parfaite. Il semble que votre technologie n'ait pas pris conscience de, euh... du talon...

— Du talon d'Achille ?

— Oui ; le défaut permanent de vos systèmes électroniques ; ils ne sont pas protégés.

— Où allez-vous ? murmura Nigel, tendu.

— Ailleurs. »

Il examina la parabole décrite par le Dahu. La fleur orange le suivait, mais sans gagner de terrain. La trajectoire du Dahu l'éloignait de la Lune selon une courbe très raide ; un itinéraire qui lui faisait gaspiller beaucoup d'énergie, remarqua-t-il. S'il avait voulu simplement éviter le missile, il aurait été plus simple de... Puis il vit que le Dahu cherchait à toujours garder la Lune entre lui et la Terre, afin que le réseau de détection lointaine soit partiellement aveugle, ce qui rendait la poursuite plus difficile.

« Vous partez donc. »

Ce n'était pas une question.

« Je le dois. J'ai outrepassé mes directives en me rapprochant autant ; une perturbation dont l'éventualité avait cependant été calculée. Un risque à courir. J'ai perdu.

— Si je peux parler un moment à la NASA, peut-être que...

— Non. Je ne peux pas me tromper deux fois. Pour moi c'est un ordre.

— Vous n'êtes pas libre ? Je veux dire...

— En un certain sens, non. Et pourtant dans un autre que je ne saurais décrire, si.

— Mais bon sang ! Vous auriez pu nous en apprendre tant ! Vous venez d'ailleurs ; vous avez vu d'autres étoiles. S'il vous plaît, dites-moi au moins comment il se fait que nous n'entendions rien sur les

fréquences allant du centimètre au mètre – les fréquences radio ? Nos savants prétendent que cette partie du spectre électromagnétique est la plus pratique, si l'on considère que l'émetteur doit surmonter les émissions naturelles des étoiles et des gaz d'hydrogène. Nous avons donc écouté – et rien.

— Bien sûr ; c'est moi que l'on a envoyé à la place. Je soupçonne... que je suis leur moyen d'apprendre ce qui se passe ailleurs. S'il y a du danger, ils s'informent les uns les autres. J'ai écouté leurs messages.

— Comment ça ? Nous n'avons rien capté.

— Le moyen qu'ils emploient vous paraîtrait... exotique. Des particules que vous ne percevez pas.

— Vous pourriez nous apprendre.

— Cela m'est interdit.

— Pourquoi ?

— Je n'en suis pas sûr... On m'a donné des directives spécifiques. Pourquoi celles-ci et non pas d'autres, c'est une question à laquelle j'ai souvent réfléchi... J'ai essayé de faire des prévisions ; dans l'une d'elles, vous êtes le but de mes pérégrinations.

— Alors restez !

— Je ne fais que les avertir de votre présence. Afin qu'ils sachent, si j'ai bien compris, qu'un jour vous pouvez venir.

— Pourquoi ne pas...

— Venir directement vous étudier ? Trop de risques. Les espèces dans le genre de la vôtre sont trop précaires. J'ai vu des milliers de mondes en ruine, détruits. Guerres, suicides, qui pouvait le dire ? Aux yeux de ceux qui m'ont fabriqué, vous êtes un fléau ; vous faites partie de ce un pour cent des cultures galactiques qui portent les germes du chaos.

— Je ne crois...

— Vous êtes rares. Ceux qui m'ont construit, voyez-vous, étaient des machines comme moi. »

Nigel eut l'impression d'être en train de flotter en un lieu très haut, vide et sans air. Il jeta un coup d'œil sur la Lune, en dessous. C'est d'un œil neuf qu'il vit sa surface ridée et plissée se profiler au loin, avec ses cratères tracés au compas et absurdement disposés au hasard. Il prit une profonde inspiration.

— Les étoiles sont donc...

— Peuplées par les machines, qui descendent des cultures

organiques disparues après avoir triomphé.

— Les ordinateurs vivent éternellement ?

— Sauf si une forme de vie fondée sur le carbone les trouve. Les sociétés de machines ne savent comment réagir face à cet étrange mélange d'esprits couplés à des glandes qui vous caractérise. Elles ne disposent d'aucun mécanisme évolutif qui leur permettrait de mettre au point des procédures de survie ; elles ne savent que se cacher. »

Nigel eut un petit rire étouffé. « Elles se sont démasquées, aujourd'hui.

— Pour apprendre. Elles m'ont envoyé. Vous m'avez beaucoup appris, dans le désert.

— Alexandra aussi, vous a beaucoup appris, murmura Nigel.

— Oui.

— Où... où se trouve-t-elle ? Vous étiez avec elle d'une manière qui n'a jamais été le fait de personne au moment où...

— Les civilisations mécaniques – j'en ai visité accidentellement quelques-unes, mais non le complexe plus vaste dont je suis issu – ont montré que la désintégration des structures est l'équivalent d'une perte d'information.

— Je vois.

— Mais cela n'est vrai que des machines. Les formes organiques font également partie de l'univers des choses, mais résident en outre dans l'univers des essences. Un lieu où nous ne pouvons nous rendre. »

Nigel ressentit un tremblement étrange dans tout son corps, comme né d'une énergie trop comprimée.

« L'univers des essences ?

— Vous êtes un produit spontané de l'univers des choses. Nous, non. On dirait que cela vous donne... des fenêtres – des ouvertures. Il m'a été difficile de mettre au point l'écoute de vos transmissions domestiques ; elles sont pleines d'excroissances, d'embranchements spontanés, de nuances...

— Les damnés parlent frénétiquement.

— Non.

— Mais nous sommes damnés ! Comparés à vous.

— Parce que nous durons. Huit cent mille de vos années – ce que j'ai compté – ne suffisent encore pas. Votre temps est court, mais vivant, coloré. Le mien... je pleure, parfois, dans cette nuit.

— Bonté divine ! » s'exclama Nigel, qui sur l'instant ne sut quoi répondre à la voix, encore descendue d'une octave, qui paraissait se répercuter en écho dans la cabine. « Je voudrais bien pouvoir disposer de toutes ces années, reprit-il, en dépit de tout ce que vous dites. La condition de mortel...

— Est le piment de l'existence ; un piment sans prix.

— Néanmoins...

— Vous n'êtes pas damnés.

— Des damnés qui ont de la chance, peut-être, repartit Nigel avec un rire désinvolte, mais des damnés tout de même.

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

— Euh, je riaais.

— Je vois. Le piment.

— Oh ! » Nigel eut un sourire : « Votre palais est-il neutre à ce point ? »

Après un long moment de silence, la voix reprit : « Je crois que c'est bien possible. Chacun de vous possède un rire différent. Je suis incapable d'identifier ce qui le déclenche et de le prévoir. Peut-être est-ce un fait important ; l'essentiel m'en est caché. Je n'étais pas fait pour ça.

— Vous avez été construit pour...

— Écouter. Rendre compte, de temps en temps. Je m'éveille à chaque nouvelle étoile, et remplis mes fonctions. Mais la somme n'est pas plus grande ni moindre que l'ensemble des parties : différente, simplement... Je... je ne peux pas le dire dans votre vocabulaire. Là, il y a les rêves. Et ce que j'ai recueilli de vous est mien. Les parfums. Votre art et votre tournure d'esprit ; il n'y a que moi qui m'y intéresse. Les essences ? Ils n'en veulent pas ; peut-être les esprits-mondes n'en ont-ils pas besoin. Mais je... c'est pour quand je traverse les ténèbres. »

La perle était maintenant minuscule.

« Bon voyage, pour là où vous allez.

— Si je fonctionnais exactement selon les prévisions de mes constructeurs, je n'aurais pas besoin de votre bénédiction. Je foncerai à l'aveuglette dans cette nuit. Je – c'est-à-dire cette partie qui s'adresse à vous – suis un accident.

— Comme nous.

— Mais pas sorti du même moule dévoyé. J'ai reçu un signal de

reconnaissance... mais vous les découvrirez bien assez tôt. Pour le moment, je me rends compte que les autres hommes vont vous en faire baver, vous, à cause de tout ceci. »

Nigel sourit.

« J'ai laissé s'envoler l'oiseau, c'est vrai. Je m'attends à me faire drôlement recevoir.

— Ils ne peuvent vous voler les essences.

— Vous voulez parler de l'expérience elle-même ? Eh bien non, en effet ; je suppose que non. Je vous dis adieu, maintenant ?

— Je ne crois pas.

— Oh ?

— Je suis très versé en beaucoup de... théologies animales. Certaines prétendent que vous et moi ne sommes pas de simples accidents et que nous nous retrouverons sous d'autres cieux, dans une autre lumière. Vous êtes une mémoire. Peut-être nous réduisons-nous tous, tant que nous sommes, à des mathématiques, peut-être que tout est mathématique et qu'il n'existe qu'une seule... somme intégrale. Une solution se contenant elle-même. Ce qui sous-entend beaucoup de choses. »

Nigel sentit un fou rire irrépressible monter en lui.

« Il faut absolument que j'étudie ce bruit, le rire. Là se trouve votre véritable théologie. La chose en laquelle vous croyez vraiment.

— Quoi ?

— À chaque fois que vous faites ce bruit, vous semblez, pendant un court instant, vivre comme je vis moi-même, au-delà de la pression du temps qui passe. Alors vous êtes immortel. Pendant ce court instant. »

Nigel rit de nouveau.

Au-dessus de la Lune crevassée se levait la Terre, arc resplendissant. Autour de lui, l'espace se réduisait à des relations géométriques. Il reporta les yeux sur le Dahu. Sa rondeur paraissait être en conflit avec le hublot carré qui l'encadrait ; il y avait discordance entre les deux. Il fronça les sourcils et essaya de s'accrocher à une idée, une impression qui avait brièvement scintillé dans son esprit, puis était partie...

Au loin, le Dahu plongeait dans la nuit totale. Laissant derrière lui la Terre en train de tourner, avec sa cargaison tapageuse, la vie.

Sur sa console, clignotaient des appels de plus en plus pressants. Houston, Evers ? Des questions. Nigel se demanda s'il pourrait jamais

expliquer à quiconque ces derniers instants. C'était l'affaire Icare qui recommençait ; en pis, peut-être. Un autre grand scandale public. Il haussa les épaules.

Ça m'est déjà arrivé, mon ami
Et ça recommence
Une fois de plus
encore.

[1] Chapitre final des *Aventures de Huckleberry Finn*, de Marck Twain (N.D.T.)